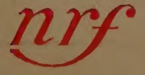
e ANNÉE - No 326 1er AVRIL 1941

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



9 fr.

A NOS LECTEURS

Nous prions tous nos abonnés qui ont changé de résidence et qui ne nous en auraient pas encore informés, de nous faire connaître leur adresse actuelle et de nous rappeler, pour éviter toute erreur, l'adresse à laquelle la Revue leur était envoyée jusqu'en juin 1940.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Les numéros de juillet, août, septembre, octobre et novembre 1940 n'ont pas pu paraître. Tous les abonnements souscrits antérieurement à juin 1940 sont prolongés d'une durée de cinq mois.

Nous ferons connaître dans notre prochain numéro notre tarif d'abonnement.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7e

Le Directeur reçoit le Lundi et le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER D'AVRIL

des Éditions de la

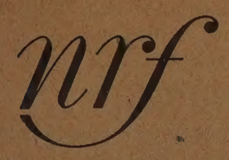


TABLE DES MATIÈRES

GALLIMARD

OUVRAGES PARUS DEPUIS L'ARMISTICE

ROMANS

Marcel Aymé : La Belle Image.......................... 20
Henri Bosco : Hyacinthe.......................... 28
Félix de Chazournes : Agnès ou le Rivage de Bohême.......... 25
Clémence Dane : La Vague qui passe.......................... 22
Raymond Dumay : L'Herbe pousse dans la Prairie.............. 24
Simenon : Les Inconnus dans la Maison.......................... 15
Sigrid Undset : La Femme fidèle.......................... 32

LITTÉRATURE-PHILOSOPHIE

Soeren Kierkegaard : Post-Scriptum aux Miettes Philosophiques. 60
Nietzsche : La Naissance de la Tragédie.......................... 30
Charles Péguy : Situations.......................... 24

THÉATRE

Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie, édition augmentée d'une variante.......................... 26

POÉSIE

Jean Prévost : L'Amateur de Poèmes (Coll. « Métamorphoses »).. 25

GÉOGRAPHIE-ETHNOGRAPHIE

Aubert de la Rue : L'Homme et le Vent (Coll. « Géographie Humaine », nº 16), 59 reproductions en héliogravure hors texte.......................... 45
Léon Lemonnier : Le Capitaine Cook et l'Exploration de l'Océanie (Coll. « La Découverte du Monde »).......................... 33
Paul Schebesta : Les Pygmées (Coll. « L'Espèce Humaine »)...... 40

BIOGRAPHIES-CORRESPONDANCES-MÉMOIRES

C. Drinker-Bowen et Barbara von Meck : L'Ami bien-aimé (Tchaïkovski) (Coll. « La Connaissance de Soi »).......................... 48
Mgr Grente : L'Éminence Grise.......................... 22
Enid Mc Leod : Héloïse.......................... 27
Henri Mondor : Vie de Mallarmé, I.......................... 35
Samuel Pepys : Journal II (Coll. « La Connaissance de Soi »)..... 27
Oscar von Riesemann : Moussorgski.......................... 36

COLLECTION CATHOLIQUE

Jacques Christophe : Sœur Catherine Labouré.......................... 6
Omer Englebert : Vie de Saint Martin.......................... 6
R. Fernandat, C. Melloy, F. Ducaud-Bourget et J.-A. Marchand : Poésie sacerdotale.......................... 6
Racine : Poésies sacrées.......................... 6

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

Stanley Gardner : Perry Masson et le Canari boiteux.......... 15
Raphaël Sabatini : Le Boucanier du Roi.......................... 18
Sapper : Knock Out.......................... 18

OUVRAGES PARUS EN MARS 1941

ROMANS

ABRIEL AUDISIO : LES COMPAGNONS DE L'ERGADOR

Un volume in-16 double couronne.......................... **35** fr.

Jn groupe de jeunes hommes, nés autour du bassin méditerranéen, cident de partir à l'aventure. Ils s'embarquent clandestinement à bord Djebel qui chargeait du ciment du côté de Cassis — et les voilà à Palma Majorque. Ils cherchent quelque île déserte, ou presque, et trouvent ancien yacht, l'**Ergador.** Ils s'en emparent, et alors commencent les ntures. Elles les amèneront finalement à Bastia, où leur léger mépris la légalité entraînera pour eux la cessation, espérons-le provisoire, de rs exploits.

OBERT FRANCIS : SOUVENIRS IMAGINAIRES.

Un volume in-16 double couronne.......................... **27** fr.

Mon dessein est de conter la vie d'un homme de mon âge, de la naissance a trentaine. J'appartiens en effet à une génération qui partage avec taines de ses aînées le triste privilège d'avoir manqué de chance — mais eci près que sa vie se déroule depuis une vingtaine d'années entre erses catastrophes assez peu exaltantes qu'on nomme la crise d'un tème économique, peut-être même d'un système de civilisation, et la aite militaire que nous venons de subir et dont les conséquences sont ore imprévisibles.

À l'origine, je voulais publier cette « vie de trente ans » en un seul ume afin que le lecteur pût en embrasser d'un seul regard les diverses iodes et, peut-être, en tirer quelques conclusions utiles à la compré-nsion de ce qui peut se manifester dans l'avenir. Les événements m'ont né de vitesse, je l'avoue, car en août 1939, quand le traditionnel gen-me est venu interrompre brutalement ma tâche, je comptais encore quelques mois de répit. Et puis, ce manuscrit, emporté dans ma valise, uivi mon sort, c'est-à-dire qu'après avoir sommeillé pendant neuf mois ns le Nord, il s'est brusquement réveillé sous les bombes et égaré lque part, entre Paris et Orléans.

Vous ne lirez donc, cette fois, que le récit des quinze premières années la vie de mon héros, Jean Goloë, et, comme pour l'**Histoire d'une nille sous la Troisième République,** vous attendrez que mon personnage ndisse pour connaître la fin de ses aventures.

J'espère aussi que vous accueillerez cette nouvelle histoire avec autant ndulgence et d'amitié que celle des trois enfants de **la Grange aux ois Belles.**

R. F.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1941

ROMANS

GEORGES SIMENON : COUR D'ASSISES.

Un volume in-16 double couronne........................ 18

Petit-Louis, de Nice à Marseille, n'est connu dans le « milieu » q comme un « amateur »; mais il se croit, lui, un grand « caïd ». Aus lorsque après s'être montré bien peu « régulier », quelques mauv garçons s'apprêtent à lui apprendre les règles du jeu, il est pris de paniq — et cette panique finit par le mener en cour d'assises, où il se débatt désespérément, pris dans les filets d'une dérisoire erreur judiciaire.

ROMANS POLICIERS

PIERRE VÉRY : MORT DEPUIS 100.000 ANS.

Un volume in-16 double couronne........................ 22

Eugène Landier a été assassiné dans les grottes préhistoriques de Falaise. Au cours de la reconstitution du crime, un second meurtre commis, dans les mêmes circonstances, non moins mystérieuses. découverte d'un squelette d'homme préhistorique assassiné il y a ce mille ans ne sera pas faite pour faciliter l'enquête menée par l'inspecte Camard et le juge d'instruction Marzat, qui devront abandonner à troisième personnage la solution de l'énigme.

JAMES HILTON : MEURTRE A L'ÉCOLE.

Collection : « Le Scarabée d'Or ».

Un volume in-16 double couronne sous couverture illustrée.. 15

Les amateurs de romans policiers trouveront ici l'un des chefs-d'œu du genre. La simplicité des moyens employés, dans une série de crim mystérieux, l'identité du coupable, les motifs qui ont pu le faire ag restent jusqu'aux derniers chapitres un défi à l'ingéniosité du lecte entraîné par un récit alerte et plein d'imprévu.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1941

BIOGRAPHIES

NID MC LEOD : HÉLOÏSE.

Un volume in-8º soleil sous couverture illustrée .... **27** fr.

Les amours tragiques d'Héloïse et d'Abélard ont été rendues immor-
les par la légende; on en trouvera ici le récit conforme, enfin, à la vérité
torique (ce livre est le fruit de onze années d'étude). Héloïse n'est pas
ulement l'une des « grandes amoureuses » les plus célèbres de l'histoire
l'auteur de quelques-unes des plus belles lettres d'amour. Après le
ame qui la sépare d'Abélard, la belle et érudite élève du grand philo-
phe deviendra la fondatrice de l'abbaye et de l'ordre du Paraclet et
ne des personnalités remarquables de son temps.

Héloïse, héroïne romantique : l'auteur ne s'est pas efforcé de détruire
te légende, mais il complété le portrait de cette figure attachante, en
ontrant en elle l'un des esprits les plus éminents de son époque.

AN GUITTON : PORTRAIT DE M. POUGET.

Un volume in-8º soleil, avec un portrait de M. Pouget en frontispice .... **40** fr.

Ce livre, qui fait écho aux belles pages de M. Jacques Chevalier dans
dences, est, avant tout, une bonne action. L'auteur, actuellement
sonnier, qui fut un des disciples les plus aimés de M. Pouget, a mis tout
n talent et toute sa piété à retracer pour nous le portrait du saint lazariste
i fut l'objet d'une affection et d'une admiration si vives pour tous ceux
i l'ont connu.

Nombreux sont encore ceux qui revoient en pensée l'humble cellule
la rue de Sèvres, si accueillante durant tant d'années; qui se rappellent
Pouget, avec son front immense, son mélange de rigueur et d'indul-
nce, sa mémoire unique, sa conversation qui embrassait tout; qui
rouvent aussi quelque chose de la paix céleste que sa personne irradiait.
s **âmes exemplaires pénètrent les autres de leur rayonnement.** On
ait qu'elles se jettent en nous. La parole de M. Pouget... bien mieux...
seule présence ravivait la lumière de la raison, communiquait l'esprit
charité, éveillait l'amour de Dieu, des hommes, et de la France qu'il
érissait si chrétiennement.

Ce livre ne s'adresse pas seulement aux fidèles de M. Pouget, mais à
us ceux qui sentent bien que l'heure est venue de ne plus penser qu'aux
rtus essentielles..., qui sentent aussi que ces vertus n'ont de valeur que
elles sont incarnées dans une personne. En lisant ces pages, consacrées
ne longue vie, tout entière faite de méditation, de charité, de résigna-
n sous de dures souffrances, ils trouveront mieux que partout l'appel
saint.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1941

HISTOIRE

ÉMILE COORNAERT : LES CORPORATIONS EN FRANC AVANT 1789.

Un volume in-8 soleil **40**

L'objet de cet important ouvrage est de présenter objectiveme l'évolution des corporations en France, du XI[e] au XVIII[e] siècle, à trave les vicissitudes de son histoire, et de faire revivre, dans leur ensembl nos vieilles communautés professionnelles. Pour orienter la reconstructi corporative de la France nouvelle, il ne peut être de guide plus sûr q cette étude.

Étroitement liées à la vie du royaume, les corporations n'ont ces d'évoluer bien au delà du moyen âge en se développant sans cesse jusqu' temps de Colbert, contrairement aux vues fausses généralement adopté

Les expériences d'autrefois, menées dans des conditions très différent de celles où nous vivons maintenant, valent cependant pour le prése non pas comme des modèles à imiter servilement, mais comme d exemples qui peuvent devenir féconds. Si elles fournissent des princip d'action, elles marquent aussi les écueils à éviter.

•

E. TARLÉ : LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1812.

Un volume in-8 soleil **40**

L'historien russe E. Tarlé a pu utiliser pour écrire son ouvrage sur Campagne de Russie de nombreux documents restés inconnus jusqu'à jour, qui avaient été abandonnés en Russie par l'armée impériale l de la retraite et qui avaient été recueillis dans des fonds d'archives rus à ce moment-là. La conviction de l'auteur est que « c'est la résistance peuple russe, et non pas le froid et l'étendue du territoire, qui a rempor la victoire sur Napoléon ». Ainsi donc E. Tarlé s'efforce de démontrer, historien, ce que Tolstoï nous avait fait déjà entrevoir, en romancier, da **la Guerre et la Paix**. Napoléon, qui jusqu'alors n'avait eu à combattre q des monarques, vit se dresser devant lui tout un peuple. Le chapit consacré à la résistance paysanne sera pour le lecteur français une vérita révélation. C'est, en effet, le paysan russe qui entre en lutte après défaite des armées impériales et qui finalement force Napoléon à se reti de Russie. Ainsi présentée la Campagne de Russie apparaît sous un asp nouveau et nous comprenons mieux sa vraie portée en la considér comme ayant inauguré, après la guerre d'Espagne, l'ère des guerres nat nales qui se succédèrent au cours du XIX[e] siècle et qui ont changé la f de l'Europe.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1941

LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE

.BERT THIBAUDET : RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉ-
RATURE II.

Un volume in-8º soleil .... **42** fr.
40 exemplaires sur alfa.................................... **65** fr.

« Albert Thibaudet se lance avec la même fougue dans les sujets les plus ers, littérature, histoire, politique, philosophie, transformant l'abstrait concret, le passé en présent, l'inactuel en actuel et même en action. rveilleuse facilité d'un si grand et si continuel effort! Nos descendants ont de la peine à croire que ce soit le même homme qui leur ait légué œuvres de critique littéraire telles que **Flaubert, Mallarmé, Valéry,** **tral, Amiel,** des essais politiques d'un aussi grand poids, malgré leur it volume, que la **République des professeurs,** les **Princes lorrains,** etc., études profondes de philosophie et de morale en même temps que de érature, comme **Barrès, Maurras, le Bergsonisme,** sans compter ses ditations sur la Grèce antique, sur les Grecs dont il entendait si bien angue et dont il s'était à tel point assimilé l'esprit. Et pourtant... **Réflexions,** impatiemment attendues, qui paraissaient tous les mois s la N. R. F. sont peut-être ce qui donne l'idée la plus complète de son nt.

..La Renommée n'a pas dit son dernier mot. Thibaudet le méconnu ne t pas, il commence. Tel est notre ferme espoir. »

Henri Bergson.

.AIN : ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE.

Un volume in-16 double couronne.............................. **40** fr.
100 exemplaires sur héliona relié.............................. **80** fr.

\lain publie ici une édition beaucoup augmentée des **Quatre-vingt-un pitres sur l'Esprit et les Passions** (quatorze nouveaux chapitres; vingt-t notes impressionnantes). Ces éclaircissements portent principalement la philosophie des sciences, qui est la partie contestée et difficile de la losophie. L'auteur n'a pas craint de s'inspirer des célèbres ouvrages H. Poincaré, ni de s'aventurer sur le terrain mouvant des théories steiniennes de l'espace et du temps. Sur tous ces points, il s'efforce xercer une police de l'entendement, selon l'esprit de la philosophie Kant. Il a donc renouvelé la théorie des Idées, que Kant appelle les mes, et il a pris occasion des paradoxes les plus obscurs pour rendre prit humain transparent à lui-même dans sa fonction de législateur verain.

s'agit, en dépit de l'aspect fragmentaire des courts chapitres, d'un tème dogmatique que l'on peut dire rationaliste et idéaliste, et qui est nature à faire revivre la notion même de l'Esprit, qui n'est que la liberté tous, le droit, l'égalité, enfin tout l'idéal de l'individualisme, on irait qu'à dire de l'intellectualisme, jusqu'à réhabiliter ce mot ordinairement pris.

OUVRAGES PARUS EN MARS 1941

SCIENCES

ANDRÉ SAINTE-LAGUË : DU CONNU A L'INCONNU

Collection « L'Avenir de la Science »........................ 27 f

D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Ces questio ont hanté l'auteur qui nous fait assister d'abord à l'évolution des mond et des êtres. Après avoir ainsi situé exactement l'homme à sa place da l'infini de l'espace et dans celui du temps, il nous fait toucher du doi combien tout ce qu'on sait est peu de chose à côté de ce qui pourrait êt et ce qui est peut-être.

L'homme, en effet, ne sait rien et ne peut rien savoir. C'est un anim trop petit ou trop grand suivant que c'est le grand ou le petit qu'il ve appréhender. Les aspects du monde, même du monde à sa taille, so fragmentaires et subordonnés à la façon dont il est bâti et à ce que l apprennent ses sens, si imparfaits d'ailleurs. Quels aspects étranges aura l'univers si nous voyions les sons, si nous entendions les couleurs, si no vivions mille fois plus vite ou mille fois plus lentement!

Non content de nous promener dans le champ de ses hypothèses et bien d'autres encore plus curieuses, l'auteur nous entraîne dans le myst rieux pays de la quatrième dimension. A peine sommes-nous revenus ce voyage, qu'il nous propose de repartir avec lui pour l'an 3.000, e anticipant sur les progrès de la science, il nous dit comment vivront n descendants.

COLLECTION CATHOLIQUE

CHARLES PÉGUY : SAINTS DE FRANCE.

Un volume sous couverture illustrée............................ 5 f

Saints de France est la suite naturelle de **la France,** dont les dernièr pages indiquaient l'importance du patronage spirituel des saints.

La France n'est pas seulement une puissance matérielle ou une personn géographique, c'est surtout une grande famille dont quelques-uns d enfants ont été jugés dignes de la familiarité même de Dieu : les saint

PIERRE CORNEILLE : L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Un volume sous couverture illustrée............................ 6.5

La traduction en vers de **l'Imitation de Jésus-Christ** par Corneille e restée jusqu'à ce jour assez peu répandue; l'abbé François Ducaud-Bourg nous en donne aujourd'hui de larges extraits : « Chacun y pourra déco vrir des sentences à méditer, faciles à apprendre par cœur afin d'y report son esprit au long des heures lourdes et d'y puiser un dynamism surnaturel. »

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

ARCEL AYMÉ : LA BELLE IMAGE

volume in-16 double couronne........................... **20** fr.
exemplaires sur pur fil.. **60** fr.

e génie de M. Marcel Aymé est une fantaisie qui a fini par aller jusqu'au astique et sa manière une sorte d'humour qui lui est tout particulier ersonnel.

part de l'observation la plus juste, la plus réelle, la plus pittoresque-nt définie et il en étoffe une trame fabuleuse, de sorte que son récit nt à la fois du conte de **Ma Mère l'Oie** et du roman réaliste.

semblait avoir atteint le point extrême d'une fantaisie fondée sur le oublement de la personne avec certaines histoires de **Derrière chez rtin.** Ce dernier volume, **La Belle Image,** reprend la manœuvre et met de la suivre dans son principe et dans ses effets.

Redisons enfin que la résonance de l'œuvre s'étend au delà de l'in-gue et qu'on y fait au passage une ample moisson de maximes ou de exions où l'on dépasse le simple divertissement.

Conzaque TRUC. La Gerbe, 13 février 1941.

Un roman délicieux, cocasse, d'une drôlerie irrésistible.

Jean-Loup DULAC. Le Cri du Peuple, 13 février 1941.

Dans ce beau roman mélancolique et désabusé avec distinction, Marcel mé n'interrompt pas, malgré la révélation d'une alchimie perfide, le rs des choses. Le merveilleux se soumet aux disciplines habituelles de rue Caulaincourt qui, ici, est décrite minutieusement par un grand ivain. Autour du restaurant Manière gravite tout un petit monde nt je connais l'animateur diabolique qui est un de mes plus vieux amis. a très grande personnalité de l'auteur apparaît nettement dans ce conte moral, d'une pudeur sentimentale nourrie d'images bien dessi-s. C'est l'éloge même de la fantaisie française que l'on doit écrire ès la lecture de **La Belle Image,** la belle image de brume et de chair e.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps. 14 février 1941.

M. Marcel Aymé, dont on connaît le talent plein de fantaisie, imagine un homme subit une brusque métamorphose et change de visage.

Dans le cadre de cette aventure un peu déconcertante, il a versé tant bservation, tant de bonne humeur, tant de vérité humaine, qu'on ûte à la lire le plus vif plaisir.

Le Petit Havre. 19 février 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

ROMAN

GEORGES SIMENON : LES INCONNUS DANS L… MAISON

Un volume in-16 double couronne . . . . **15 f…**

Un Simenon curieux, attachant, détaillé comme un scénario de film, … qui s'inscrit dans la multitude des autres, comme l'un des mieux réussi…

Marcel ESPIAU. Les Nouveaux Temps, 18 novembre 1940.

Georges Simenon, qui possède comme Zola le don de voir juste et … s'assimiler rapidement tous les secrets d'une existence, depuis les mani… révélatrices, jusqu'aux lourds silences de certaines solitudes, vient … publier un nouveau roman : **Les Inconnus dans la Maison.**

La curiosité de Simenon est inlassable. Il entre dans les paysages l… plus divers comme chez lui. Les âmes les plus farouches et les plus secrèt… se dévoilent pour lui sans pudeur mais aussi sans espoir. Car il ne les ju… ni ne les absout. Simenon considère le problème avec une sûreté élégan… de mathématicien nonchalant.

La solution du problème n'est pas celle des romans policiers. Elle e… purement psychologique. C'est par nuances successives, d'une nette… d'observation remarquable, que Simenon nous conduit vers le plus méla… colique des dénouements : un dénouement parfaitement conforme à … vérité de la vie.

Simenon est un grand artiste. D'autres que moi l'on dit.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 20 décembre 1940.

Ce roman, qui est manifestement inspiré par un procès qui eut lieu il… a quelques années à Reims, nous donne la preuve qu'un vrai romancie… s'il part en général de la réalité, sait l'enrichir et lui trouver des rés… nances qui font de son œuvre une œuvre d'art.

Georges POUPET. Le Fait, 1er février 1941.

Faut-il noter cependant, pour la connaissance de l'auteur, la compla… sance avec laquelle il décrit ces bandes de jeunes gens romanesques … bourgeois que trop d'imagination mène au but de leurs rêves et mêm… peut-être au delà ? Peut-on soupçonner, dans les souvenirs de Simeno… un petit enclos bien caché où gît telle aventure de la dix-septième anné… Des **Pendus de Saint-Phollien** aux **Inconnus dans la Maison**, les héros … cette trempe ne manquent pas dans son œuvre. Combien de fois n'avon… nous pas rencontré un personnage qui semblait sorti tout vêtu et peu… être tout armé d'un chapitre de Simenon ? Et n'est-ce pas ce qui caractéri… le plus remarquable des jeunes romanciers, que cette vraisemblance, … réalisme et ce goût de l'inattendu quotidien qui attend peut-être tel … tel lecteur au coin d'une rue, dans son escalier ou au chevet de son lit… cet inattendu quotidien qui fait participer réellement le lecteur à l'acti… et lui fait vivre une aventure humaine?

CORVISART. Aujourd'hui, 16 février 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

BIOGRAPHIE

;CAR VON RIESEMANN : MOUSSORGSKI

luit de l'allemand et préfacé par **Louis Laloy** .... **36** fr.

e:te vie est pathétique, tourmentée, vivante. La mort y survient
ime une catastrophe et l'on déplore que tant de génie n'ait pas béné-
, non pas d'indulgence, mais de respect. De l'enfance à la mort, on
ici un destin qui s'achemine vers le pire. Et ce pire cependant n'était
inscrit dans les étoiles. Plus heureux, Moussorgski n'aurait pas eu moins
énie. Mais, artisan de son propre malheur, il est aussi le créateur d'une
œuvres souveraines que la musique connaisse. Lisez ce livre et mettez
votre phonographe quelques disques de Moussorgski.

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 11 janvier 1941.

.une monographie vivante et documentée que les nombreux admira-
's de Moussorgski liront avec plaisir et profit.

Gustave SAMAZEUILLE. La Petite Gironde, 16 janvier 1941.

e livre de von Riesemann éclaire curieusement la figure de l'homme,
vécut en marge de la société, en poète, et dont la gloire immense ne
que posthume.

René GÉRIN. L'Œuvre, 17 janvier 1941.

e cas de Moussorgski, le génial compositeur de « Boris Godounov »,
t pas sans certaines analogies avec celui de Dostoïevski, et ce que
i-ci doit à son adaptateur, le musicien le doit à Rimski-Korsakov.
suffit pour s'en convaincre de lire le remarquable ouvrage d'Oscar von
semann, traduit en français par Louis Laloy.

Georges POUPET. Beaux-Arts, 17 janvier 1941.

ous ceux qui aiment l'œuvre de Moussorgski et qui sont toujours sous
fluence de « Boris Godounov » se passionneront à la lecture de ce fort
ume certainement le plus complet et le plus émouvant qui ait été publié
la vie du grand musicien.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 24 janvier 1941.

). von Riesemann a réalisé un travail d'historien minutieux à la fois
artial et sensible, recueillant tous les témoignages sérieux, tous les
uments authentiques, toutes les anecdotes vérifiées, qui éclairent la
et les divers aspects de l'œuvre de Moussorgski.
On sera reconnaissant à Louis Laloy, à qui nous devons la traduction de
ouvrage, d'avoir révélé en France cette belle biographie d'un génie
a eu chez nous, sur Debussy notamment, une si profonde influence.

LES TROIS. La Dépêche du Berry, 26 janvier 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

ETHNOLOGIE

PAUL SCHEBESTA : LES PYGMÉES

Traduit de l'allemand. (Collection : « L'Espèce Humaine »).

Un volume sous couverture illustrée, 16 reproductions...... **40**

Le lecteur trouvera avec surprise dans ce livre la description d'u société humaine primitive, d'un état social qui peut à bon droit no renseigner sur les origines des nôtres, autant que sur les origines de no propre sensibilité.

Les chapitres sur les religions des Pygmées, leur mode de vie et le réglementation des mariages, ne sont pas les moins curieux. L'ouvra est important...

...Le lire, c'est faire un beau voyage dans les domaines où la magie mêle à la réalité.

Robert DESNOS. Aujourd'hui, 13 décembre 1940

M. Schebesta décrit objectivement, mais avec sympathie, la vie ma rielle, la vie sociale, la religion, de cette petite race très saine et pu mais en quelque sorte fossilisée. Son livre est l'œuvre d'un savant, t agréable et accessible à tous.

René GÉRIN. L'Œuvre, 20 décembre 1940

M. Paul Schebesta, l'un des ethnographes allemands les plus distingu vient de faire paraître un livre éducatif d'une passionnante et compl étude sur les Bambuti (Pygmées d'Afrique) et sur les Négritos (Pygm d'Asie).

L'auteur, qui a partagé, de longues années durant, la vie quotidienne ces tribus si écartées du monde normal, en fait une pure descript objective, nous révélant les côtés avenants de leur humanité tout laissant en pleine lumière leur nature rude, pour ne pas dire sauva

Marcel ESPIAU. Les Nouveaux Temps, 21 décembre 1940

Ce savant voyageur allemand a résumé dans un beau livre le résul de nombreuses études, rendant ainsi accessible au grand public une som énorme de travail et de documentation. On pénètre à sa suite dans monde insoupçonné qui réserve au profane les surprises les plus ét nantes. Abondamment illustré de photographies qui sont autant documents originaux, **Les Pygmées** nous offre une incomparable sou d'information sur cette race mystérieuse de la brousse africaine.

Charles COULON. La France au Travail, 7 mars 1941

L'ŒUVRE D'HENRI POURRAT

Dans ses romans comme dans ses essais, Pourrat a le don de la grâce, ι précision rapide, du mot léger et mordant. Il ne dogmatise pas : ı pas de théorie sur la décadence, sur le romantisme, sur la vitalité rgnate. Il touche aux plus grands sujets avec un sourire qui avertit ı mot qui va très loin; il a une sûreté discrète, une modération avisée olontaire qui a l'accent et le parfum hésiodique et qui s'allie toujours désir d'envol, à un besoin constant de « changer la vie » par la vision chant. L'idée qu'il se fait du classique est la plus juste et la plus pro- e. Il a bien raison de croire que la poésie est l'essence de l'esprit que et non pas trois règles imaginées par trois pédants. Raison de e qu'il y a une certaine simplicité qui est la condition des plus grandes res et sans laquelle il ne peut y avoir ni drame, ni épopée. Raison de e que la poésie enveloppe toutes les origines et que remonter aux nencements, c'est revenir à la poésie comme à un jeunesse et à une premières, à un climat de légèreté et de bonheur. La pensée de Pour- e me semble pas si éloignée de la pensée de Gœthe : il pense trouver la vie paysanne à la fois un rafraîchissement de la vitalité et les conseils humanisme véritable. C'est qu'il a constaté que notre temps souffrait excès d'art produit par un excès de culture et — mal inverse — d'un tissement produit par les habitudes et les formules de la civilisation nique; nous avons besoin de revenir à un certain état de nature, au act des « choses vertes », à la virginité d'un matin de la Vie, aux nencements de l'Art...

Gabriel Bounoure.

parus :

Montagnards (Chronique paysanne de la Grande Guerre)....	**12** fr.
Jardins sauvages..	**12** fr.
Mauvais Garçon..	**12** fr.
igne Verte..	**12** fr.
osquet Pastoral..	**15** fr.
Sorciers du Canton (la Grande Cabale)	**15** fr.
olline Ronde (en collaboration avec Jean l'Olagne)..........	**12** fr.
ecret des Compagnons..	**18** fr.

paraître prochainement :

ges.

de Mars.

MÉTAMORPHOSES

Il est faux de dire que la culture occidentale soit menacée par les guer ou les révolutions. Elle n'est menacée que par ses vices internes, les ex de la presse, les débauches de la librairie, la suffisance de l'homme civi — et toute la confusion qui risque d'éclipser le sens de la grandeur humai Depuis un siècle, la littérature n'est plus qu'une folle surenchère. Il s'a d'accroître à tout prix la force de pénétration de la parole, d'étonner d'émouvoir un public de plus en plus léger et distrait. C'est pourquo poésie, avec sa mesure et ses précisions nécessaires, est aujourd'hui flèche de la littérature, comme l'ont été, au temps classique, la tragé et le discours, au XIX[e] siècle, le roman.

L'on ne s'est proposé de donner dans la collection « Métamorphose que des œuvres poétiques parfaitement pures d'emphase ou de surenchè authentiques, et, pourquoi pas, amusantes.

J. L

Déjà parus :

Antonin Artaux : Le Théâtre et son double........................ **30**
Audiberti : Race des Hommes.. **18**
André Breton : L'Amour fou.. **20**
René Daumal : La Grande Beuverie................................... **20**
Patrice de la Tour du Pin : Psaumes................................ **20**
Henri Michaux : Voyage en Grande Garabagne.......................... **12**
Jean Prévost : L'Amateur de Poèmes.................................. **25**
Armand Robin : Ma Vie sans Moi...................................... **25**
(Prix de la Fondation Américaine 1941.)
Giuseppe Ungaretti : Vie d'un Homme................................. **25**
(Traduit de l'italien et préfacé par Jean Chuzeville.)
XXX : De l'Abjection... **24**

Pour paraître prochainement dans la collection « Métamorphoses » :

Aragon : Le Crève-Cœur.

Audiberti : Des Tonnes de Semence.

et des ouvrages de Léon-Paul Fargue, André Malraux, A. Rolland Rénéville...

OUVRAGES A PARAITRE AU PRINTEMPS 1941

ROMANS

gon : Les Voyageurs de l'Impériale.
thleen Coyle : La Nuit est brève.
M. Delafield : Faute de Grives... (Coll. du Bonheur.)
ymond Guérin : Quand vient la fin.
rre Lafue : La Plongée.
rman Melville : Moby Dick, traduit par Jean Giono.
enon : Bergelon.

NOUVELLES

rcel Arland : La Grâce.
de Monzie : Les Contes de Saint-Céré.

ESSAIS — CRITIQUE — LITTÉRATURE

eu La Rochelle : Écrits de Jeunesse.
n Giono : Pour saluer Melville.
ery Larbaud : Ce Vice impuni, la Lecture... Domaine Français.
l Valéry : Mélanges.

POÉSIES

gon : Le Crève-Cœur (Collection « Métamorphose »).
diberti : Des Tonnes de Semence (Collection « Métamorphoses »).

HISTOIRE — BIOGRAPHIES

itri Mérejkowski : Luther.
bert Brasillach : Le Procès de Jeanne d'Arc.
egorio Maranon : Tibère.

DOCUMENTS — VOYAGES

in Gerbault : Iles de Beauté.
nry de Monfreid : Sir Henry Middleton.

GÉOGRAPHIE — ETHNOGRAPHIE

rcel Blanchard : Géographie des Chemins de Fer (Coll. « Géographie Humaine »).
l Radin : La Religion primitive (Coll. « Espèce Humaine »).

COLLECTION CATHOLIQUE

nadot : Saint Catherine de Sienne.
P. Sertillanges : Athées, mes Frères en Dieu.

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

ques Decrest : Le Bal de la Montagne Noire.
ério Pignatelli : Danican Bey.

ÉCHOS

Patrice de la Tour du Pin, prisonnier en Allemagne, est en bonne san
et prépare un recueil de poèmes pour la **N. R. F.**
Il vient d'accepter la présidence du mouvement « Jeune France

La **N. R. F.** vient de signer un contrat avec **Lecomte du Noüy** pour s
prochain ouvrage intitulé **l'Avenir de l'Esprit.**

Léon-Paul Fargue a commencé d'écrire ses **Souvenirs** pour la **N. R. F.**

Louis Aragon, croix de guerre et médaille militaire, a écrit un recueil
poèmes de guerre qui paraîtra bientôt dans la collection « Métamo
phoses ». Titre : **le Crève-Cœur.**

Une traduction nouvelle des **Conversations de Gœthe avec Eckerma**
va paraître aux éditions de la **N. R. F.** D'autre part, le **Théâtre compl**
de Gœthe est en préparation pour la collection de **la Pléiade,** où
formera le tome premier des œuvres complètes du grand Europée

Armand Robin a obtenu en janvier 1941 le Prix de la Fondation Amé
caine pour son livre de poèmes : **Ma vie sans moi** (N. R. F.).

Raymond Guérin, cavalier motorisé, est actuellement prisonnier
Allemagne. L'auteur de **Zobain,** qui avait achevé avant la guerre u
« Vie de mon père » (**Quand vient la fin**) et un drame, travaille ch
un jardinier et écrit, à ses moments de liberté, ses souvenirs de guerr

Jacques de Lacretelle a fait dans différentes villes du Midi une série
conférences intitulées : « **Nation et Littérature** ».

Philippe Hériat, prix Goncourt 1939, est à Villefranche où il travaille à s
prochain roman.

Le grand écrivain américain **Sherwood Anderson** vient de mourir à l'hôpit
de Colon. La **N. R. F.** avait publié de lui **Winsburg-en-Ohio.**

Les Éditions de la N. R. F. vont publier : **Péguy présenté aux Jeunes,** p
son fils **Pierre Péguy.** « Ce qu'il y a de pressé en ce mois de février
écrit l'auteur, « c'est de faire connaître à la génération de la défait
et à celles qui suivent, ce qu'il y a de plus immédiatement assimila
dans l'œuvre de Péguy, ce qui peut l'aider le plus à reprendre confian
en elle-même et dans la France ».

René Lefèvre, à Antibes, prépare un nouveau roman d'après un scénar
qu'il a écrit pour Raimu. Ce sera l'histoire d'un petit village proven
après l'Armistice.

Jean-Pierre Maxence, l'auteur de **l'Histoire de Dix ans, 1927-1937,**
de retour à Paris après un séjour de huit mois dans un camp de p
sonniers en Allemagne.

Les Éditions de la N. R. F. viennent de publier le **Supplément au Catalog**
(Ouvrages parus du 1er janvier 1940 au 31 décembre 1940). Ce suppl
ment est broché dans le Catalogue général qui comporte la liste d
ouvrages retirés de la vente (extrait de la liste Otto).

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LE SECRET DE LA LUMIÈRE

La Lumière joue dans notre vie un rôle essentiel : elle intervient dans la plupart de nos activités. Les Grecs de l'Antiquité le savaient déjà bien, eux qui pour dire « mourir » disaient « perdre la lumière ». Aussi l'étude de la Lumière s'est-elle depuis longtemps imposée à l'attention des hommes. Néanmoins, cette étude ne fut que faiblement esquissée dans l'Antiquité et au Moyen Age et elle ne s'est réellement développée qu'à partir du XVII[e] siècle. A dater de ce moment, la découverte d'un nombre croissant de phénomènes lumineux de plus en plus délicats à observer a permis de constituer une vaste science de la lumière, l'Optique, dont le domaine a été sans cesse en s'élargissant.

Ce qui rend particulièrement intéressante l'histoire de l'Optique, c'est qu'au cours de cette histoire, deux conceptions antagonistes sur la nature de la Lumière se sont constamment affrontées avec des succès alternés. Les phénomènes lumineux qui, successivement, étaient découverts et étudiés paraissaient tour à tour apporter des arguments en faveur de ces deux conceptions rivales en apparence inconciliables. On eût dit que la Lumière, en se montrant à nous sous des aspects différents, cherchait à nous cacher sa véritable nature. C'est en ce sens qu'on peut parler du secret de la Lumière. Aujourd'hui, nous avons commencé à soulever le voile et à entrevoir le mot de l'énigme : nous

comprenons maintenant que les conceptions antagonistes de la lumière contiennent toutes les deux une part de vérité et qu'il est possible de les concilier en acceptant, il est vrai, des idées très nouvelles dont la portée est très grande. En nous dévoilant partiellement son secret, la Lumière nous a forcés à modifier considérablement certaines de nos habitudes de pensée, ce qui nous a rendu de grands services non seulement en optique proprement dite, mais dans beaucoup d'autres branches de la Physique, notamment en Physique atomique. De ce secret de la Lumière, je voudrais m'efforcer de donner une idée générale sans entrer naturellement dans les développements mathématiques qui seraient nécessaires pour traiter ce sujet d'une façon tout à fait précise.

Et d'abord, disons quelles sont les deux conceptions antagonistes sur la nature de la Lumière dont j'ai parlé tout à l'heure. L'une d'elles veut que la Lumière soit formée par des corpuscules en mouvement, que les phénomènes lumineux soient dus au transport à travers l'espace de petits projectiles animés de grandes vitesses. L'autre théorie se forme de la Lumière une idée bien différente : ce serait la propagation à travers l'espace d'un ébranlement, d'une onde analogue à celles que l'on voit courir à la surface des nappes d'eau ou encore à celles qui, en se propageant dans l'air ou les milieux matériels donnent lieu aux phénomènes sonores. Cette seconde conception paraissait impliquer l'existence d'un milieu très subtil, l'éther, qui pénétrerait même dans les corps transparents les plus durs et qui servirait de support aux vibrations lumineuses. Le développement de l'Optique, après avoir semblé d'abord favoriser plutôt la première conception, la conception corpusculaire, a amené au début du XIXe siècle un triomphe, en apparence définitif, de la seconde conception, la conception ondulatoire. Mais, il y a une quarantaine d'années, des faits nouveaux ont ramené l'attention vers la théorie corpusculaire et montré que la théorie ondulatoire ne peut

pas suffire à elle seule pour expliquer la totalité des phénomènes produits par la Lumière. Cette nécessité d'invoquer successivement des conceptions en apparence contradictoires suivant la nature des phénomènes à interpréter a provoqué une grave crise dans la science de l'Optique. Il n'a été possible de sortir de cette crise qu'en conciliant l'image des ondes et celle des corpuscules à l'aide des idées à la fois nouvelles et hardies auxquelles j'ai fait tout à l'heure allusion. Avant d'expliquer comment ces idées nouvelles nous permettent d'entrevoir aujourd'hui le secret de la Lumière, je dois d'abord donner un aperçu des péripéties de la longue lutte entre ondes et corpuscules telles qu'elles se sont déroulées au cours de l'histoire de l'Optique.



Les phénomènes optiques les plus simples, ceux qui ont été connus dès l'Antiquité et étudiés avec précision dès le XVII[e] siècle, sont la propagation rectiligne des rayons lumineux, leur réflexion et leur réfraction.

La propagation rectiligne de la Lumière consiste en ceci que dans la plupart des cas usuels, la Lumière se propage en ligne droite : tout se passe comme si elle suivait dans l'espace des trajectoires rectilignes qu'on nomme des rayons lumineux. Dans la conception granulaire, ce fait s'explique immédiatement d'une manière bien simple : toute source de lumière projetterait tout autour d'elle des corpuscules qui s'éloigneraient en ligne droite; ces lignes droites seraient les trajectoires des grains de Lumière, les rayons lumineux. Au contraire, la théorie ondulatoire ne peut pas rendre compte d'une manière aussi simple de ce fait fondamental puisque les ondes ont toujours tendance à s'épanouir en se propageant.

Il en est de même pour le phénomène de la réflexion. Quand de la lumière tombe sur un miroir plan, elle est

renvoyée en arrière de telle façon que l'angle des rayons réfléchis avec la normale au miroir soit égal à l'angle de cette même normale avec les rayons incidents : c'est la loi de réflexion de Descartes. Cette loi est la même que la loi mécanique qui règle le rebondissement d'une bille contre un obstacle. L'interprétation de la réflexion de la lumière par la théorie corpusculaire est donc immédiate tandis qu'elle paraît beaucoup plus difficile par la théorie des ondes.

Le phénomène de la réfraction de la lumière consiste en ceci, qu'un rayon lumineux, en passant d'un milieu matériel dans un autre, subit en général une inflexion, une brisure. C'est encore Descartes qui a donné la loi exacte du phénomène. La réfraction de la lumière est moins aisée à interpréter avec la conception granulaire que les deux phénomènes précédents : cependant on parvient encore à l'interpréter en faisant des hypothèses simples sur la vitesse des corpuscules de lumière dans les divers milieux matériels.

Tels étaient les principaux faits optiques connus vers 1670 et l'on voit que dans l'ensemble ils semblaient fortement suggérer l'exactitude de la conception corpusculaire. Néanmoins, dès cette époque, un savant hollandais d'un esprit très pénétrant, Christian Huyghens, avait affirmé sa préférence pour la théorie ondulatoire et il appuyait son opinion sur de très solides arguments. Grâce à des raisonnements qui sont aujourd'hui encore utilisés pour l'enseignement classique de l'Optique et qui conduisent au principe et à la construction d'Huyghens, il parvenait à montrer que la conception des ondes permettait, elle aussi, de retrouver les lois de la réflexion et de la réfraction, d'une façon assurément moins directe que la théorie corpusculaire, mais tout aussi logiquement satisfaisante. Huyghens avait aussi découvert les remarquables phénomènes de double réfraction qui se produisent quand la Lumière traverse certains cristaux tels que

le spath d'Islande et il en avait donné une interprétation ondulatoire. Mais cette œuvre admirable d'Huyghens en optique ne fut pas appréciée à sa juste valeur parce qu'elle était venue prématurément.

Vers la fin du XVIIe siècle, Isaac Newton, le génial inventeur de la loi de la gravitation, découvrit de nouveaux faits optiques très importants. Tout d'abord il montra par l'expérience que la lumière blanche n'est pas simple et qu'on peut la décomposer à l'aide d'un prisme de verre en une infinité de lumières colorées dont les couleurs vont par gradations insensibles du rouge au violet et constituent ce que l'on nomme le « spectre ». Chaque lumière du spectre est simple et indécomposable.

A cette découverte, Newton en ajouta une autre. Il montra que quand la lumière blanche tombe sur une lame très mince, par exemple une couche d'huile répandue à la surface de l'eau ou une mince couche d'air limitée par deux morceaux de verre, on aperçoit en général des anneaux colorés. C'est là un phénomène capital, appartenant à la catégorie des phénomènes d'interférences dont la véritable explication ne devait être donnée que plus tard par la théorie ondulatoire.

Chose curieuse ! Les phénomènes découverts par Newton étaient des phénomènes où se manifeste nettement l'aspect ondulatoire de la Lumière et dont l'interprétation par l'image des corpuscules est impossible, et cependant Newton paraît lui-même être toujours resté partisan de la théorie corpusculaire. Il chercha, il est vrai, pour essayer d'interpréter l'origine des anneaux colorés qu'il avait découverts, à compléter d'une façon très ingénieuse la conception corpusculaire et, dans cette très intéressante tentative, fut réalisé pour la première fois un effort pour combiner les images d'ondes et de corpuscules. Mais, après la mort de Newton, l'Optique fit assez peu de progrès et pendant toute la fin du XVIIIe siècle la plupart des physiciens tendaient à admettre la théorie des corpuscules

de Lumière, si bien que dans la lutte entre ondes et corpuscules, ceux-ci paraissaient avoir gagné la première manche.

Néanmoins, au début du XIXe siècle, toute une série de découvertes expérimentales et de travaux théoriques amenèrent le triomphe de la théorie des ondes. C'est en effet à cette époque que furent mis hors de doute, puis correctement interprétés grâce surtout aux recherches expérimentales de Thomas Young et à l'œuvre capitale expérimentale et théorique de notre compatriote Augustin Fresnel, les phénomènes d'interférences et de diffraction de la Lumière. Ces phénomènes avaient été soupçonnés dès le milieu du XVIIe siècle par Grimaldi et nous avons vu que Newton en avait découvert quelques-uns. Dans un moment, je vais expliquer ce qu'est un phénomène d'interférences; pour l'instant, j'achève l'historique de cette période de l'histoire de l'Optique. Fresnel, après avoir achevé la découverte et l'étude des phénomènes signalés par Young, eut le grand mérite d'en donner une interprétation complète par la théorie des ondes. Il reprit et compléta l'œuvre commencée par Huyghens. Huyghens avait montré que les lois de la réflexion et de la réfraction pouvaient s'expliquer par l'hypothèse des ondes, mais il n'avait pas prouvé que cette hypothèse pouvait se concilier avec le fait si simple et si fondamental de la propagation rectiligne. Fresnel comble cette lacune en montrant que la propagation rectiligne, dans les conditions où on l'observe, est aussi une conséquence de la propagation des ondes, puis il donne une interprétation ondulatoire détaillée des apparences observées dans les phénomènes d'interférences et de diffraction, interprétation dont les grandes lignes se retrouvent aujourd'hui sans changements dans tous les traités d'Optique. Enfin Fresnel couronne son œuvre en interprétant l'ensemble des phénomènes où la polarisation intervient par l'hypothèse de la transversalité des ondes lumineuses. Mais mon intention n'est

pas d'analyser en détail l'œuvre de Fresnel et je me contenterai de dire que, quand Fresnel mourut prématurément à l'âge de trente-neuf ans, en 1827, non seulement la théorie ondulatoire se trouvait avoir expliqué tous les faits qui, au premier abord paraissaient indiquer une constitution granulaire de la Lumière, mais, de plus, elle seule parvenait à expliquer les interférences, la diffraction, la polarisation, la double réfraction, etc. Elle sortait donc triomphante de la lutte et peu de temps après la mort de Fresnel, personne ne doutait plus de son exactitude.

Après Fresnel et durant tout le cours du siècle dernier, les physiciens ont accompli en Optique un énorme travail que l'on peut résumer en disant : Toutes les prévisions de la théorie ondulatoire ont été vérifiées avec une extrême précision et jusque dans les moindres détails. Vers 1900, le fait que la Lumière est formée d'ondes paraissait inébranlablement démontré et au-dessus de toute discussion. Une seule chose pouvait encore prêter à controverse : la nature physique exacte de ces ondes. Fresnel les avait considérées comme des ondes élastiques transversales se propageant dans un milieu hypothétique, l'éther, qui imprégnerait tous les corps. Le physicien anglais Maxwell avait ensuite montré que l'on pouvait regarder la vibration lumineuse comme de nature électromagnétique et avait ainsi, dans une remarquable synthèse, réuni les domaines de l'Optique et de l'Electricité. Il restait cependant difficile de préciser exactement ce qui vibre dans une onde lumineuse, mais ceci n'affectait en rien la solidité de la théorie des ondes, car les équations mathématiques conduisaient toujours sans ambiguïté à des prévisions que l'expérience vérifiait. La nature ondulatoire de la Lumière paraissait alors si bien établie que la découverte d'un phénomène en contradiction avec l'image des ondes lumineuses paraissait absolument invraisemblable. Et cependant l'invraisemblable s'est réalisé et la découverte de faits inexplicables par la simple conception ondulatoire a ouvert, il y a une

quarantaine d'années, une période nouvelle dans l'histoire des théories de la Lumière. Nous allons avoir à l'étudier, mais auparavant il est nécessaire que je donne quelques explications sur la théorie des ondes et sur l'interprétation qu'elle fournit des phénomènes d'interférences.

* * *

Lorsqu'une onde se propage librement dans l'espace, on peut la concevoir comme une suite de vagues dont les crêtes successives sont séparées par une distance constante appelée « longueur d'onde ». L'ensemble des vagues se propage dans la direction de propagation de l'onde, de sorte qu'en un point fixe de l'espace les différentes vagues avec leurs crêtes et leurs creux passent l'une après l'autre régulièrement. Par définition, on appelle « fréquence de l'onde » le nombre des crêtes de l'onde qui passent en un point fixe en une seconde.

Nous nous figurons ainsi aisément comment progresse régulièrement une onde dans une région où rien ne vient entraver sa propagation. Mais les choses vont se passer tout différemment si l'onde en progressant vient se heurter à des obstacles. Alors, en effet, l'onde pourra être comme déformée ou repliée sur elle-même, de sorte qu'au lieu d'avoir affaire à une onde simple du type précédent, on a maintenant affaire à une superposition de telles ondes simples. L'état vibratoire résultant en chaque point dépendra alors de la façon dont les effets des diverses ondes se renforcent ou se contrarient. Si les effets des diverses ondes simples qui se croisent en un point s'ajoutent, la vibration résultante sera très intense. Si, au contraire, ces ondes se contrarient, la vibration résultante sera très faible ou même nulle : dans le cas, suivant une formule célèbre, de la lumière ajoutée à de la lumière pourra engendrer l'obscurité. Ce sont là les phénomènes

d'interférences dont la théorie des ondes est apte à prévoir l'apparition d'une façon détaillée et quantitative dans chaque cas particulier.

Si donc on adopte l'idée que la Lumière est formée d'ondes, on sera amené à prévoir que, quand des obstacles s'opposeront à la libre progression d'un faisceau de lumière, des phénomènes d'interférences devront apparaître. Dans la région d'interférences, la répartition de la lumière sera compliquée : on y observera des franges brillantes et des franges obscures. Ces prévisions sont tout à fait caractéristiques de la théorie ondulatoire et rien de semblable ne peut être annoncé par la théorie corpusculaire. Donc, si l'on parvient à mettre en évidence avec de la lumière des phénomènes d'interférences, on sera, semble-t-il, forcé d'admettre que la Lumière est formée d'ondes. C'est précisément ce qui arriva à l'époque où Thomas Young et Augustin Fresnel mirent hors de doute l'existence des interférences.

Et maintenant, pour préciser les caractéristiques essentielles de la conception ondulatoire de la Lumière, nous allons analyser un phénomène d'interférences particulier. Nous n'avons que l'embarras du choix, car ces phénomènes sont très nombreux et très variés : nous choisirons un des plus simples, un de ceux précisément qui ont été découverts par Young un peu avant les travaux de Fresnel. Nous considérerons un écran formé d'une matière opaque, mais percé d'un certain nombre d'ouvertures, par exemple circulaires et régulièrement distribuées. (Dans l'expérience classique des trous d'Young, il y avait seulement deux de ces ouvertures.) Une source de lumière que nous supposerons ponctuelle envoie une onde lumineuse sur l'une des faces de cet écran. L'onde vient heurter toute la surface de l'écran et elle est arrêtée par toutes les régions non perforées de l'écran. Au contraire, dans les régions perforées de l'écran, l'onde incidente fuse en quelque sorte au travers des ouvertures qui lui sont offertes et pénètre

ainsi dans la partie de l'espace postérieure à l'écran. De ce côté de l'écran, chaque ouverture devient le centre d'une petite onde sphérique et la superposition de toutes ces ondelettes donne lieu à un phénomène d'interférences conformément au schéma exposé plus haut. Le calcul de ce phénomène d'interférences peut se faire d'une façon très précise en tenant compte de la distribution des ouvertures sur l'écran et conduit à des résultats entièrement vérifiés par l'expérience.

Il nous faut dégager quelques caractères importants de cette expérience telle que nous l'interprétons en utilisant l'image ondulatoire de la Lumière. L'onde lumineuse émise par la source se répand uniformément autour de cette source et vient frapper toute la surface antérieure de l'écran ; elle tâte, pourrait-on dire en langage imagé, toute cette surface et c'est ce qui lui permet de trouver les ouvertures qui lui permettent de s'infiltrer dans la région située au delà. En raison de l'homogénéité de l'écran, toutes les ouvertures jouent un rôle parfaitement symétrique et contribuent toutes symétriquement au phénomène d'interférences qui se produit derrière l'écran. Le calcul tient compte de ce rôle identique de toutes les ouvertures. J'insiste sur ces points car c'est là, nous le verrons, ce qui rend si difficile de concilier une structure granulaire de la lumière avec l'existence des phénomènes d'interférences.

***

Comme nous l'avons dit tout à l'heure, il y a une quarantaine d'années, la théorie qui représente la Lumière comme formée d'ondes en propagation semblait l'avoir définitivement emporté sur la conception adverse qui assimile un faisceau de lumière à un flot de corpuscules en mouvement rapide. Et cependant, à l'étonnement général, la découverte et l'étude d'un phénomène en apparence

un peu secondaire, l'effet photo-électrique, sont venues montrer les limites de l'hypothèse ondulatoire et ramener l'attention des physiciens vers la conception corpusculaire. Comment se peut-il que la découverte d'un unique phénomène ait pu être, à elle seule, le point de départ d'un tel reflux de la pensée scientifique? Pour le comprendre, nous devons examiner avec quelque attention une différence essentielle qui existe entre les prévisions possibles des deux théories antagonistes de la Lumière.

Si nous adoptons l'hypothèse corpusculaire, nous devons considérer une source de lumière comme envoyant dans toutes les directions un grand nombre de petits projectiles se déplaçant en ligne droite. Un écran placé à une certaine distance de la source recueillera par seconde un certain nombre de ces projectiles et ce nombre mesurera la quantité de lumière reçue par l'écran en une seconde. Or il suffit de se représenter par l'imagination cette salve de projectiles partant de la source pour se rendre compte que ces projectiles s'écartent les uns des autres au fur et à mesure de leur progression. Donc, plus nous placerons l'écran loin de la source, plus faible sera le nombre des projectiles recueillis sur l'écran : plus précisément, ce nombre variera en raison inverse du carré de la distance de la source à l'écran.

Supposons maintenant que la Lumière soit formée d'ondes. Alors nous devons imaginer que la source est un centre d'ébranlement à partir duquel une ondulation se répand dans tout l'espace environnant; l'onde lumineuse émise aura la forme d'une onde sphérique dont la source sera le centre. Si nous plaçons alors un écran à une certaine distance de la source, nous pourrons recueillir par seconde toute l'énergie vibratoire que l'onde apportera en une seconde sur la surface de cet écran. On peut montrer aisément que, pour une distance donnée de l'écran à la source, l'énergie ainsi recueillie par seconde est la même dans la théorie ondulatoire que dans la théorie corpuscu-

laire : ce qui est profondément différent dans l'une ou l'autre hypothèse, c'est la *manière* dont l'énergie lumineuse est répartie sur l'écran. En effet, si la Lumière est granulaire, certains points privilégiés de l'écran auront reçu pendant la durée de l'illumination un corpuscule de Lumière; c'est-à-dire une quantité finie et relativement grande d'énergie, tandis que les autres points de l'écran n'auront rien reçu du tout. Si au contraire, la Lumière émise par la source forme une onde sphérique, toutes les régions de l'écran reçoivent continuellement de l'énergie lumineuse pendant la durée de l'illumination, de sorte qu'à la fin tous les points de l'écran ont reçu la même quantité de Lumière, d'ailleurs très faible.

La différence que nous venons de signaler entraîne une conséquence d'une extrême importance. Imaginons, en effet, un mécanisme qui ne puisse fonctionner que si on lui apporte d'un seul coup une quantité d'énergie au moins égale à un certain minimum E. Si ce mécanisme est placé très près de la source de lumière, il pourra dans les deux hypothèses être mis en action par la Lumière, mais s'il est placé loin de la source, alors dans l'hypothèse des ondes, il ne pourra jamais être mis en action par la lumière qu'il reçoit, car l'onde lumineuse sur le fond de laquelle l'énergie est uniformément répartie ne lui apportera jamais assez d'énergie à la fois pour le déclencher. Au contraire, dans l'hypothèse corpusculaire, le mécanisme placé très loin de la source aura évidemment peu de chance à chaque instant d'être atteint par un corpuscule de Lumière, mais, soit dès le début de l'illumination, soit au bout d'un temps plus ou moins long, il finira bien tout de même par en recevoir un et, si ce corpuscule transporte une quantité d'énergie égale ou supérieure au minimum nécessaire, le mécanisme fonctionnera. Si donc on parvient à prouver que, même très loin de sa source, la lumière possède la possibilité de produire, parfois même dès le début de l'irradiation, des déclenchements exigeant une certaine

quantité d'énergie minimum, on aura obtenu une preuve en apparence irréfutable de la constitution granulaire de la Lumière.

L'importance fondamentale de l'effet photo-électrique vient précisément du fait qu'il constitue un phénomène à déclenchement du type dont nous venons de parler. La matière contient dans son sein un nombre énorme de petites charges électriques ponctuelles qu'on nomme les électrons. A l'état normal, les électrons ne peuvent pas sortir de la matière. Pour leur permettre d'en sortir, il faut leur fournir une quantité d'énergie bien déterminée qui dépend d'ailleurs de la nature du corps considéré et de la position occupée par les électrons dans la structure de ce corps. L'expulsion d'un de ces électrons hors de la matière est donc précisément l'un de ces mécanismes à déclenchements dont nous avons parlé, qui exigent, pour leur mise en action, l'apport instantané d'une certaine quantité d'énergie. Or l'expérience a prouvé qu'en éclairant un morceau de matière, on peut *dès le début de l'irradiation* déclencher l'expulsion des électrons hors de la matière à condition toutefois que la fréquence de la lumière utilisée soit suffisamment élevée; c'est là l'effet photo-électrique. Mais le point essentiel est le suivant : l'effet photo-électrique est indépendant de l'intensité de la lumière et, si l'on place le morceau de matière irradié très loin de la source, il y a toujours des électrons expulsés pourvu que la fréquence soit suffisamment élevée. Plus on sera loin de la source, moins il y aura d'électrons expulsés de la matière par seconde, mais, si loin qu'on soit, il y en aura toujours quelques-uns de temps en temps. Donc la Lumière, même quand son intensité est très faible, reste toujours capable, si sa fréquence est assez élevée, de déclencher le mécanisme photo-électrique. Comme nous l'avons vu plus haut, cela ne peut s'expliquer qu'en admettant une structure granulaire de la Lumière et, puisqu'il faut pour déclencher l'effet photo-électrique que la fréquence ait au moins

une certaine valeur minima, on est amené à penser que chaque corpuscule de Lumière transporte une quantité d'énergie d'autant plus grande que sa fréquence est plus élevée.

Ces conclusions dérivent en quelque sorte directement de l'expérience, mais, en y réfléchissant, les physiciens se sont aperçus qu'elles se rattachent intimement à des faits déjà rencontrés dans d'autres domaines de la Physique. En effet, les physiciens ne se sont pas bornés à étudier la lumière en elle-même : ils ont aussi cherché comment elle est émise et absorbée par la matière et comment il peut s'établir des équilibres d'énergie entre la lumière et la matière. Examinant ces difficiles questions, l'illustre savant allemand Max Planck fut amené vers 1900, pour obtenir des résultats satisfaisants et en accord avec les faits, à énoncer l'hypothèse suivante : « Si nous désignons suivant l'usage par la lettre grecque ν la fréquence d'une certaine lumière, la matière ne peut émettre et absorber cette lumière que par quantités d'énergies finies et égales à $h\nu$ ou, comme on dit souvent, par « quanta » d'énergie $h\nu$. » Dans cet énoncé la lettre h désigne une constante dont M. Planck a su évaluer la valeur numérique dès le début de ses travaux sur cette question et qu'on nomme aujourd'hui « la constante de Planck ».

Tous les développements ultérieurs des théories sur l'émission ou l'absorption de la lumière par la matière ont confirmé la géniale hypothèse de Planck. En 1905, M. Einstein a précisé et interprété cette hypothèse en admettant que toute lumière de fréquence ν est formée de corpuscules d'énergie $h\nu$. Les corpuscules ainsi réintroduits dans la théorie de la Lumière ont été d'abord appelés « quanta de lumière » et sont généralement aujourd'hui désignés sous le nom de photons. Ce retour vers une conception corpusculaire de la Lumière a permis d'interpréter avec précision les particularités de l'effet photoélectrique. Soit, en effet, une lumière de fréquence ν

tombant sur un morceau de matière qui contient des électrons auxquels il faut fournir au moins une certaine énergie E pour qu'ils puissent sortir de la matière. Si la fréquence de la lumière est assez faible pour que son quantum $h\nu$ soit inférieur à E, il n'y aura pas d'effet photo-électrique; mais, si le quantum $h\nu$ est supérieur à E, l'un des électrons de la matière pourra absorber l'énergie $h\nu$ apportée par l'un des corpuscules de la lumière incidente et on le verra sortir de la matière avec l'énergie $h\nu$ — E. Cette théorie de l'effet photo-électrique a été vérifiée avec une grande précision. L'effet photo-électrique et d'autres phénomènes plus récemment découverts, effet Compton et effet Raman, paraissent bien établir l'existence des corpuscules de Lumière, des photons, nous ramenant ainsi, dans une certaine mesure, vers les conceptions antérieures à Fresnel.

Ainsi l'effet photo-électrique, l'effet Compton et tout un ensemble de raisons progressivement tirées de l'expérience et de la théorie ont paru militer depuis 1905 en faveur d'une structure granulaire de la Lumière. Mais un retour pur et simple vers les anciennes conceptions granulaires était évidemment interdit puisque tout l'ensemble si longuement étudié, si minutieusement vérifié, des phénomènes d'interférences et de diffraction exigeait pour son interprétation l'emploi de la théorie ondulatoire. Comment parvenir à concilier des théories qui paraissaient inconciliables et à déchiffrer une énigme qui paraissait insoluble? On y est parvenu cependant mais seulement à l'aide d'idées très nouvelles et très hardies. Pour faire comprendre pourquoi on a dû, bon gré mal gré, adopter ces idées, il faut que je cherche d'abord à montrer en détail combien le problème était difficile à résoudre.

LOUIS DE BROGLIE.

L'HOMME ET LA MAISON

LA MUSE. LA MAISON. L'OURAGAN. L'HOMME.

L'homme, *debout*
La maison, *assise.*

L'HOMME.

Personne ne viendra ce soir, puisque j'attends.
L'angoisse s'alourdit aux deux branches du temps.
La nuit, comme une rame, ailleurs frappe la terre.

LA MAISON.

Mais rien n'accède, ici, de la rumeur sévère,
rien, sinon, à travers ces décors, ces portraits,
un murmure accueilli de limpides secrets.
La beauté de la vie orchestra mes étoffes.

L'HOMME.

Tout regorge du cri confus des catastrophes.

LA MAISON.

Non... Les siècles, d'autant plus grands qu'ils donnent plus,
font parler mon silence en faveur de Phébus.

L'HOMME.

Ce siècle ne connaît que le goût de l'orage.

LA MAISON.

La maison accomplit la lenteur du courage.
Pour toi seul, je rassemble et la flamme et le puits.
Dressée entre le sol et le soleil, je suis
la gardienne des biens les meilleurs de ce monde.
Ces vieux livres où la jeunesse surabonde,
ces tableaux où la vie accepta son miroir,
tout ce que ton passé divin voulut pouvoir,
mon amour le détient pour l'honneur de ton âme.

L'HOMME.

Votre zèle, à la fin, m'irrite. Je vous blâme
pour ces jours et ces lys que vous thésaurisiez.
Ils accroissent l'ampleur future des brasiers.

LA VOIX DE L'OURAGAN, au dehors.

Le vent, énorme,
fonce sur vous,
Gare dessous !
Que nul ne dorme !

Le vent, jaloux,
pousse l'affreuse
roue. Elle creuse.
Protégez-vous !

LA MAISON.

L'abondance du fruit des siècles et des races
Suspend toujours sa frise à mes tièdes cuirasses.
L'active plénitude éternise l'instant.
Chaque instant que j'existe est le plus éclatant.

(à l'homme :)
L'esprit, pour ton orgueil et pour ta servitude,
comble d'antique espoir ma riche solitude.

L'HOMME.

Je vous en ai donné, de mes sommeils ! Parfois
un rêve retrouvé défile entre mes doigts.
Vous mêlez, dans vos airs de majesté carrée,
l'ordre qui me domine et celui que je crée.
J'ai travaillé. De cette tête, et de ces mains,
sortirent des cités, des îles, des chemins.
Puisque vous ne pouvez ni bouger ni me suivre,
je déplore qu'à vous tout entier je me livre,
moi, mes rois, mes docteurs, mes fous, mes parchemins.

LA MAISON.

J'embrasse une forêt pleine d'oiseaux humains.

L'HOMME.

Vous péririez...

LA MAISON.

Pourquoi faut-il que je périsse?

L'HOMME.

Vous péririez, vous, ma maîtresse, ma nourrice !
ils périront. Notre âge est aveugle. Il est sourd.

LA MAISON, se mettant debout.

Rayonnent les pavés de ma robe de cour.
Il me pousse des bras et des cuisses me viennent.
Des organes de chair dans les airs me soutiennent.
La pierre de mon cœur de pierre resplendit.
Que mon homme doive cesser, qui donc le dit ?

LA VOIX DE L'OURAGAN, au dehors.

L'homme engage la mort dès qu'il choisit de naître.

L'HOMME, à la maison.

Mille brouillards dorés m'instruisirent. Promettre,
moi, jurer que toujours je les regarde ? Non !

LA MAISON.

Ils composent l'exquis de ta nature.

L'HOMME.

Ils n'ont
pas d'arme, quand la foudre écrit la loi du monde.

LA MAISON.

Ma fidèle ressource à la foudre réponde !

L'HOMME.

Mais, malheureuse !...

LA VOIX DE L'ORAGE.

ah ! oui !...

L'HOMME.

vous n'avez même pas
de mains !

L'ORAGE, entrant en scène, à la maison.

Et tu n'as pas le droit de faire un pas !

LA MAISON.

Moi ? Je respire toute, et toute je tressaille.
Je vais. Je viens. J'ai deux saisons, Carmaux, Versaille.

L'étoile à mes cheveux ruisselle quand je cour
de l'une à l'autre au fil de la nuit chaque jour.
Le coin sacré du feu sublime qui m'enlève
et que j'héberge m'interdit le lac, la trêve.
Ma stature en vibrant plane aux profonds trajets.

(à l'homme :)

Au coin du feu tu t'asseyais, tu voyageais...
Souviens-toi... L'ombre rousse articule les marbres.

L'HOMME.

Mais s'il vous advenait, maison pareille aux arbres,
de fléchir sous les coups du triste temps, oui ! si,
malgré les anges nus que j'apprivoise ici
et les héros qui brillent noir dans les volumes,
si vos tuiles, bientôt, sautaient comme des plumes
dans l'odeur du tonnerre écumant le marais?...

LA MAISON.

Pour Platon, pour Pascal, alors, je tremblerais.

L'OURAGAN.

Tu localises la pesanteur de l'adverbe.
Retourne à ton destin de roche où pousse l'herbe.
Les lézards marcheront sur ton profil obscur.

L'HOMME.

Le froid goûte déjà la pulpe de ce mur.

LA MAISON.

Mais au pied de Ninon brille encor la pantoufle
de Vénus peinte sur ma mémoire...

L'OURAGAN.

Je souffle
et ta mémoire se défait. Rattrape-la !
Les ours, les loups, et puis le tigre au museau plat,
l'ongle dehors, quittent les creux du fabuliste.

L'HOMME.

Dans les fleurs de la laine ils façonnent leur piste.

L'OURAGAN.

Qu'ils dévorent la biche et le cygne !

LA MAISON.

Ah ! Faut-il
que je descende au fond minéral de l'exil?
Faut-il que je retourne à la noirceur natale?

L'HOMME.

Mère de l'amitié ! bonté de la vestale !
tu m'entouras...

LA MAISON.

Je t'entourai...

L'HOMME.

Tu me portas...

LA MAISON.

Je t'ai porté.

L'HOMME.

J'honore ta détresse avant de te quitter.

L'ORAGE (tournant autour du couple).

La flamme à l'infini fumante,
que sa dureté s'alimente
de votre couple calciné.
La bourrasque où je me délecte
ignore le bruit de l'insecte
du clavecin assassiné.

L'étendue horrible entrechoque
les deux moitiés de sa breloque.
L'azur craque comme du blé.
La terre siffle dans la fronde.
Dix mille volcans à la ronde
guettent le perron et la clé.

Toi, l'homme, et toi, maison de l'homme,
votre histoire achève sa somme.
Votre unisson me ravagea.
Un casque de feuilles préserve
le profil égal de Minerve.
Le vent les rebrousse déjà.

Quand je vous vois, je me hérisse.
Je vous...

LA MUSE.

Attends! Attends un peu que j'atterrisse.

L'OURAGAN.

Qu'est-ce que c'est que ça qui me tombe dessus?

Je suis le vent.

LA MUSE.

Je suis l'esprit. Je te conçus.

L'OURAGAN.

Oh! Mais tu viens tout droit de la fresque, eh! peinture!
Mignard t'a faite. Moi — vois-tu — je dénature
les mignardises. Je les masque de charbon.
Tu ferais mieux de remonter dans le plafond.
Le chien de flammes se réveille.
Tout meurt, malgré le char du dieu.

LA MUSE.

Tout peut mourir. Rien ne le peut
tant que murmure mon abeille.

L'OURAGAN.

A quoi cette mouche prétend?
La serpe court parmi le seigle.
Le monde, volant comme l'aigle,
en cercle éparpille du sang.

LA MUSE.

Je viens de plus haut que la grêle
et de plus loin que l'horizon.
J'accorde à l'humaine raison
la musique surnaturelle.

Dans cette lyre je détiens
les oiseaux, tous, et tous les astres.
Le soleil survit aux désastres
et le Christ attend les chrétiens.

Les combats rentrent dans la cendre,
mais le pied d'or des psaumes luit.

Le verbe surplombe le bruit.
Qui veut régner doit me comprendre.

Je suis la grâce d'Apollon
et la force de la pensée.
Ma longévité cadencée
brave la foudre et le grêlon.

LA MAISON.

Muse, puisque tu brille au ciel de cette fête
comme au sommet du cœur de l'homme, je m'apprête
à crouler, s'il se doit, dans la ténèbre. Toi,
demeure. Ton éclat sacré construit le toit,
le toit, le mur, le mur de mots, le toit de nombres,
pour que l'homme éternel extermine les ombres.

AUDIBERTI.

LA DERNIÈRE NUIT DE DUNKERQUE

Mardi 4 juin. — Il est midi. Nous sommes mouillés devant Ramsgate, près de Londres. Je n'ai pas dormi depuis trente heures, mais je ne suis pas fatigué; je n'ai pas sommeil; je ne pense qu'à repartir vers Dunkerque, vers ces soleils de feu qui roulaient sur eux-mêmes sans parvenir à se dédoubler, vers le prodigieux *tac-tac* des mitrailleuses, vers la nuit rouge, vers le piétinement des soldats.

Que fait-on? Qu'attend-on pour nous y renvoyer? C'est idiot de nous laisser là en pâture à la fatigue. Mes camarades dorment déjà; ils se sont allongés tout habillés et ils dorment.

Notre ancre avait à peine mordu dans le sable lorsqu'on est venu nous enlever notre cargaison d'hommes. Et ils sont tous partis en nous adressant un petit signe de la main; mais tous avaient leurs regards fixés sur cette ville qu'ils ne connaissaient pas, sur cette terre paisible qui ignorait encore la guerre. Déjà, ils avaient oublié leur passé récent, et nous, avec notre petit chalutier de bois, nous formions un présent si négligeable...

Ils s'évadèrent de nous avec vivacité, alors qu'il avait fallu les prier, qu'il avait fallu les supplier pour les arracher aux appontements de Dunkerque où les obus les partageaient en groupes inégaux mais toujours passifs. Ils s'évadèrent de nous avec joie. Déjà ils étaient redevenus des hommes, des hommes égoïstes. Nous n'avions été qu'un instrument de chance, un véhicule que l'on aban-

donne pour un autre dès qu'on n'en a plus besoin. Dans leur précipitation, ils avaient oublié des valises, des fusils, des casques. Ils avaient négligé ces chambres à air gonflées par eux en vue de leur sauvetage et, la veille encore, préférées à toutes les merveilles que la déroute abandonnait sur leur chemin.

Maintenant, ils avaient repris leur ancienne mentalité; ils étaient des hommes en possession de leurs besoins; esclaves de leurs besoins.

Ils nous avaient remerciés avec de l'argent, comme il convient à des hommes, et nous avions accepté ce remerciement comme un solde de tous comptes entre nous.

Comment, d'ailleurs, aurions-nous pu refuser ce casque de soldat rempli de pièces de monnaie? Ce casque bosselé par la guerre et dont, par dérision, la guerre se servait pour nous imposer un paiement que, seule, la paix eût pu justifier. Ce casque, où chacun de ces hommes qui nous devait, sinon la vie, du moins la liberté, avait versé le prix de son passage; ce casque qui, peut-être, avait sauvé la vie de l'un d'eux?

Et qu'auraient-ils pu donner d'autre pour nous remercier? Ils donnèrent ce que l'homme de notre Civilisation a placé au-dessus de toutes les joies : de l'argent.

Non, je ne suis pas fatigué. Je ne suis pas écœuré. Je voudrais repartir; je voudrais revivre cette heure sublime où chaque parcelle de mon corps et de mon âme a vécu d'une vie divine, où j'ai tout oublié de mon passé dans ce vacarme et dans ce crépuscule de fin du monde. Cette heure où je me suis donné sans penser que je me donnais.

Je voudrais revivre ce cheminement dans la nuit, dans la brume; je voudrais remonter, une à une, ces ombres massives, au ras de l'eau; ces ombres qui se détachaient de la nuit, brusquement, pour glisser vers nous; ces ombres qui étaient des vaisseaux surchargés d'une vie houleuse et triste, d'une cargaison humaine qu'une défaillance de notre part eût pu rendre à la mort. Ce cheminement dans

la nuit; cette trouée prudente, obstinée, maladroite du dernier bateau qui montait vers Dunkerque, alors que, déjà, sur l'unique route des champs de mines, revenait la caravane libérée !

Cet obstiné cheminement vers une aurore minuscule qui s'efforçait de naître. Aurore toute menue, posée sur l'horizon comme un feu follet prisonnier; aurore qui, peu à peu, devenue rouge, accoucha d'un cadavre de soleil ! Soleil de crépuscule; soleil sans pouvoir, sans lumière. Soleil qui tournoyait parfois sur lui-même dans un effort violent pour se libérer de l'emprise de la nuit et qui, se dédoublant enfin, jeta sur l'horizon deux, puis dix soleils tourbillonnants, sans parvenir à vaincre la nuit !

Ce cheminement vers un piétinement. Cette récolte des bouées verdâtres au ras de l'eau; ces bouées qui donnaient les limites du chenal entre les mines, ces bouées qui, toutes, paraissaient devoir être la dernière de ce chapelet qui menait à une croix.

Près de nous, la terre nous apparut bientôt : énorme nuage noir, touffu, tenace, qui stagnait sur l'eau, de Dunkerque à Gravelines; nuage énorme d'un incendie que le vent poussait lentement, pesamment, sans parvenir à le dissoudre. L'incendie de Dunkerque.

Des balles passaient, que nous n'entendions pas; elles trouaient le nuage et fonçaient sur nous en aveugles; elles se plantaient dans les bordages comme des flèches d'enfant.

Des lampions rouges s'allumaient soudain au-dessus de nos têtes et descendaient lentement sur nous, jetant des lueurs de sang sur le pont et sur nos mains.

Une tourmente de lumières éclatait dans la nuit, éparpillant mille étoiles au-dessus d'un navire qui brûlait.

Et nous allions toujours, lentement, et nous aidant d'une lampe électrique, comme dans une cave. Et la nuit se détachait toujours par petits morceaux pour glisser sur nous, pour nous submerger! Des navires, des navires, des navires. A droite ! à gauche ! devant nous ! Et il fallait manœuvrer

à toute vitesse en arrière, en avant, et repartir à tâtons, repartir coûte que coûte, creuser son trou, obstinément !

Puis ce fut au ras de l'eau : un mur. Un mur noir, un mur très long sur lequel tourbillonnaient les soleils de l'incendie; un mur qui était la digue de Dunkerque.

Ce mur menait à un chemin d'eau planté de mâts, à une obscure mêlée de navires. Puis ce mur fut un torpilleur et il fallut renverser la machine; puis ce fut un cargo. Enfin, il n'y eut plus que le chemin d'eau dans la nuit, un chemin lunaire, miroitant entre deux longues et hautes passerelles noires. Celle de droite, réservée aux Français, était vide ! Des lambeaux de poutres pendaient déchiquetés, ou se dressaient vers le ciel. Étions-nous donc venus trop tard ? Ces navires qui, tous, avaient failli nous couler au passage, avaient-ils emporté tous les rescapés de l'Armée des Flandres ? Nous faudrait-il repartir à vide, comme des lâches ?

Je n'ai pas voulu croire à notre défaite et nous nous sommes enfoncés plus avant sur le chemin d'eau; mais l'appontement monstrueux présentait toujours la même désolation, le même désert.

Soudain, nous entendîmes un piétinement, un piétinement de souliers sur des planches. Nous étions cinq à bord. Nous ne pouvions pas rêver tous les cinq. Ce piétinement, ce n'était pas un rêve. Alors nous l'avons cherché; nous sommes allés vers lui, vers ce bruit familier qui nous rapprochait soudain de la vie, qui était la Vie.

Quelle heure pouvait-il être ? Près de trois heures du matin. La mer descendait depuis longtemps. Le bruit venait d'un appontement semblable à celui que nous venions de quitter. Cet appontement, nous savions qu'il était réservé à l'armée anglaise.

Notre chalutier, déjà si petit, n'était plus qu'une barque auprès de cet appontement prodigieux. Une ligne d'ombres ondulait au-dessus de nous et martelait le bois sur nos têtes. Une colonne de soldats qui piétinaient. Nul d'entre

ces hommes ne daignait se pencher sur nous, s'intéresser à ce bateau minuscule qui s'obstinait à vouloir encercler d'un filin ces poutres énormes qui plongeaient dans la mer. Et si l'un de ces hommes, l'un de ces traqués nous regarda, ce fut sans doute pour ricaner de mépris devant le salut dérisoire que leur offrait ce bateau trop petit.

Ne pouvant nous amarrer contre ces poutres, nous avons fait demi-tour; nous avons accosté un torpilleur anglais vers lequel aboutissait le piétinement des hommes. Nous lui avons demandé de drainer vers nous ce piétinement; mais nulle voix n'a répondu à la mienne. Puis un mégaphone a crié : « Nous partons dans cinq minutes, garçons ! Faites vite ! » et nous avons compris que ces ombres étaient des soldats français !

Près de là, un autre bateau se cramponnait aux poutres et, de là-haut, le piétinement descendait vers lui au long d'une échelle de bois. Nous avons jeté nos amarres sur ce bateau. Plus haut que nous, et mieux outillé, il s'était amarré près d'une de ces échelles qui descendaient au long des poutres. Enfin ! le piétinement nous parvint. Mais les civils qui étaient sur ce bateau nous avaient vus venir d'un mauvais œil. Bientôt, ils nous disputèrent chacun de ces hommes qui venait à nous en passant par eux. Ils entendaient les garder pour eux, afin de partir plus vite ! Et voici que nous les vidions de leur substance, que nous allions partir, après nous être servis d'eux comme d'une passerelle !

Alors, ils se tournèrent vers nous, furieux, et n'écoutant que leur peur, leur égoïsme, leur haine, ils larguèrent nos amarres ! Et ils s'en allèrent sans se soucier de cette grappe d'hommes qu'ils abandonnaient, suspendus dans la nuit.

Le courant nous emporta. Le port était vide. Nous étions les derniers.

Mais pouvions-nous nous contenter de cette cargaison de trente hommes que nous avions ainsi conquise ? Non ! Nous sommes donc revenus, après un long détour.

L'aube se levait enfin, laissant paraître, sur l'immensité de l'appontement, une longue colonne d'hommes casqués qui piétinaient.

Ils allaient à pas très lents; ils étaient chargés de fusils, de musettes; ils ne nous regardaient pas; ils n'entendaient pas nos cris d'appel. Ils allaient, en piétinant, vers l'extrémité de cette route de bois qui n'avait d'autre issue que la mer.

Enfin ! ils s'arrêtèrent.

Plusieurs minutes, ceux qui étaient au-dessus de nous daignèrent nous regarder avec nonchalance. Et pourtant, nous tendions nos bras vers eux; nous leur indiquions l'échelle qui nous reliait à eux; nous leur disions avec une ardeur implorante : « Venez! mais venez donc! » La mer nous soulevait comme pour nous offrir, mais, très vite, elle nous laissait retomber au long des poutres criblées de coquilles sur lesquelles nos mains se déchiraient. Nous avions des larmes de rage en les implorant : « Mais descendez donc! Vous serez tranquilles sur ce bateau! Ils ne mitraillent pas des chalutiers si petits. »

Eux continuaient de nous regarder en silence, tandis que derrière eux, durant des kilomètres, d'autres rescapés continuaient leur marche en piétinant, leur marche vers ces bateaux qu'on leur avait promis et qui n'étaient plus là.

A la fin, tout de même, ils aperçurent sur notre pont leurs camarades. Cela dut les rassurer, car deux ou trois se décidèrent à descendre précautionneusement les degrés inégaux de cette échelle qui s'arrêtait à deux mètres au-dessus de notre pont.

L'aube devait leur faire paraître plus profond ce gouffre d'eau où notre chalutier minuscule leur offrait un salut qu'ils jugeaient dérisoire. Ils hésitaient; la mort qu'on leur avait offerte jusqu'ici, ils en connaissaient les visages : ils ne la craignaient plus. Les obus pouvaient tomber autour de nous; ils ne les entendaient pas plus que nous-mêmes; mais cette échelle grossière qui descendait dans la nuit,

au-dessus de ce bateau méprisable, présentait pour eux un danger nouveau pour lequel ils n'étaient pas préparés, un monde si différent du leur qu'ils en négligeaient leur salut.

Tendant nos bras vers eux, désespérés de n'être pas mieux compris, nous avons eu pour eux des cris d'injure. Et puis, enfin, ils ont jeté sur notre pont leurs musettes, leurs fusils, leurs sacs, et ils sont descendus lentement vers nous, et nous les avons arrachés l'un après l'autre de cette échelle trop courte sur laquelle ils se cramponnaient, ne trouvant plus, au dernier moment, le courage nécessaire pour sauter dans le vide. Et chacun d'eux, tiré par nous, s'enlevait avec l'échelle, deux ou trois fois de suite avant de lâcher prise et l'échelle retombait lourdement au long des poutres avec son chargement d'hommes bousculés. Et puis, il a fallu crier : « Ne descendez plus ! » Il a fallu abandonner à la Mort sa part.

« Ne descendez plus ! » J'ai crié cela, moi qui les avais suppliés de descendre! J'ai pu crier : « Ne descendez plus! Nous sommes obligés de partir ! » Et ils nous écoutèrent, et ils nous obéirent ! Je pleure de rage et de pitié en pensant à tous ceux que nous avons laissés, nous aussi, suspendus tout au long de l'échelle, attendant peut-être de nous un dernier mouvement de pitié.

Un d'entre eux eut tout de même l'audace de se laisser tomber sur notre pont en s'aidant d'un cordage qui lui brûla les mains. Les autres nous contemplèrent de nouveau, passifs, mornes.

En m'éloignant de l'échelle suspendue, j'ai vu qu'elle était faite avec des caisses d'emballage !

Une dernière fois je me suis tourné vers le port, maintenant désert, vers la jetée où le piétinement s'était arrêté, vers tous ces mâts trouant l'eau comme des croix plantées sur les navires engloutis. Les soleils de feu tourbillonnaient toujours. Nous étions les derniers vivants de cet enfer.

PIERRE BÉARN.

LES AVENTURES DU CŒUR

De quelques divisions trop commodes.

L'Amoureux, l'Ambitieux et l'Avare font trois espèces d'hommes. On en trouve qui sont amoureux toute leur vie, ce qui correspond à une physiologie, à un ordre de plaisirs et de désirs, à un genre d'entreprises, à une sorte aussi d'enchantement et de rêverie, à des caprices de commandement et d'obéissance, à une sécurité et à une inquiétude, à une jalousie d'admirer qui cherche le désert, enfin à la belle vieillesse de Philémon et Baucis; à des peines aussi, à des drames, à un prompt changement de l'amour en haine, à des regrets, à des reproches à soi sur les reproches, à un comble de malheur quelquefois, comme le monastère, qui est pourtant encore une manière d'aimer. Les hommes qui marchent sous Vénus ne voient point de fin à ces aventures, et meurent en prononçant quelque nom.

Ceux qui sont ambitieux sont autrement faits et autrement nés. Ils ont d'autres puissances, et leurs humeurs, comme on dit si bien, les portent plus à la violence qu'à un besoin de douceur et de confiance. « Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent », c'est bien un mot d'ambitieux. Il y a souvent du mépris dans l'ambition, ce qui détourne de chercher à pouvoir sur un petit nombre; l'am-

bitieux en vient toujours à chercher la foule, comme si la puissance démesurée faisait oublier la faiblesse, l'ignorance, la légèreté des individus. L'audace est le moyen de l'ambition jeune; mais, en prenant de l'âge, elle se soucie plus de fonder; elle institue un ordre, et des sergents; elle vieillit par la ruse et le silence. Toutefois, il se peut que la récompense de l'ambition, ce soit l'amitié, quoique l'ambitieux soit toujours jaloux de domination, vif, fait pour étonner, et violent jusque dans l'extrême vieillesse.

L'avare semble être à l'opposé de ces deux hommes, qui ont en commun un certain besoin de se dépenser. La physiologie de l'avare est économe de mouvement à tout âge, et porte à une sagesse prématurée, on dirait presque à une vieillesse précoce. L'avare est tout dans le geste qui ne s'éloigne point du corps et dans un mouvement de se ramener sur soi. La peur est l'âme de l'avarice; les provisions et trésors sont des précautions; l'ordre est un moyen d'en faire revue; et la crainte du prodigue y est peut-être plus naturelle que la crainte des voleurs. L'avare craint le bruit et le changement; c'est qu'il craint la fatigue; et, dans le fond, il craint de s'intéresser. Je suppose qu'il craint aussi d'aimer. Aussi ne donne-t-il qu'un doigt. En revanche, il aime l'avare, quoiqu'il n'espère pas en tirer beaucoup. Balzac a représenté une société d'avares au café Minerve (*Les employés*). On ne s'attend pas à des mouvements ni à des cris. La voix est un souffle, et le rire une sorte de fumée sortant des plis du visage.

Cette division qui brille au théâtre, au roman, et dans les conversations, j'en veux bien user. Mais je veux aussi la défaire, d'abord par cette remarque que ces trois passions correspondent aux trois âges d'un même homme, ce qui nous met en garde contre les espèces et les caractères. Si l'on néglige les extrêmes, qui sont si naturellement comédiens et préfaciers d'eux-mêmes, on voit que tout amour vieillit en ambition, et que les enfants conduisent là; car la conduite à l'égard des enfants, si elle est ambitieuse

pour eux, est d'abord ambitieuse pour soi. Le fait est qu'avant d'instruire les enfants pour eux il faut les discipliner pour soi, ce qui fait paraître une nuance de l'ambition. Et, de plus, l'idée de préparer des carrières et des alliances conduit à suivre les lignes de pouvoir plutôt que les lignes d'amour; sans compter que l'amour paternel est toujours la plus noble ambition. Comme de père on devient grand-père, ainsi l'ambition fleurit en avarice, et souvent en avarice généreuse, généreuse mais non prodigue. Ces changements correspondent à ceux de l'âge, car le plus naturel vieillissement se marque par des crises de colère, qui s'apaiseront ensuite si elles ne tuent. Ainsi le même homme passera d'une espèce à l'autre; et cette remarque réduit l'espèce à un instrument d'observation. Tel est le bon usage des idées.

Mais encore mieux, si les idées éclairent tous les êtres à tous leurs âges. Comme je l'ai remarqué il y a longtemps pour la monarchie, la démocratie, la tyrannie et autres espèces, qui se trouvent ensemble en tout État, mais plus ou moins visibles selon le lieu, le moment et l'histoire. De même, je voudrais dire qu'il y a toujours de l'ambition dans l'amour, car l'amour veut pouvoir; et de l'avarice aussi dans l'amour, car il craint toujours le mouvement et le bruit. Pareillement, il y a de l'amour dans l'ambition, et souvent plus qu'elle ne voudrait, car il est humiliant de se fier; mais on ne peut pas toujours menacer, car il faut dormir. Dormir, qui est le triomphe de l'amour. Et de l'avarice aussi dans l'ambition, au moins par l'amour de l'ordre, qui est une économie et une épargne de moyens. Quant à l'avarice, elle enferme une ambition plus sûre d'elle-même, car on tient mieux les hommes par les choses que par les hommes. Les ambitieux savent que l'argent aide toutes les affaires, et contribue en un sens à la sincérité des opinions. Il est vrai aussi qu'en cherchant l'amour dans l'avarice on trouve des espèces d'avares auxquelles on n'aurait pas pensé, l'avare conquérant, l'avare prodigue, aussi l'avare

philanthrope. Ces remarques sur le mélange de l'avarice avec toutes les autres passions éclairent un peu le jaloux, personnage trop connu par l'expérience de tous, personnage qui a de la profondeur, et une sorte de perfection dont il fait arme. Peut-être le jaloux ne craint-il pas premièrement, ni même principalement, d'être privé du bonheur qu'il espère par l'ambition ou l'amour qu'il remarque en un autre. Mais plutôt, il est offensé d'un mouvement qu'il n'a pas prévu; il se voit forcé de découvrir ou de livrer quelque chose de lui-même. Il est convié, et très instamment, à un genre de prodigalité. L'avare est jaloux de son secret, l'ambitieux aussi. On est jaloux quelquefois de ce qu'on n'envie nullement. L'envieux est extérieur aux biens qu'il envie; le jaloux est jaloux des biens qu'il a; il veut être seul à les connaître; il craint pardessus tout ceux qui ne sauront pas les comprendre. Un amateur de tableaux est jaloux en ce sens qu'il ne veut point livrer à la foule un chef-d'œuvre que lui seul sait aimer. Mais peut-être ne veut-il point du tout d'aventure et de légèreté autour du chef-d'œuvre; par exemple il sera jaloux si l'on regarde peu, si l'on parle d'autre chose. Ce qui fait la jalousie, c'est peut-être la frivolité même que l'on remarque dans le monde, et qui en effet danse sur tout et rit de tout; telle est peut-être l'ennemie de toutes les passions, et pire ennemie encore par l'innocence. Et ces remarques me confirment dans l'idée qu'il faut ruser et s'embusquer si l'on veut surprendre l'homme.

ALAIN.

JULES LAFORGUE

Lettres à un ami.

(Suite.)

[hiver 1885-86].

Mon cher Kahn.

C'est très agréable de recevoir des lettres quand on marine dans le marasme, — et je n'en reçois guère que de toi.

Ce n'est pas la peine de se pourvoir d'un reçu chez Vanier, — merci. Pour la « Revue Moderniste », tu comprends bien qu'on n'en voit pas trace ici. Il y a cependant un abonné ici, lequel est servi par mon libraire. M. Fénéon serait donc bien intentionné s'il songeait à moi lointain.

Qu'est-ce que tu peux bien dire sur le verre polychrome? Est-ce dans le genre du *Mauvais Vitrier* de Baudelaire?

Et qu'est-ce que peut bien être *Visions* signé Henry? Savez-vous que vous m'échappez tous deux? En voilà des zig-zags et des cachotteries! O...

Merci pour l'article sur les *Lunes*, — j'ai parfaitement reconnu ce qui en était de toi (1).

Tu n'as pas idée de la vie contraire à mon passé que je mène ici cet hiver-ci. Je n'écris pas une ligne, je ne lis

(1) Un article, probablement, destiné à annoncer l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*, de Jules Laforgue, qui allait paraître chez Vanier.

pas un livre (je fais un peu d'anglais). Je fume moins que l'an dernier, moitié moins, mais plus adéquatement. J'erre beaucoup, ce que je n'avais jamais fait ici, étant toujours aux basques du pianiste (1), lequel était casanier comme l'Obélisque. Je passe chaque jour deux ou trois heures sur la glace, je suis parvenu à faire largement des hollandais et à décrire des 8 8 8 8 huit, et j'en reviens toujours stupide et rayonnant. En outre je suis une série de bals; j'observe, tel un Gaspard Hauser. Et je cause longuement avec des êtres absolument inédits pour moi, qui sont des jeunes filles. Les connais-tu? Moi j'en suis encore tout suffoqué. Ça me déconcerte bien mieux que les romans naturalistes (2).

Qu'est-ce que c'est que ta dyspepsie? Prends garde, il paraît que ces maladies d'estomac sont atroces et démoralisent sérieusement l'humeur. Gare! Et les cheveux, choient-ils pas encore avec ensemble chez toi? Les lois de la nature sont fort correctes là-dessus! On les connaît! Elles font leurs farces en Europe!...

Et le manuscrit de ton volume que tu devais me servir peu à peu, dès que tu serais chez toi? Quand le tireras-tu au clair, comme une flamberge? Moi, j'attends, les yeux grands ouverts.

Et as-tu des projets pour cet été? Aurais-tu des idées sur Londres? Et puis quand est-ce que nous arracherons Henry à sa vaste table de chêne pour l'embarquer vers des buts déplacés?

Surpris par une corvée, je termine brusquement en te certifiant que je voudrais bien (8 h. 1/2) à c't'heure fumer une pipe chez Henry avec toi.

(1) Son ami Théo Ysaye qui venait peu auparavant de quitter Berlin pour continuer ses études en Belgique et en France.

(2) Tout ce passage est évidemment une allusion discrète aux relations qui s'accusaient depuis peu entre Jules Laforgue et une jeune Anglaise, Miss Leah Lee, qu'il allait épouser à la fin de l'année 1886.

En foi de quoi
Jules Laforgue
honnête
poète
français (1).

[janvier 1886] (2).

(fragment)

(Est-elle belle? d'où sort-elle? de quoi s'occupe-t-elle? etc.) et surtout la question du catalogue Duranty, c'est pour la femme d'un brave hollandais qui écrit dans les *feuilles* de *Bayreuth* et s'occupe follement de Mallarmé, Zola, Huysmans, nos peintres, etc., etc.

Tu parles de la rareté de mes vers, c'est s'il te plaît de ton volume que nous avons à nous occuper!

Tu es décidément un tardigrade au cœur opiacé d'un triple airain. J'en attends un paquet, il le faut. Pioncé toute la nuit, et remis de ma fugue avec du vague à l'œil (3).

Les Atlantides, les Thulés !
Par là-bas, vagues cérulées,
Vous les gardez aux envolées
Des goélands ! (4)

(1) Les derniers mots se retrouvent dans *l'Imitation de Notre-Dame la Lune* (*Locutions des Pierrots*, IX).

Mais je dirai ce que c'est
Et pourquoi je pars, foi d'honnête
Poète
Français.

(2) La question du catalogue Duranty indique bien que cette lettre fait suite à celle de décembre 1885. « Un brave Hollandais », c'était Van Santen Kolf, le correspondant à Berlin de la *Revue Wagnérienne* que venait de fonder à Paris Édouard Dujardin ; c'est par son entremise que Laforgue avait fait à Berlin la connaissance de Téodor de Wyzewa et d'Édouard Dujardin.

(3) « Remis de ma fugue » a trait vraisemblablement au petit voyage à Copenhague et Elseneur que fit Laforgue au début de janvier 1886.

(4) Cette strophe ne se retrouve pas dans l'œuvre de Laforgue.

Maintenant pour te dire au revoir je te dessinerai (1)
1°. — un pot de Dordrecht (grès jaune et vert d'eau) où je mets mon tabac, ci : (pipe en plus)
2°. — un étui à cigarettes
3°. — mon pouce
4°. — mon canif
5°. — un pied
et mon œil?

[Mai 1886] (2).

Mon cher Kahn,

Je ne reçois plus la « Vogue »! Je ne suis pas encore à Bade. Je reste (seul) ici jusqu'au 26, rapport à Grrrande Exposition des Beaux-Arts, où seuls les Français n'ont rien envoyé (3).

Sais-tu l'adresse de Baden-Baden? Maison Mesmer.

Au revoir; j'ai des tas de petits chagrins ici (avec ma liberté absolue) ou plutôt un gros et de forte taille.

ton J. Laforgue.

Schlangenbad [juillet 1886].

Mon cher ami,

Reçu ta lettre, mais nulle « Vogue » (ce dont je meurs).

J'ai directement écrit à Ysaye de te faire à ton adresse reporter le mandat en question.

A peine ma lettre partie, j'en recevais une de Théo (4) me disant qu'on avait retourné le mandat de Paris à Bruxelles à son frère.

(1) Ici Laforgue a minutieusement dessiné ce qu'il énumère.
(2) Cette lettre ne peut être que de 1886; c'est cette année-là seulement, au début d'avril, que commence à paraître la *Vogue*, sous la direction de Gustave Kahn.
(3) L'Exposition du Centenaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Berlin, sur laquelle Laforgue publia un article dans le numéro du 1er octobre 1886 de la *Gazette des Beaux-Arts*.
(4) Théo Ysaye.

L'as-tu reçu de nouveau et décidément? Avise-moi, avant que je réponde aux Ysaye.

Ils te font dire bien des choses. Le violoniste est enfin nommé professeur au Conservatoire de Bruxelles. Voilà déjà un ami au pouvoir.

Pas reçu de *Vogue*! Il n'y a vraiment pas de raison pour que tu ne continues pas mon service.

Mon adresse est à mon nom près S.M. (1) Unteres Kurhaus à Schlangenbad. Allemagne. Un singulier endroit. Plus que jamais le sentiment que je ne reviendrai plus dans cet empire.

Je t'envoie, — au moins pour boucher des trous à de Moncanis (2), — un Whitman. Lis-le, c'est un des plus Whitman du volume. Je crois l'avoir très heureusement traduit (3).

D'autant qu'après la pièce à la France on a mis « (à suivre) ».

Bien des choses à Valentine et mon souvenir à la tablée.

Mes respects à Fénéon ce *deus ex machina*, froid comme une statue du Commandeur en résidus de saponification (4).

Mes saluts à l'Esthète.

Au revoir

Nous restons ici jusqu'au 15 août.

Jules Laforgue.

(1) Sa Majesté, l'impératrice Augusta.
(2) De Moncanis. Le texte des curieux voyages de Balthasar de Moncanis, dont la publication était due aux soins de Charles Henry.
(3) On sait que des *Feuilles d'Herbe*, de Walt Whitman, Jules Laforgue traduisit des *Dédicaces*, et les poèmes *Une femme m'attend* et *O étoile de France* qui parurent dans la *Vogue*, les 28 juin, 5 juillet et 2 août 1886. C'est la traduction de *Une femme m'attend* que contenait cette lettre.
(4) M. Félix Fénéon dont Jules Laforgue avait fait la connaissance par l'entremise de Teodor de Wyzewa auquel il écrivait vers le même moment : « Fénéon vint et surgit, toujours froid comme la statue du commandeur » (Œuvres complètes, tome V, p.198); lettre inexactement datée 13 juillet 1887, au lieu du 14 juillet 1886.

La vie de Jules Laforgue a brusquement changé de cours. Depuis près d'un an, il songeait à renoncer à sa charge de lecteur de l'impératrice d'Allemagne. L'éloignement de Paris lui pesait de plus en plus : il sentait croître le désir de retrouver ses amis, de se mêler aux mouvements de la pensée et de l'art français. Vers le début de l'année 1886, il a rencontré à Berlin une jeune Anglaise à laquelle il ne tarde pas à s'intéresser et à s'affectionner, et dans les premiers jours de septembre il a pris la triple décision de quitter Berlin et la cour, d'épouser cette jeune fille et de rentrer à Paris.

Il y rentre par la Belgique, s'arrêtant à Arlon où il va assister au mariage de son ami le violoniste Eugène Ysaye. Il est très démuni de ressources, et d'Arlon même, il se renseigne auprès de ceux qui peuvent lui être de quelque secours sur les moyens d'assurer sa vie et celle de sa jeune femme dès son arrivée à Paris.

Arlon, mardi [21 septembre 1886] (1).

Mon cher, je reçois ta lettre à l'instant. Où as-tu recueilli cette information d'une vacance au musée de Versailles? Qu'est-ce qu'un attaché-conservateur au musée de Versailles? Quels titres faut-il avoir? Je n'ai que celui d'être depuis cinq ans à la *Gazette*, et d'être capable d'écrire sur des questions d'érudition d'art. Mais s'il faut être bachelier, inutile de noircir du papier timbré (2). Certes Versailles ne me ferait pas peur. Ce n'est pas si loin de Paris.

Mon cher, veux-tu faire une chose : Henry connaît mieux que nous toutes ces affaires d'administrations, veux-tu te rendre auprès de lui et lui exposer la chose et le prier de voir si je puis me porter, si vaguement que ce soit, candidat, et de rédiger une demande et de la signer de mon nom, — ce que je ne puis faire n'étant pas à Paris pour plus amples renseignements.

Qu'autant que possible ce soit une simple demande sans exposé de titres (au plus celui d'être à la *Gazette* depuis

(1) La date de cette lettre nous est donnée par une lettre du même jour à M. Félix Fénéon (cf. Œuvres complètes, tome V, p. 100).

(2) Jules Laforgue, en effet, bien qu'il s'y fût présenté à trois reprises, n'avait pas réussi à passer son baccalauréat.

cinq ans) et surtout *sans mention de protections* (1). Ces protections, il faut que je les tâte moi-même de vive-voix délicatement et il en sera toujours temps quand les examinateurs de ma demande passeront aux informations.

Je suis toujours à Arlon. J'assisterai au mariage du violoniste le 28, — et le 30 je rentre à Paris très probablement avec le pianiste (2) (qui te fait dire bien des choses étant en train d'en composer).

L'*Illustration* m'a envoyé une série de gravures pour un numéro spécial qui doit paraître le jour (?) de la mort de l'Empereur en question et je lui confectionne le texte de ce numéro spécial (3). On me demande de faire mes conditions, pourrais-tu savoir à peu près par Wyzewa ce à quoi je puis prétendre? Ce que je puis assurer, c'est que l'article sera épatamment unique de *vu* et de *renseignements*. Entre temps je travaille au bouquin même. J'ai distribué mes notes en 12 cahiers formant la valeur d'un fort volume Charpentier.

Merci de l'offre de descendre chez toi. J'arrive à Paris avec peut-être un louis. Et si le pianiste ne parvient pas à tirer quelque chose de son frère (lequel sera lui-même obligé d'emprunter à son beau-père) le pianiste restera encore à Arlon en attendant son concert de Bordeaux (en novembre) et je serai bien obligé d'abuser de ton logement pendant une première semaine en attendant quelque chose.

Tu as vu les nouvelles de la santé du vieux : inutile de

(1) Laforgue devait penser à se faire appuyer par Charles Ephrussi et par Paul Bourget, mais il tenait auparavant à s'assurer du sentiment avec lequel ils accepteraient qu'il eût renoncé à sa charge de lecteur à la cour d'Allemagne.

(2) Le violoniste et le pianiste : les deux frères, Eugène et Théophile Ysaye.

(3) On s'attendait d'un jour à l'autre à la mort de Guillaume I[er] qui n'eut lieu qu'en 1888. Ce n'est pas à *l'Illustration*, mais au *Figaro* que parurent quatre articles, formant des chapitres du volume *Berlin, la Cour et la Ville* qui ne fut publié que posthumément, trente-six ans plus tard.

te dire que pour le jour de sa fin, indépendamment du numéro spécial de *l'Illustration*, je vais colporter des articles un peu partout en commençant par le *Figaro*, la *République Française*, etc. (1).

Pourra-t-on te voir avant ton départ pour les « drapeaux »?

Au revoir
Jules Laforgue.

J'attends les « Vogues » (2).

Nous menons ici une drôle d'existence à 2 pas de la frontière du Luxembourg.

Commentaires et notes de
G. JEAN-AUBRY.

(1) *La République Française* où écrivait Delcassé qui avait été son maître d'études au lycée de Tarbes.
(2) Des numéros de la *Vogue*.

DEUX SOLITAIRES

En notre temps, deux hommes ont fait le grand voyage au bout de la solitude : Richard Byrd, T. E. Lawrence. Peut-être devrais-je ajouter le nom d'Alain Gerbault; mais le sens tragique lui a manqué. Son aventure appartient au monde physique. Les deux autres, sous couleur d'explorer le Pôle ou l'Arabie, nous ont emmenés bien plus loin, vers des terres qu'un Scott ou un Doughty ne pouvaient atteindre. S'il faut leur chercher des prédécesseurs, citons plutôt Nietzsche et Dostoïewsky. Byrd a habité volontairement une « Maison des Morts », Lawrence s'est tenu quelque temps au bord de cet abîme spirituel où sombra l'auteur de *Zarathoustra*.

Leur solitude, ce n'est pas seulement d'être loin des leurs, dans la glace ou le sable. Ils sont les premiers à rejeter ces apparences. « Une expédition au Pôle, écrit Byrd, se déroule généralement dans une agitation fébrile. » Ses membres sont agglutinés par l'instinct de conservation, constamment occupés à s'entr'aider contre les éléments. Le monde extérieur lui-même reste étrangement présent. Toute pointe poussée hors de la civilisation a pour premier effet de susciter la curiosité des civilisés — et, depuis l'invention de la radio, il n'y a plus moyen de l'ignorer. Un amateur d'échecs de Montréal propose d'engager une partie par sans-fil (Byrd accepte, cela durera des mois). Il faudrait être inhumain pour ne jamais « prendre » les cours de Wall Street — car ils conditionnent même le succès des expéditions polaires. Et si le soir, au campement, une recette de cuisine vous manque, pourquoi ne pas la demander aussitôt à New-York? C'est

au cours de tels voyages que Byrd a senti naître en lui une immense aspiration vers la solitude. Pour l'assouvir — pour organiser un isolement de six mois dans la nuit et le froid — il lui faut invoquer des excuses techniques. Son projet déclaré était d'occuper la Base Avancée avec deux compagnons; mais il n'a pas eu le temps ni les moyens d'aménager un abri pour trois. Or le tête-à-tête était impossible (il a là-dessus une page terrible, qui ressemble à un réquisitoire contre le mariage). Enfin, s'il fallait choisir, ce ne pouvait être que lui... Il explique tout cela laborieusement dans son livre, mais dès les premières pages il nous a prévenus : « Mon but était en grande partie personnel... J'étais un homme qui désirait rester seul pendant quelque temps. »

L'isolement de Lawrence est moins visible. Et même, littéralement parlant, il n'est jamais seul. Mais s'il a choisi de mener la vie des camps, c'est peut-être parce qu'en réalité la présence humaine n'est jamais aussi peu sensible que dans une collectivité réglée. Avec ses camarades, qu'ils soient Arabes ou Anglais, aucun échange intellectuel n'est possible. Fraternité animale, quant-à-soi de l'âme; rigueur des rites, extravagance intérieure : cette combinaison lui agrée. En Orient, sa véritable aventure est un dépaysement moral. Cet homme élevé dans la civilisation chrétienne se donne à la civilisation islamique et finit par devenir étranger à toutes deux. « L'Arabie est une scène lointaine sur laquelle je joue nuit et jour, en costume, dans un langage étranger. » (Une « création » analogue au seul service de l'Empire britannique lui paraîtrait impure). Plus tard, en Angleterre, il rengage comme simple soldat, sous de faux noms, dans l'aviation, puis dans les chars. C'est un pas de plus dans son ascèse. Pour se délivrer de son « moi » social, un déguisement somptueux ne lui suffit plus. Il lui faut l'effacement volontaire, l'anonymat.

La solitude ne s'est donc pas imposée à Byrd et à Lawrence. C'est une vocation intérieure qu'ils ont poursuivie malgré les obstacles que leur opposait la gloire. Peut-être faut-il la relier à quelque anormalité sexuelle. Lawrence mène sa guerre d'Orient en compagnie d'un jeune Arabe d'une singulière beauté qui parfois, nu, lui sert de modèle. De la

même façon se tient au seuil du livre d'Alain Gerbault un jeune Espagnol en guenilles, une sorte de mendiant triomphant à la Murillo, entrevu par la fenêtre d'un train de luxe : c'est cette allégorie de la vie libre que le navigateur du *Firecrest* tentera d'étreindre sur les océans. Dans une préface volontairement provocante, Lawrence présente l'Arabie nouvelle comme une « maison aux sept piliers », construite pour abriter son bien-aimé; qu'importe si tout un peuple, ensuite, y construit ses demeures! Ce n'est peut-être que la libération poétique d'un puritain : ayant dominé la tentation, il la laisse s'épanouir sous sa plume. A d'autres moments, « T. E. » se vantait de n'avoir jamais commis l'acte de chair. Ce qui est sûr, c'est que l'esprit et le corps luttaient férocement en lui comme chez son grand homonyme, le romancier D. H. Lawrence. L'auteur de *Lady Chatterley* prend fougueusement le parti du corps; T. E., au contraire, prétend le punir et le mater : ces extrêmes se ressemblent.

Byrd apparaît, par contraste, comme un être foncièrement sain, équilibré. C'est à force de pureté qu'il échappe à la norme. Petit, rougeaud, plébéien, Lawrence a des raisons d'exhaler une protestation sublime contre son enveloppe charnelle. A Byrd, athlétique et élégant, la nature semble avoir voulu épargner le malheur et le génie. Pourtant une volonté obstinée le retranche du sort commun. Adolescent, il craint particulièrement le froid : c'est pourquoi il s'entraîne à porter l'hiver des vêtements légers et se jure d'aller au Pôle. Il épouse une amie d'enfance : c'est peut-être une forme de manque d'intérêt envers les femmes. On sent qu'il réserve ses forces, et sa sensibilité elle-même, pour quelque grande entreprise. Ce qui devrait l'en écarter l'y engage. Une cheville brisée l'oblige à donner sa démission d'officier de marine; le voilà donc aviateur. Son état d'homme marié le fait exclure d'une expédition polaire officielle; il agira donc seul. Il trouvera de l'argent, organisera et conduira ses expéditions et les racontera au monde. Ainsi devient-il chef et poète, comme Lawrence. A cause de leurs différences mêmes, il est infiniment curieux de comparer cet Américain conformiste et cet Irlandais révolté, cet ange et ce démon.

*
* *

L'un et l'autre se sont entraînés depuis leur jeunesse à affronter la solitude. Sport moral plus difficile, plus captivant que tous les jeux olympiques. Pour Byrd, pendant quelques années, c'est une partie de son entraînement professionnel : il est officier de marine. Lawrence, dès l'enfance, refuse de prendre part aux compétitions de ses camarades. A Oxford, il dort à ses heures et veille quand les autres dorment. Plus tard, au camp, il se couche le premier et vers minuit, repu, *commence à penser* (il lui semble alors que son esprit, délivré des autres esprits, rayonne sur le monde). Le conquérant et l'explorateur subissent de terribles épreuves physiques. Pour Lawrence, en Arabie, c'est la soif, l'extrême chaleur, l'épuisement des longues étapes, le qui-vive continuel, la peur, l'horreur de tuer. Byrd, à la Base Avancée, connaît des formes plus perfides du danger. Autour de lui, le froid, qui change les propriétés de la matière, lui fait chaque jour des farces tragiques. Dans son « poêle », entouré d'objets familiers, il ressemble à Pizarre cherchant à démêler, dans la jungle colombienne, ce qui est nourriture de ce qui est poison. Préoccupé d'être bloqué par la neige à l'intérieur de son abri, il se laisse enfermer *à l'extérieur* et ne rentre qu'à grand'peine. Au cours de sa promenade quotidienne, il perd la trace de ses pas. Il vit dans la hantise d'un incendie, d'une chute. Mais ce qui lui arrive enfin, c'est ce qu'il n'avait jamais prévu : il est empoisonné par les émanations de son fourneau. Alors commencent des nausées, des étourdissements, des troubles de la vue. La lecture lui devient impossible. C'est comme un nouveau degré descendu dans l'escalier sans fin de la Solitude... En lui, la frontière du corps et de l'esprit s'est déplacée. La sociabilité, qu'il se représentait comme une aspiration spirituelle, lui apparaît maintenant comme une autre faim du corps. Le soir, on a besoin de son dîner, puis d'un ami, c'est presque un phénomène de la digestion. Inversement, l'âme a des convoitises matérielles. « J'ai des envies d'herbes, de rochers, de poignées de terre, de sirènes, de n'importe quoi... Un

homme ne peut pas plus se passer de sons, d'odeurs, de voix, de contacts, qu'il ne peut se passer de phosphore et de calcium. » Byrd aspire à la pluie comme à une douceur humaine, à une voix familière. De tout son être, il désire le monde entier.

Les habitudes d'origine sociale sont tombées de cet ermite. Il mange debout, avec ses doigts, et jette ses restes à ses pieds. Pourquoi observerait-il une étiquette? Il ne coupe plus ses cheveux : c'est une façon de se chauffer le cou. (Leur allongement est, dans la nuit de six mois, le seul signe *naturel* de l'écoulement du temps). Par contre, il continue à se raser, car la glace s'accumulerait sur sa barbe. Dans son antre studieux, au milieu de ses appareils scientifiques, couvert de cette crinière qui semble témoigner de sa concentration, il est comme un docteur Faust de l'Antarctique.

Quand il éprouve ses premiers malaises, il se demande s'ils sont dus aux émanations du fourneau ou à la monotonie de sa vie. Pour éviter la désintégration mentale, une hygiène est nécessaire : lever à heure fixe, par la seule force de la volonté; occupations régulières et variées. Quand cette discipline se relâche, sa solitude se peuple de fantômes. Le tic-tac du thermographe lui conte une histoire. Son esprit s'accroche à des souvenirs, « comme des doigts crispés sur un drap ». Ou bien, à certains moments de dépression, il se sent devenir comme « une antenne qui attirerait à elle les idées moroses ». Étrange missionnaire, venu à l'extrémité de la terre pour porter toutes ses croix... A la longue, son ennui semble se personnifier : c'est un autre être assis en face de lui. Un autre? Non, car il l'identifie par hasard dans un miroir. C'est lui-même, « vieilli et affaibli, les joues tirées et crevassées par les gerçures, les yeux rougis comme par une longue débauche ». Ce dédoublement annonce déjà la folie. La solitude n'est jamais qu'un point d'équilibre, vite dépassé, entre un monde de vivants et un monde de spectres... Pour tenter cet autre saint Antoine, il n'est pas besoin d'une Reine de Saba : une machine, un reflet peuvent être d'aussi redoutables adversaires. Il triomphera d'eux, à condition de leur refuser l'existence. Au disciple qui, dans sa cellule

thibétaine, s'obstine à nier l'existence des démons, le Lama répond enfin : « Tu as raison, il n'y en a pas. »

Lawrence, au début des *Sept Piliers*, nous parle d'une expérience différente : la solitude dans le combat. Ses compagnons et lui ne forment plus une société d'humains. Ils ne sont que « des marionnettes jouant sur la scène de Dieu ». Dans cet effort, le moi est dépassé. La mémoire, la sensibilité même cessent d'enregistrer les événements. « Le corps est mis au rebut. » Toutes les souffrances peuvent lui être infligées sans pitié, tous les plaisirs lui sont permis. Il a le droit d'user à sa guise de lui-même et des autres corps, en « voleur d'occasions ». Ce monde inférieur ne compte plus. Il n'y a pas d'autre réalité que l'absolu.

Mais une tension aussi forte ne peut être maintenue longtemps. Quand elle se relâche, le corps prend sa revanche et le public s'introduit « sur la scène de Dieu ». Byrd aussi a connu cela. Il a toujours été entouré d'un monde de spectateurs. Les plus proches sont les compagnons qu'il a laissés un peu en arrière, à *Petite Amérique*. Même au plus fort de sa maladie, il leur parle chaque jour par radio, dans un effort qui l'épuise. Il ne leur demande pas de venir le sauver — son orgueil et sa conscience l'en empêchent — mais il leur laisse tout de même sentir sa défaillance à travers des mensonges, de brusques évanouissements de la voix. Il est comme une femme qui se dérobe, qui refuse d'appeler au secours, mais qui brûle d'être rejointe et violée. Étrange marivaudage de la glace... Lawrence devenu soldat n'a rompu avec ses pairs que pour les occuper de lui d'une façon plus intime et plus prestigieuse. Il suit, en cela, le destin des poètes. Écrire, c'est trier ses amis, plus subtilement que la vie de relations ne le permet, et parler à chacun seul à seul. Un style rare suffit à y pourvoir. Lawrence croit devoir prendre des assurances plus strictes. Le récit de son aventure arabe est d'abord réservé à quelques amis, puis à des souscripteurs choisis. Coquetteries excessives. Il faut bien le dire : la plus grande part de sa prodigieuse énergie est consacrée à « épater le bourgeois ». A Oxford, en plein hiver, après une journée d'isolement, il vient frapper à la porte d'un camarade et lui propose d'aller plonger à travers la glace. Il pratique

la vantardise, mais à rebours, en se dépréciant à l'excès. Il a toujours un peu l'air de dire aux autres : « Je ne suis rien. Mais j'ai tout de même fondé un royaume, appris toutes les langues, tous les métiers, et dompté mon corps. Donc, vous, qui n'êtes même pas capables de cela, vous êtes moins que rien. » Il refuse les décorations que veut lui remettre le roi d'Angleterre, fait porter sa Croix de Guerre par son chien, arbore la Légion d'Honneur par dérision, parce qu'il a toujours travaillé contre la France. Il croit ainsi se punir d'avoir jadis voulu « être à trente ans général et anobli ». Ne voit-il donc pas que cette nouvelle ostentation le met, dans l'ordre de la vanité, *plus bas* que les porteurs de décorations?

Il a quitté son nom, puis son nom d'emprunt, puis son nom de remplacement, il n'est plus enfin qu'un numéro. Ces quatre personnages jouent dans sa vie, comme le dit très bien David Garnett, « un jeu de cache-cache psychologique ». Le soldat Shaw prend plaisir à entendre parler du colonel Lawrence par un camarade mystifié : c'est se donner, dans son couvent militaire, le luxe suprême de Charles-Quint. Devenir simple soldat, quand on est d'après le règlement trop petit et trop vieux pour cela, ce n'est qu'une autre faveur. Au ministre qui convoque le célèbre Lawrence pour lui offrir un poste important, il est bien amusant de répondre : « Impossible, je suis consigné. » Et quand on a fini par aller au rendez-vous, c'est un plaisir non moins vif que de dire négligemment, au retour, à un camarade de chambrée : « J'ai refusé l'Égypte. » Ce sombre humoriste excelle à mettre tout le monde — et lui-même — dans une fausse situation. Quand George Bernard Shaw vient voir à la cantine son nouvel homonyme, le soldat Shaw, et ses camarades, il a plutôt l'impression de rendre visite « au colonel Lawrence entouré de quelques aides de camp ».

*
* *

Telles sont les tentations de la solitude. Quelle est enfin sa récompense? Une re-naissance. La guerre d'Arabie, la solitude du Pôle sont des épreuves d'initiation. Au néophyte, la Nature elle-même semble réserver des faveurs.

C'est en dehors des régions civilisées qu'elle donne ses représentations les plus fastueuses. Sur sa Barrière de glace, Byrd joue avec un ciel bleu sombre, des étoiles brillantes, un sol couleur de platine, comme un joaillier avec des bijoux. Quand le jour commence à revenir, il note : « Les après-midi peuvent être si claires que l'on n'ose faire un seul bruit de peur de les troubler. J'ai vu alors le ciel se briser comme une coupe et se dissoudre en petits fragments, tandis que de petits cristaux de glace tombaient en voilant le soleil. » Paysages fabuleux, qui évoquent ceux du *Bateau ivre :*

...Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir...

Mais la véritable merveille est en lui. Il s'habitue à penser sans les mots — les mots qui fragmentent et vulgarisent nos émotions. Au delà d'eux, il se sent en état d'harmonie, de complicité avec le monde. Gerbault, seul sur l'Atlantique, éprouve au plus fort de la tempête quelque chose d'analogue. Une vague énorme se dresse au-dessus de son esquif. Il n'a que le temps de grimper jusqu'à la moitié du mât pour éviter d'être balayé. Pourtant, quand le monstre s'abat sur lui, c'est une impression d'admiration qu'il ressent : « Chose de beauté. »

Lawrence dans le désert est comme physiquement imprégné de poésie orientale. Les jeunes guerriers arabes qui l'entourent lui paraissent « plus splendides qu'un jardin de tulipes ». Dans ce climat de contrastes, il a appris à *jouir* même de l'abstinence (cette forme de solitude où l'on refuse la compagnie des choses). L'ardent renoncement que pratiquent parfois les Sémites n'est, dit-il, que leur sensualité renversée; et il nous rend sensible cette idée par un mythe. Dans le désert s'élève un palais en ruines, dont l'argile a été pétrie avec de précieuses essences de fleurs. Lawrence s'y arrête au cours d'une chevauchée. « Mes guides, raconte-t-il, me conduisaient de salles croulantes en salles croulantes, disant : « Voici le jasmin, voici la violette, voici la rose. » A la fin, Daoum m'entraîna : « Venez sentir le parfum le plus doux. » C'était, par l'embrasure des fenêtres béantes, le souffle aride, inhumain du désert... » Mais l'ivresse suprême, c'est d'épouser un grand flux de l'Histoire. Il écrit : « Depuis

l'aurore de la vie, des vagues, tour à tour, se brisent sur les falaises de la chaîr. Chacune d'elles est retombée, arrachant cependant un peu du granit qui l'arrête. Peut-être un jour une lame semblable roulera-t-elle sans obstacle sur le lieu où le monde matériel aura cessé d'exister, et peut-être l'esprit de Dieu planera-t-il alors sur le visage des eaux. C'est une de ces vagues (et non la moindre) que j'ai pu soulever en Arabie. Au souffle d'une idée abstraite elle a roulé, grossissant toujours davantage, jusqu'au moment où, incurvant sa crête, elle est retombée à Damas. »

Ce passage du politique au mystique est réversible. On acquiert par la pratique de la solitude un étrange pouvoir sur les hommes. Lawrence, surveillant un chantier, apaise une rixe sans prononcer une parole, par la seule vertu d'un geste hiératique : les deux mains levées lentement et immobilisées derrière la tête. Il est devenu dans le désert une sorte de personnage magique et se comporte instinctivement comme tel. Il déteste qu'on le touche. Quand, au bord d'un puits, de belles filles kurdes ouvrent sa chemise pour s'assurer de la blancheur de son corps, il n'a pas seulement l'impression d'un viol mais d'une profanation. Le « soldat Shaw » lui-même répugne aux poignées de mains. Ainsi se comporterait le grand prêtre d'un culte primitif, craignant d'être « déchargé » par un contact indiscret. C'est peut-être même par un souci analogue de défense contre l' « usure » et la « dégradation » que Lawrence, au lendemain de la guerre, a refusé le pouvoir temporel...

* * *

Il faut enfin payer pour ces heures surhumaines. Quand *Petite Amérique* décide de venir à sa rescousse, Byrd a peine à cacher sa joie. Quand la tentative échoue, une exclamation de dépit lui échappe : « Bon sang, utilisez toutes vos ressources ! » Et quand enfin, informé par radio de l'approche du secours, il allume ses feux et lance son cerf-volant lumineux, ce n'est pas tant une signalisation qu'un feu d'artifice par lequel il célèbre la fin de la solitude. L'épreuve est terminée. Comme le surhomme est pesant à l'homme ! Comme on

a plaisir à cesser d'être « plus grand que soi »! Quand Byrd, sans se retourner, quitte avec ses compagnons l'abri où il vient de livrer son combat, on pense au taureau des courses portugaises, emmené bien sagement par un peloton de bœufs, après la fête des banderilles.

Son histoire officielle s'arrête là, comme celle de Lawrence en 1919. Mais celui-ci, par ses lettres, nous laisse connaître la suite de l'aventure. A Damas, il a été dieu. L'absolu, qui est comme une propriété physique du désert, s'est emparé de lui. Épreuve trop dure pour ses forces. « Les prophètes retournant de la solitude montrent à travers leur propre noirceur, comme à travers un verre fumé, quelque chose de la divinité dont la pleine vision nous laisse muets, aveugles et sourds. » Mais lui, plus sensible, plus cristallin, reste foudroyé. L'histoire de son après-guerre est essentiellement celle d'une faillite nerveuse. Le surhomme démissionnaire se drogue d'abord avec des succédanés. Il espère que la vitesse « le projettera au delà de lui-même ». C'est ce qui l'attire vers l'aviation, la motocyclette. Mais non, il n'y a pas de remède physique à son mal. Après ce qu'il a vécu la seule enchère possible est l'abaissement volontaire. Le héros n'a pas d'autre supérieur que le saint, le colonel Lawrence ne peut céder le pas qu'au soldat Shaw. Il le fait d'abord par orgueil; mais cette humilité affichée finit par devenir sincère.

La victoire de 1918 a posé à Lawrence d'Arabie un terrible problème. Dans le monde temporel, au fomenteur de révolution, au créateur d'Histoire, seul un grand artiste pourrait dignement succéder. Or Lawrence se persuade qu'il n'est qu'un écrivain de second ordre. Un G. B. Shaw, un David Garnett lui prodiguent des louanges, mais il les soupçonne d'être impressionnés par sa gloire militaire, et il vérifie ce doute en envoyant anonymement des manuscrits à des éditeurs qui les refusent. Au fond, malgré tant d'accomplissements, malgré une originalité si éclatante, il n'est pas sûr d'être *quelqu'un*. Par crainte de notre mépris, il s'accable le premier; ou bien il cherche à nous égarer par des excentricités, pour que nous perdions sa trace. Il redoute par-dessus tout d'être rejoint et jugé. Neurasthénie? Sans

doute, mais le mot n'explique rien. La vérité, c'est qu'on ne revient pas intact de l'extrême solitude. On y conçoit des ambitions trop hautes pour que la vie sociale puisse ensuite les satisfaire. Dédaignant le royaume qu'on lui offrait, Lawrence a convoité d'autres couronnes : il a voulu vaincre en lui la Nature, échapper au sexe, à la vanité. Mais il n'arrive au but qu'épuisé, au terme d'une longue entreprise d'abrutissement. Dans ses dernières années il a vraiment trouvé une sorte d'équilibre; il ne désire plus rien; il ne réagit plus que faiblement quand on lui parle de faire une fin, de se marier. On pense à Rimbaud retour d'Afrique, devenu presque semblable à sa vieille mère. L'accident de motocyclette qui interrompit brusquement la vie de T. E. le 13 mai 1935 ne fut que l'achèvement d'un suicide.

***

Ces entreprises de solitaires, quelles extraordinaires mystifications! Byrd se sert du Pôle pour séduire des banquiers, et ce banquier plus généreux que tous les autres : le public. Il part avec un grand choix d'instruments pour faire des observations scientifiques, mais dans son livre il n'a plus l'air de considérer ces observations comme essentielles. On se demande parfois s'il n'a pas dépensé des millions, exposé plusieurs dizaines d'hommes, tenu les foules en haleine pour se donner le luxe d'une solitude sensationnelle. De même, Lawrence jette rois, ministres et tribus dans la révolte arabe; mais dès que son rêve a pris corps, il s'en désintéresse et prétend n'avoir aimé qu'un éphèbe. On ne saurait pourtant taxer de narcissisme ces hommes si durs pour eux-mêmes. Si Lawrence avait seulement voulu « connaître la vie du désert » et Byrd « voir ce qui lui arriverait dans la nuit du Pôle », ils n'auraient rapporté que des impressions sans intérêt. Qu'est-ce donc qui les anime? Une foi? Ces deux saints modernes ne semblent pas avoir la moindre inquiétude de l'au-delà. Une mission? Il est vrai que les plus égoïstes voyageurs finissent par s'enrôler. Gerbault, dès son second voyage, prêche « l'évangile du soleil » et la défense des Maoris. Mais ni Lawrence, ni même Byrd ne sauraient être réduits

aux causes qu'ils servent. Là où ils sont, très loin en avant des autres hommes, ils ne luttent plus que contre eux-mêmes, comme Nurmi avec son bracelet-montre.

Seulement, pour être valable, cette expérience a besoin d'une garantie objective et c'est parce qu'ils éprouvent (inconsciemment peut-être) cette nécessité qu'ils acceptent un cadre. Lawrence mène la révolte arabe jusqu'à son achèvement militaire et résiste, à Versailles, à la contre-attaque des diplomates. Il ne rentre dans le rang que quand sa tâche est accomplie. Byrd observe la même loyauté envers la science et envers ses compagnons. Au bord de l'effondrement, il poursuit ses travaux et n'accepte le salut que des mains mêmes du Destin. Tout le pathétique de son aventure est dans cette volonté passionnée d'observer jusqu'au bout les règles du jeu.

Peu importent dès lors les motifs de vanité qui ont pu d'abord animer ces héros — l'amour du jeune Lawrence pour les grades et les rubans, l'attrait romanesque du Pôle sur l'esprit du jeune Byrd. Ils n'ont bientôt plus besoin de ces béquilles. L'œuvre qu'ils ont entreprise les élève au-dessus d'eux-mêmes. La fidélité qu'ils lui gardent est le moyen de leur propre accomplissement. C'est une imposture si parfaite que le monde s'y trompe — et que, *par moments*, ils s'y laissent tromper eux-mêmes.

Le Surhomme se reconnaît à la rigueur avec laquelle il s'enferme dans l'Histoire et à la liberté intérieure qu'il prend vis-à-vis d'elle.

ALFRED FABRE-LUCE.

LA BÊTE A CONCOURS

(Suite.)

V

Il était une heure et demie et Gourgaud devait faire sa leçon à deux heures. Carassan ne tenait plus en place. Il avait d'abord eu l'intention de se cacher au dernier rang, sans rien dire à Gourgaud. Mais celui-ci l'avait mis à son aise : « Viens si tu peux. Tout au début, ça m'intimidera plutôt, mais au bout de dix minutes ça m'aidera. »

Carassan descendit la rue Soufflot en tapant du pied. Il faisait très froid. Le ciel avait un teint de grand convalescent trop tôt levé. Les visages des passants ressemblaient à des morceaux de viande. Par temps chaud, ils auraient été répugnants. Avec le froid, on pensait à une chambre frigorifique. Il y avait tout de même beaucoup de poches bleuâtres sous les yeux, de marbrures violacées aux abords des pommettes. « A jeter aux déchets », grommela Carassan. Sa voix résonna très fort et il eut froid aux lèvres. Quel jovial crétin prétendait que ça l'enrhumait, de parler quand il faisait froid?... Carassan siffla l'air du grand méchant loup et s'arrêta brusquement : il ne savait plus si ses oreilles étaient entières. Il ôta ses gants et appliqua ses paumes de chaque côté de sa tête. Il ne sentit que deux espèces de petites grappes glacées, molles comme du beefsteak cru. Allons! il avait déjà les doigts gourds. Il releva le col de son pardessus et rentra le cou. « Curieux qu'on puisse raccourcir son cou comme un accordéon. » Passèrent deux ouvriers. Le plus jeune portait sur le dos une caisse où ferraillait quelque chose. Il expliquait : « C'est rien, moins quinze de minima. En Russie, ils ont moins quarante. Rien à dire. »

En effet! Carassan commençait à claquer des dents. La fontaine de la place Edmond-Rostand était gelée et le Luxembourg tout luisant de givre. « C'est plutôt agréable de grelotter un bon coup, marmottait Carassan, quand on n'est pas frileux. » Ayant dit, il prit sa course vers le bas du boulevard Saint-Michel. Mais il s'aperçut que ses cuisses se découvraient à chaque foulée et qu'il avait de plus en plus froid. Alors il tourna court et se précipita chez Capoulade.

Des garçons et des jeunes filles aux yeux encore gros de sommeil se serraient autour du comptoir. Pour obtenir un café-crème, il fallait jouer des coudes avec énergie, ou balbutier des « Pardon » pendant cinq minutes. N'importe, il faisait chaud. Carassan vit qu'il était deux heures moins vingt-cinq; il avait le temps de s'asseoir. Tant pis si le garçon ne le servait pas. Il s'installa tout près du radiateur. Le visage en feu, il se sentait absurdement irrité contre le froid et contre tous ces gens, qui avaient froid comme lui et qui faisaient les mêmes gestes que lui. Il gardait dans les doigts le souvenir glacial de ce ferraillement d'outils, dans la caisse du petit blond... Ils avaient, ses doigts, des marbrures bleuâtres, et quand il les frottait contre ses paumes, ils lui semblaient raides, secs et fragiles. Comme des doigts de glace. Il reconnut au comptoir le gros Guilleminet, qui préparait l'agrégation de droit. Le sourire, qui hésitait entre la cordialité et la hauteur, de cet épais rustaud, « premier de la classe » depuis sa sixième, mit Carassan hors de lui. Sur le point de crier une injure, il se tourna brusquement vers la vitre et regarda fixement la terrasse, à peu près vide en dépit des braseros. Guilleminet, admissible de l'année d'avant, était chargé de cours à Dijon. Il en crevait d'orgueil et ne parlait plus à ses anciens amis. Comme Carassan n'avait jamais été son ami, il le saluait tout de même. Pauvre type!... Deux heures moins vingt. Gourgaud, lui, au moins, ne « s'élevait » pas. Au fond, il n'avait même pas changé de classe; il vivait aussi sobrement que son père et il travaillait avec le même acharnement égal.

Même près de ce radiateur, il faisait froid. Une langue glacée, de temps en temps, léchait le visage de Carassan. La vitre était cassée et un fameux petit courant d'air, mince et

insinuant, sévissait chaque fois que l'on ouvrait la porte. Carassan se disposait à changer de place quand il reconnut, tout près de lui, la voix de Bergaillot. C'était bien Bergaillot qui venait de s'asseoir à la terrasse, avec une femme. Carassan prit place de l'autre côté de la table et entendit, nettement cette fois, son ancien camarade de cagne prononcer le nom de Desplanches. Il prêta aussitôt l'oreille. C'était lui qui avait présenté Desplanches, à ce moment-là interne, à Bergaillot qui n'arrivait pas à se débarrasser d'une maîtresse enceinte. De sa nouvelle place, Carassan voyait de profil la compagne de Bergaillot. Elle grelottait malgré le brasero tout proche, et gardait la bouche fermement close comme si, une fois pour toutes, elle avait décidé de se taire.

Pauvre fille! Ces traits tirés, cet œil morne, Carassan les connaissait bien. Il les avait vus à toutes les femmes de Bergaillot. Race de parfaites victimes. Impossible de voir ce visage sans rêver à toutes sortes de catastrophes quotidiennes : parapluie oublié juste avant une averse diluvienne, main blessée grièvement par une vitre brisée, brique tombée sur la tête, jambe fracturée à cause d'une épluchure de banane... La jeune fille (elle n'avait sûrement pas plus de dix-huit ans) devait s'efforcer de paraître propre, mais ses cheveux couleur de chanvre, sa peau terne et surtout le pli résigné de ses doigts aux ongles trop courts, la faisaient ressembler à une ménagère enfant, grandie trop vite et toujours harassée. Comme elle se tournait furtivement vers Bergaillot, Carassan vit son regard : le regard un peu sournois de certains chiens abandonnés, si lamentables que nul n'a le courage de les secourir. Pire encore que la malheureuse Mauricette, que Bergaillot avait failli mener au suicide.

La jeune fille s'était mise à pleurer.

— Ne chiale pas comme ça, dit Bergaillot en élevant la voix. Garde tes larmes et tes forces. On a déjà trop attendu. Cette semaine ou jamais. Si tu choisis jamais, tu n'as qu'à te débrouiller.

La jeune fille, les yeux fixes, murmura quelque chose que Carassan n'entendit pas.

— T'en fais pas pour ça, dit Bergaillot jovialement, je trouverai un type mieux que lui.

Puis, d'un élan inattendu, il mit son bras autour des épaules de la jeune fille, ce qui la fit sangloter.

Deux heures moins dix. Carassan se leva et fila vers la Sorbonne.

Gourgaud était déjà dans le couloir, tout seul, les sourcils froncés, l'air malade. Carassan lui serra la main. Les autres étudiants se hâtaient vers leur place. Chacun jetait vers les deux amis un rapide regard. Ceux que Carassan connaissait — ils étaient bien une vingtaine — ne lui disaient qu'un sec bonjour ou même détournaient vivement la tête et feignaient de ne pas le voir.

— Ils ont l'air d'avoir peur. Qu'est-ce que tu leur as donc fait? demanda-t-il gaiement à Gourgaud.

Gourgaud, à sa grande surprise, répondit avec âpreté :

— Rien. Mais eux me rendent la vie impossible. C'est ce qu'ils ne me pardonnent pas, sans doute. Je souffre rien qu'à les regarder, rien qu'à savoir qu'ils peuvent me voir ou m'entendre.

Carassan essaya encore de plaisanter :

— Ils sont idiots, tout simplement. Tu vas leur montrer, tout à l'heure, que tu es encore plus terrible qu'ils n'imaginent. Ça les dénouera. Tu verras, ils deviendront charmants.

Preste et légère, Françoise Rolland arrivait. Elle, au moins, ne marchandait pas ses sourires. Elle secoua la main de Gourgaud avant tant de vigueur que Carassan eut envie de lui dire « Merci ».

— Je vais jeter un dernier coup d'œil à mes notes, dit Gourgaud qui tremblait. A tout à l'heure.

Carassan, très gêné, marcha à côté de Françoise jusqu'à l'entrée de l'amphithéâtre. Gourgaud s'était réservé une place au premier rang. Il monterait sur l'estrade dès que le professeur serait installé. Carassan avait fait plusieurs exposés en Sorbonne; jamais il n'avait eu la gorge sèche, au moment de gravir ces deux marches, comme il l'avait en ce moment.

— Savez-vous ce qu'ils ont tous contre lui, vos minuscules? demanda-t-il à Françoise. Personne ne lui parle. Est-ce parce qu'il est laid?

— Mais il n'est pas laid! s'exclama Françoise. Il a l'air un peu bestial, au début. Mais on s'y habitue. Je ne sais pas, moi, ce qu'ils ont. Deux ou trois m'ont déjà demandé, avec compassion, ce qui m'intéressait dans un type pareil. Ce que je les ai envoyés promener!...

Bergaillot arrivait, tout essoufflé : « Te voilà ici, toi!... Bonjour!... Mademoiselle. » Avec ostentation, il dévisageait Carassan puis Françoise.

— Je suis content de te voir, vieux philosophe, dit-il à Carassan. Je voulais justement te parler. Mais... je ne veux pas vous interrompre.

— Mais pas du tout, voyons! s'écria Françoise.

— Alors, dit sèchement Carassan, nous nous verrons à la fin du cours.

— Entendu!... Toutes mes excuses.

Il fila avec précipitation, en affichant une discrétion très indiscrète.

Le professeur Laumont arrivait. Avec un réflexe d'écolière, Françoise s'élança vers la porte.

— Il serait temps d'aller s'asseoir.

Carassan fronça les sourcils. Il n'avait pas l'intention de se mettre à côté d'elle.

— En effet, dit-il. Prenez une place tant qu'il y en a. Moi... j'ai quelque chose à dire à Gourgaud.

Françoise rougit, pinça les lèvres et partit très vite. Carassan s'approcha de Gourgaud.

— Il est là? demanda celui-ci vivement.

— Laumont? Oui, mais tu as encore une minute... Veux-tu bien ne pas trembler comme ça !

Gourgaud leva sur lui un regard hésitant, baissa la tête à nouveau, puis se décida à murmurer d'une voix sourde :

— Il faut quand même que je te le dise avant... Ce n'est pas seulement la leçon... On m'a téléphoné de l'hôpital, il y a une demi-heure. Tranchard ne passera pas la journée. J'ai pris un taxi et je l'ai vu cinq minutes en venant ici. J'ai peur d'y penser, même pendant la leçon.

Carassan fut sur le point de se précipiter vers la porte, de courir lui aussi, à l'hôpital. Mais il avait envie d'écouter Gourgaud.

— Mon vieux, dit-il, il faut faire ta leçon. On ira le voir ensemble, aussitôt après.

— Oui, dit Gourgaud en regardant le plancher, mais il y a des moments où ma mémoire fout le camp. J'ai envie de tout plaquer, l'agreg et le reste. Tu avais raison : c'est une sale farce, imbécilement compliquée.

— Bon. Ça va t'aider à t'en tirer, ça.

La petite porte à droite de l'estrade s'ouvrit et Laumont parut. Le silence s'établit avec une rapidité si extraordinaire que le professeur, surpris, parcourut la salle du regard. Il reconnut Gourgaud, lui sourit et lui fit signe d'avancer. Carassan se retira vers le fond de la salle. Comme aucun siège n'était libre, il demeura debout.

VI

Gourgaud, dans le silence excessif, tendu et comme méfiant, commença de sa voix des moments calmes, qui était haute et plutôt faible. Cette voix convenait si mal à sa stature qu'il y eut dans la salle quelques rires étouffés. Quelqu'un dit même : « Plus fort ». Carassan faillit répliquer : « Ta gueule ! » et se mordit les lèvres. Le début de l'exposé était bien préparé, très sage, et Gourgaud le lisait. Carassan, occupé à surveiller la salle qu'il sentait travaillée par un insaisissable ferment de mauvaise volonté, n'entendait que des bribes : « ...Le surnaturel... toujours un recours pour les faibles... Les opprimés se créent parfois un symbolisme... portée générale dans les périodes de désarroi profond... sentiment de défaite, en Europe, même chez les vainqueurs...» Tout cela lui parut bon. D'ailleurs, Laumont souriait et hochait la tête. « ...peuple toujours vaincu par ses révolutions. Car jusqu'à aujourd'hui, le monde n'a connu que des révolutions ratées. » Cette dernière phrase avait été lancée à pleine voix, d'une soudaine poussée. Mais le débit de Gourgaud redevint aussitôt hésitant, presque débile. Alors les auditeurs poussèrent un de ces « Hou » de feinte terreur dont on effraye les petits enfants. « Oh le meûchant ! » lança une voix féminine. Un éclat de rire d'abord étouffé, sournois,

puis agressif, triomphal, couvrit la voix de Gourgaud. Laumont avait levé la tête. Les rires se calmèrent. Carassan, les tempes battantes, avait envie de se ruer sur l'estrade et de crier : « J'en prends deux au hasard et je ne leur laisse pas un pouce de peau sur la gueule. » Serrant les poings, il cherchait à bien repérer quelques-uns des rieurs. Gourgaud reprenait. C'était navrant. Les passages que Carassan avait le loisir d'écouter lui paraissaient plutôt remarquables. Peine perdue. Littéralement, Gourgaud n'était pas dans la salle. Sa voix, confidentielle et incertaine, laissait chaque auditeur parfaitement seul. Même dans le calme, Carassan n'aurait pu suivre que difficilement le fil de l'exposé. Gourgaud ne s'adressait à personne, à rien. Il levait la tête, pourtant, et prononçait des phrases entières qui n'étaient ni écrites, ni apprises par cœur. Malheureusement, son regard ne se fixait jamais, demeurait vague, un peu affolé, trop court, comme si quelque brume maligne l'interceptait. C'était bien cela : Gourgaud parlait à travers un froid brouillard qui ne laissait passer qu'une sorte d'écho débile de sa pensée et de sa volonté. Françoise Rolland s'agitait sur sa chaise et tordait ses doigts d'énervement.

Carassan lui-même, malgré son entraînement, eût été incapable d'atteindre les cent cinquante auditeurs hostiles, d'émouvoir cette masse de résistances cabrées. Qu'y avait-il donc dans ces sacrées petites têtes? Les rires partaient de tous les côtés maintenant. Avec la vertigineuse maladresse qui saisit un orateur en de pareils moments, Gourgaud jetait des expressions de plus en plus naïves, brutales : « Le surnaturel des vainqueurs ressemble beaucoup à la mégalomanie d'un ivrogne... » dit-il à un moment. Ce furent des « hou ! hou! hou! » stridents. Laumont leva la tête et frappa le bureau deux ou trois fois, avec le plat de sa main. Il avait l'air surpris et ennuyé. Tous les étudiants le respectaient, beaucoup l'aimaient. Le chahut devint moins bruyant, plus sournois. Carassan chercha des yeux les gens qu'il connaissait. Garguille, si somnolent d'habitude, avait les yeux anormalement brillants, des yeux de petit vieux à guêtres claires qui assiste à une représentation obscène. Il ne faisait pas grand tapage, mais il riait constamment, à petits coups;

sa tête tressautait comme un bouchon dans un clapotis faible. Bergaillot se penchait en avant avec un rictus sardonique. Carassan ne le voyait que de profil, mais il devinait, au pli de son œil, qu'il guettait chaque occasion de huer en sourdine. Sur la même rangée, un peu plus loin, Claudine et son amie Émilienne riaient à gorge déployée. Pas méchantes, ces deux-là, pourtant! Elles s'amusaient simplement comme deux bonnes petites filles, — si douces avec le toutou à maman et prêtes à pleurer quand on le purge, — qui assistent à l'exécution d'un chien galeux, d'un crapaud ou de tel autre paria. Il y en avait tout de même un, là-bas, qui paraissait très en colère. Sa crinière blonde dansait comme une flamme. Il se tournait de tous les côtés, crachait des « Chut! » furibonds. C'était Darbalou. Carassan se jura de ne plus lui dire qu'il était un peu cucul, même s'il lui paraissait tel... A une nouvelle rafale de rires et de gloussements réprobateurs, Darbalou se dressa et cria : « Vos gueules, nom de Dieu! » Carassan, en deux bonds, fut au milieu du passage, le poing levé. Il se tourna vers le coin le plus bruyant et dit, en fixant à tout hasard un garçon joufflu et rouge qui pâlit aussitôt : « Je serai à la sortie. » Mais il se fit tout à coup un profond silence. Laumont s'était levé à demi. On entendit sa voix calme : « C'est la première fois qu'un pareil incident se produit à *mon* cours. Puis-je vous demander, avant de juger votre conduite, de prêter attention à une leçon que je trouve, pour ma part, en tous points remarquable. » Sur la plupart des visages parut une stupeur consternée. Gourgaud avait ramassé ses feuilles et se disposait à quitter l'estrade. Laumont le retint par le bras et dit, non plus avec calme, mais d'une voix qui tremblait de colère et d'une sorte de sympathie, d'une voix très jeune, quasi enfantine :

— Et vous... vous n'allez tout de même pas céder. Vous n'avez pas peur?

Gourgaud regarda le professeur en face. Puis il se rassit brusquement, fit de ses notes une boule qu'il fourra dans sa poche.

— J'en étais au surnaturel romantique en tant qu'exigence sociale. Et bien oui! j'ai quelque chose à dire.

Carassan s'épongea le front et s'assit sur une marche de l'amphithéâtre. Gourgaud était parti, cette fois. Sa voix lui avait résonné au fond de la poitrine.

— « ...Ce surnaturel représente bien une sorte d'ordre, continuait Gourgaud, un ordre étrange, conçu par des êtres qui, dans la réalité, vivent en plein désordre, des êtres qui ne sont capables, dans la réalité, que de créer de petits désordres au sein du grand, du fondamental désordre. Le surnaturel? Un refuge illusoire pour des hommes qui, chaque fois qu'ils cessent de se sentir eux-mêmes illusoires, errent en tâtonnant d'un petit échec à un petit mensonge de compensation, d'une bonne action vouée en catastrophe à une petite canaillerie qui trouvera des lois et une opinion pour la justifier. Le surnaturel, c'est le droit d'êtres lâches sans remords, d'être menteurs sans les limites du vraisemblable, de se tromper sans frein. Il ne peut trouver de meilleur terrain qu'un monde où tout est prévu pour que les hommes marchent, bafouillent et meurent en plein brouillard. »

Cette fois, le silence régnait, glacial. Les « minuscules » avaient peur. Ils étaient dans leur rôle. Enfin!... Gourgaud aurait quand même dû se calmer un peu, ne fût-ce que par égard pour Laumont. Carassan aurait voulu lui faire signe. Mais Gourgaud qui, complètement droit, maintenant, et paraissant deux fois plus grand et plus gros que le professeur, ne voyait rien. Il devait sentir, tout de même, qu'il était le maître dans cette salle, car il abandonna bientôt le ton de l'apostrophe et retrouva son plan. Carassan, rassuré, cessa d'écouter : cela devenait une bonne leçon comme une autre. Gourgaud ne reprenait pas ses notes, mais il savait très bien ce qu'il avait à dire. La dernière partie de son exposé fut débitée avec une force contenue que l'absence de détails nombreux et de citations ne faisait que mettre en relief.

Laumont fut enthousiaste. Il affirma que, depuis longtemps, il n'avait pas entendu un exposé aussi personnel et en même temps aussi plein. Pour donner à son jugement toute sa force, il ne voulut rien ajouter. Carassan qui fréquentait chez Deltaille, un autre professeur en Sorbonne ami de Laumont, savait que celui-ci avait atteint à ce stade

bienheureux de sa carrière d'homme de valeur, où la médiocrité, jadis redoutable, s'essayait à lui faire des sourires. Un prestige illimité...

Gourgaud avait donc gagné cette première partie.

VII

A la fin du cours, Carassan et Gourgaud se précipitèrent vers la sortie. Mais Bergaillot les rejoignit, tira fortement Carassan par la manche, tout en faisant, à peu près dans la direction de Gourgaud, un demi-sourire gêné.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda Carassan.

— Tu disais, avant le cours...

— Ah! oui. Quand puis-je te retrouver? Je suis pressé en ce moment.

— Chez moi, c'est difficile.

— Où tu voudras. Dépêche-toi.

— Eh bien... chez moi quand même, 3, rue des Bernardins. Tu verras Malou, ça vaut mieux... A partir de huit heures, le soir...

Carassan s'élança sur les pas de Gourgaud. Ils appelèrent un taxi et se jetèrent dedans sans attendre qu'il se fût arrêté. Gourgaud, essoufflé, fermait les yeux. Il paraissait éreinté.

— Tu leur as rudement bien fermé la gueule, dit Carassan.

Gourgaud secoua la tête :

— Non. Ils m'en voudront encore plus. Ils vont m'en vouloir, maintenant, pour de bon... Avant, ils me dédaignaient.

— Mais ils ne peuvent rien te faire.

— Je ne sais pas.

— Que veux-tu qu'ils fassent...

— Oh! non. N'en parlons plus. Je n'ai plus envie de penser à ça. C'est le sourire de Laumont... Tu as vu... Il m'a semblé que c'était un copain qui disait : « Tu vas te dégonfler?... » Et puis, j'ai pensé à Tranchard. Et toute ma frousse s'est évanouie. Avoir peur du ridicule, quand Tranchard allait mourir... J'aurais dit n'importe quoi!

— Est-ce que tu me voyais?

— Non, je n'ai vu personne bien distinctement. Au début,

j'étais égaré dans une espèce de foire pleine de tintamarre où les gens faisaient semblant de ne pas bouger. Après, j'étais tout seul, en pleine lumière; tout était clair et facile. Je suis content quand même.

Le taxi s'arrêta devant l'hôpital Cochin. Carassan suivit Gourgaud machinalement. Il était venu l'avant-veille. Il gardait un peu d'espoir. Ce garçon qui avait le sourire d'un géant fabuleux n'allait-il pas guérir miraculeusement? Mais la blancheur plombée de cette salle d'hôpital ne permettait pas de croire aux miracles. L'infirmière reconnut les deux amis et leur fit un signe de tête. Ses yeux semblaient un peu battus, mais elle gardait un visage uni, parfaitement immobile. Tranchard, un peu moins pâle que la semaine d'avant, souriait. Il ne paraissait nullement désolé, pas même triste. Pourtant l'infirmière murmura : « Vous arrivez juste à temps. Juste, juste... » Carassan avait beau regarder Tranchard, il n'avait pas du tout l'impression qu'il allait se passer quelque chose de terrible ou d'irrémédiable.

Assise sur le bord du lit, une vieille femme cachait sa tête dans ses mains et pleurait. Carassan regarda cette femme. Alors il eut mal, mal indiciblement, au fond de la gorge. Une boule, là, dans son gosier, montait un peu, redescendait, montait encore... comme si elle hésitait à l'étouffer. En même temps, une immense révolte se levait en lui, faisait trembler la pointe de ses doigts, durcissait ses épaules, ses jambes, tous ses muscles. Il faillit crier, hurler : « Non, non, ce n'est pas vrai! » Cette vieille femme savait, elle. Elle voyait approcher la mort. Son dos rond tressaillait à chaque sanglot, avec un peu de retard, comme s'il n'eût été qu'une masse molle, inerte. Elle portait son plus beau manteau. Une sorte de fourrure rase, luisante et noire comme de la taupe. Elle en prenait grand soin, d'ordinaire; on distinguait un beau pli, bien net, au milieu du dos. Mais elle le froissait sans faire attention, ce manteau qu'elle avait peut- tre acheté pour faire honneur au grand garçon. Elle n'avait même pas pensé à enlever ses mitaines noires, qui étaient trempées de larmes. Si elle eût été très pauvre ou négligée, Carassan l'aurait trouvée moins pénible à regarder. Ses souliers noirs, boueux jusqu'à la cheville — comme elle

avait dû courir! — étaient d'une mode très ancienne. Depuis dix ans peut-être, elle les soignait, les mettait de côté pour les sorties avec son fils. Ses bas de laine fine lui donnaient aussi une allure endimanchée. Elle s'était habillée comme les jours de fête et de joie. Elle sanglotait, elle cachait son visage. Elle était prisonnière, avec cette grande douleur à vif, de son pauvre corps vieilli, épais, de ses vêtements si longuement rêvés, de ses pauvres pensées dépassées, bouleversées, en déroute. Elle ramenait, tous les deux ou trois sanglots, une mèche de cheveux gris qui s'échappait d'une petite toque noire. Une toque point ridicule du tout, choisie avec goût, avec amour. Carassan se rappela que Tranchard était le seul garçon de la famille. Pour qui cette douce petite vieille au dos si rond, si bon, si lamentable, s'habillerait-elle encore avec coquetterie?

« Mon Jean... Jean... Jeannot », répétait inlassablement la vieille. De temps en temps, elle écartait légèrement les mains pour regarder son fils. Alors, elle marmottait : « Tu étais si fort. Cet été... le madrier que tu as porté tout seul. » Les sanglots reprenaient, et ce geste convulsif pour replacer la mèche grise...

Gourgaud, depuis le début, n'avait pas fait un geste, pas prononcé une parole. Il eût paru complètement insensible, sans cette grimace, que Carassan connaissait déjà bien. Il pétrissait entre les doigts de sa main gauche un petit morceau de gomme grise.

Tranchard souriait toujours à ses deux amis. Carassan se pencha vers lui et dit :

— Tu ne souffres pas trop?... Tu vas guérir.

— Je sais, dit Tranchard d'une voix très faible, mais calme et ferme, je sais que c'est la fin. Quel temps fait-il dehors?

— Tout gris, répondit Carassan. Il va sans doute neiger.

— Il neige, fit le malade en ouvrant de grands yeux. J'aime la neige... Vous savez, les pattes des oiseaux qui se marquent dans la neige, la nuit.

— Oh! tu sais, se hâta de dire Carassan, c'est un sale temps, à Paris. On a froid aux pieds et les rues sont toutes sales...

Gourgaud le poussa du coude et lui souffla : « Ne lui parle pas des choses du dehors. Il va le regretter. » Tranchard ouvrit les yeux encore plus grands.

— Dans la rue, oui, les gens ont froid aux pieds... marcher... marcher encore...

Il crispa les lèvres et deux grosses larmes coulèrent lentement le long de sa joue que la fièvre rendait à peine rose. Carassan sentit que ses yeux s'embrumaient. Il saisit la main de Tranchard. Il ne savait plus bien ce qu'il disait.

— Mon vieux... nous serons là, nous... Tu resteras avec nous.

La petite vieille sanglota plus fort et saisit la manche de Carassan : « Mon grand... mon grand... ce n'est pas possible, monsieur, n'est-ce pas... je ne peux pas laisser faire ça. » Carassan, pour la première fois, la regardait en face. Deux petits yeux gris d'animal prudent et malicieux, dans un large visage couleur de terre cuite, ridé partout, sauf en deux étendues rondes et luisantes, grandes comme des pièces de cent sous, sur les pommettes. La bouche un peu plissée, tordue par la douleur, ressemblait quand même, pathétiquement, à celle du mourant.

Tout à coup, Tranchard tendit les bras vers sa mère qui lui prit les deux mains pour les reposer sur le drap.

— Maman... la neige... murmura-t-il.

La vieille femme s'affaissa un peu plus et s'arrêta de sangloter...

Carassan et Gourgaud se retirèrent sans rien dire.

Il faisait déjà tout à fait sombre. La neige, comme si elle n'avait attendu que la nuit pour commencer sa danse monotone et têtue, tombait à gros flocons. Le long des maisons et le bord de la chaussée étaient déjà couverts d'un moelleux tapis blanc. Gourgaud et Carassan revenaient machinalement vers le Quartier Latin. Comme ils arrivaient en haut du boulevard de Port-Royal et se préparaient à prendre le boulevard Saint-Michel à leur droite, Carassan dit :

— Non! Je ne veux pas revenir là-bas, ce soir.

— Moi non plus.

Ils prirent le boulevard Montparnasse.

— Ce Quartier Latin, marmotta Carassan, des types

comme lui ne devraient jamais y aller, tant qu'il sera ce qu'il est.

Gourgaud ne répondit que par un grognement et baissa la tête. Ils marchèrent en silence. Leurs pardessus leur pesaient un peu plus aux épaules. Ils s'ébrouaient de temps en temps, comme des chiens mouillés. Les flocons devenaient d'ailleurs de moins en moins épais; ils tournoyaient, légers, autour des becs de gaz, comme des papillons tristes, sans force et sans courage, qui, au lieu de s'envoler, descendaient lentement, à regret, vers la mort. Pourtant, les lumières du boulevard étaient plus belles que de coutume. Cette large enseigne verte devait être criarde à l'ordinaire; à travers cette brume doucement croulante et mouchetée, elle promettait un palais merveilleux. Les autos aux lumières adoucies, élargies en halos mouvants, formaient vers le fond du boulevard un grouillement mystérieux de bêtes phosphorescentes. Les branches des platanes, noires au-dessus de la tête, dessinaient, un peu plus loin, d'infinis signes de doigts blancs dans le ciel. Carassan regardait avec avidité. Avec avidité il écoutait les grincements des freins, les frôlements des roues, les soudains cris, douloureux et rageurs, des klaxons, et aussi le bruit feutré des pas. Il livrait son visage au froid. Il voulait participer, de tous ses sens, à cette vie de la rue, que Tranchard avait regrettée. Allait-il le dire à Gourgaud? A quoi bon? Chacun donnait de lui ce qu'il pouvait au souvenir, à son propre chagrin.

Un gamin, devant eux, fit le geste de leur lancer une boule de neige. Gourgaud tendit son visage.

— Vas-y. Ne me manque pas surtout.

— Non! dit le gosse en souriant. C'était pour faire semblant. J'ai pas de boule.

— Lance-m'en une. Tu me feras plaisir.

Le gamin hésita, puis saisit un peu de neige qu'il lança doucement, sans l'avoir serrée, au visage de Gourgaud.

— Allons, grogna celui-ci, les gosses ne savent même plus faire des boules de neige, ici.

Par le boulevard Saint-Germain, ils allèrent jusqu'à la Concorde et commencèrent à remonter l'avenue des Champs-Élysées. Il ne tombait plus qu'une fine poussière de neige

dont le vent, de plus en plus violemment, cinglait le visage et les oreilles. Les voitures en station portaient encore une lourde chape blanche que les rafales éparpillaient. Comme les deux amis arrivaient à l'Étoile, Gourgaud s'arrêta.

— Tu veux rentrer? demanda Carassan.

— Non.

— Je n'ai pas envie, moi non plus, de rentrer cette nuit.

— Et Hilda?

Carassan, sans répondre, trépigna et se secoua pour faire tomber la neige de sa chevelure emmêlée et des revers de son pardessus. Le visage de Gourgaud, dans la lumière trop directe, un peu surnaturelle, de ce fond de neige, l'intimidait vaguement.

— Mais alors, dit Gourgaud, tu ne l'aimes pas.

Carassan voulut dire : « Je n'en sais rien. » Il s'entendit répondre :

— Non.

Trop tard pour chercher des explications! D'ailleurs il ne voulait pas penser à Hilda. Il y avait en lui une sorte de pureté qui lui paraissait douloureuse, épuisante comme une fuite vers le désert, mais qui l'exaltait.

— Marchons! dit-il simplement.

Il devait faire très froid. Les rares passants de l'avenue Foch relevaient leur col jusqu'aux oreilles et marchaient pelotonnés. Certains couraient à petites foulées en tapant très fort du talon et en riant. Comme Gougaud et Carassan marchaient à grands pas, ils avaient plutôt chaud.

Jamais Carassan n'avait vu l'avenue aussi belle, sous ce ciel pur, avec ces arbres qui soutenaient de leurs branches noires de merveilleuses écritures blanches. Sa gorge se serra. Dès qu'il vit une rue à sa gauche, il dit rudement :

— J'en ai assez, de cette avenue. Passons par là.

Gourgaud le suivit sans rien dire. Ils ne tardèrent pas à s'égarer. Avec quelques crochets, ils retrouvèrent à peu près la direction du Bois. La neige était déjà sale, dans les petites rues, et les gens plutôt maussades. D'une boucherie grande ouverte sortait une vive lumière. La chaussée avait une couleur jaunâtre qui donnait froid aux pieds. A l'intérieur, quelqu'un sifflotait en sciant du bois... Non! ce n'était pas

du bois que sciait ce gros garçon à blouse bleue. C'était un os. Le « rrân... rrân... » de la scie était mat; on sentait que la lame passait aisément à travers de la moelle fraîche. Carassan hâta le pas. Gourgaud aussi. Ce bruit était atroce. Mieux valait mourir comme Tranchard... Carassan avait mal, très nettement, à son avant-bras gauche. C'était stupide! Tranchard n'était plus là : il aurait bien mieux valu l'avoir encore, avec un bras ou une jambe en moins. Cet avant-bras continuait à lui faire mal. Il y a deux os dans l'avant-bras : deux fois le « rrân... rrân... rrân ». Pendant combien de minutes?... Ceux qui ne crèveraient pas tout net, de faim ou d'autre chose, on s'arrangerait bien pour leur broyer une main, un bras.. et ce serait le « rrân... rrân... » de la scie du boucher.

Ils arrivèrent enfin au Bois.

Les flocons redevenaient plus gros, plus lents. Au Bois, ne passaient que de rares voitures. Elles venaient, parfaitement silencieuses, sur la neige, et passaient dans un froissement de velours. Carassan était si habitué à leur tapage de jouets grondeurs, dans les rues encombrées, qu'il les reconnaissait à peine. Il croyait rencontrer des fantômes de voitures. Il était tel qu'il avait souhaité être : délivré, presque heureux.

Ils marchaient droit devant eux, assez vite pour ne pas avoir froid, pour ne pas être tentés de méditer ou de bavarder. Les petits arbres étaient environnés d'une blancheur unie, où les pas s'enfonçaient avec un craquement un peu plaintif, toujours le même, d'étoffe épaisse qui se déchire. Sous les grands arbres, le sol gelé affleurait par endroits et les semelles bourrées de neige y éveillaient des échos assourdis. Sur les lacs gelés, la neige s'amoncelait, lisse, molle, accueillante comme un immense lit de duvet. Carassan frissonna de plaisir. Aussitôt sa gorge se serra et le « rrân... rrân... » de la scie du boucher lui emplit les oreilles. Tranchard était bien mort ; il ne pouvait même pas être heureux à sa place. Suivi aussitôt par Gourgaud, il descendit sur le lac, essaya vainement des glissades. Alors il martela du talon la glace retentissante, qui ne se rompait pas.

Les sous-bois s'ouvraient devant eux, noirs et chucho-

tants, sous le ciel où, peu à peu, à mesure que les nuages se dissipaient, s'établissait le bleu d'acier, piqueté d'étoiles toutes petites, des nuits de gel endormies sur la neige. Encore ce frisson! C'était intolérablement beau. Encore le bruit de la scie dans la moelle...

A côté de Gourgaud toujours silencieux, Carassan marchait mécaniquement, aveuglément. Il s'essoufflait un peu; le battement de ses tempes commençait à l'assourdir; ses pieds mouillés lui semblaient lourds comme s'il eût traîné deux boulets. De plus en plus distinctement, il entendait le « rrân... rrân... rrân... » de la scie. C'était son tibia maintenant qui lui faisait mal. Gourgaud, près de lui, ne soufflait pas, lui, ni ne tirait pas la jambe. Comme il était fatigué, pourtant! Il devait posséder d'inépuisables sources de vigueur. Peut-être aussi était-il plus attaché que lui à Tranchard. Il avait eu raison de lui reprocher durement, à son retour, de l'avoir abandonné. Non!... il ne fallait pas admettre de souvenirs pareils. Carassan n'avançait plus qu'en haletant. Mais il ne s'arrêterait que s'il tombait dans la neige, épuisé. Cette fatigue, cette douleur, dans ses genoux qui semblaient remuer un épais limon, il y trouvait un plaisir âcre. Le bruit de la scie du boucher ne lui paraissait plus atroce. Il avait trop mal aux deux jambes. Souffrir pour de bon, souffrir d'être vivant, c'était une volupté trouble, avec un arrière-goût de vengeance. Il entra un peu plus dans la fatigue et se trouva libéré de toute pensée. Il cessa même de voir le ciel, les arbres et la neige. Il n'y eut plus que deux ou trois mètres d'espace blanc ou gris, devant lui, l'effort régulier, cruellement pénible, d'avancer un pied devant l'autre, le battement de ses tempes. Un seul mot, un seul acte possibles : marcher... marcher... marcher...

Le jour les surprit à la pointe nord du Lac Inférieur. Ce fut Gourgaud qui s'arrêta; il dit :

— Le jour se lève.

Carassan s'épongea le front, reprit son souffle, promena autour de lui un regard ébloui. Les rayons très bas du soleil faisaient surgir, un peu partout, des failles bleues et violettes parmi de pâles étendues de reflets et de moires où des couleurs fragiles, rose, lilas, mauve, naissaient, se fondaient

l'une dans l'autre et s'évanouissaient insensiblement. Là-bas, entre ces deux arbres, le soleil montait, énorme, cuivré, gorgé de vie féroce, de flamme orgueilleuse.

Carassan claquait des dents. Il dit d'une voix enrouée :

— C'est la première aube qu'il ne peut pas voir...

Il sentit une soudaine chaleur sur sa main. Cette larme avait coulé sur sa joue glacée sans qu'il s'en aperçût. Comme il allait se détourner, il jeta un regard vers Gourgaud et vit ses traits tirés, ses yeux pleins de larmes. Alors il n'eut plus envie de cacher son visage.

VIII

A sa grande surprise, Hilda ne lui demanda aucune explication. Il sentit la nécessité de lui en donner :

— Tranchard est mort. Avec Gourgaud, nous l'avons veillé. Nous avons marché toute la nuit dans la neige.

— Vous avez bien fait, dit Hilda. Mais pourquoi en parles-tu comme si tu l'avais fait *contre* moi?

Comme Carassan demeurait abasourdi, elle lui montra simplement le lit d'un signe de tête, mit son manteau et sortit.

Carassan dormit jusqu'à trois heures de l'après-midi. Quand il se réveilla, Hilda n'était pas encore rentrée. Il se rappela ses étranges paroles. Elle avait peut-être raison... Pourquoi lui pesait-elle ainsi? La veille, il avait très nettement éprouvé le désir de se libérer d'elle. Ce n'était pourtant pas le signe d'une lassitude ordinaire. Il ne l'avait jamais désirée bien violemment. Elle lui plaisait toujours. Et elle avait besoin de lui, en somme, malgré ses allures dédaigneuses, autant que le jour où il l'avait persuadée de renoncer au suicide... Même si elle trouvait du travail et gagnait sa vie, elle aurait besoin de lui. « Gagner sa vie, c'est une belle expression. Il s'agit de tout autre chose que de passer à la caisse, au fond. Pas si simple. Je gagne aujourd'hui et je gagnerai toujours : voilà ce qu'il faut croire et ce qu'il faut sentir, sans erreur possible. Autrement on crève, le fric dans la poche... Hilda crèverait si je n'étais pas là. Plus fort que

l'amour, ça. Elle ne m'aime pas et je ne l'aime pas. C'est quand même dégoûtant. »

Il se leva, enfila sa robe de chambre et bourra une pipe.

Machinalement, il murmura : « Tranchard est mort. » Ces mots lui firent mal, vaguement et profondément, comme s'ils réveillaient une énorme courbature intérieure. Il se révolta aussitôt : Tranchard ne serait jamais mort, pour lui. Tranchard ne le verrait plus, voilà tout. Bien sûr, il ne rencontrerait pas son ami dans la rue, mais il le rencontrerait si souvent en lui-même ! Seulement, Tranchard ne dirait plus, en le voyant : « Tiens, bonjour, toi ! » en plissant son front trop bombé. Le souvenir de cette voix et de ce front plissé devint si précis que Carassan faillit gémir. Il fit quelques pas et réfléchit. Il avait besoin que Tranchard fût là. Pour le sentir prêt à dire : « Je suis avec toi. » Pour se rassurer sans cesse contre le risque de n'être plus qu'une apparence parmi d'autres apparences abominablement impassibles ? « Mais non ! J'aurais voulu le garder pour l'inattendu qu'il contenait pour le voir faire des bêtises, pour l'entendre dire ce que je n'aurais jamais trouvé moi-même, avec sa grosse voix et son air de vouloir se battre seul contre tous. J'aimais Tranchard pour le plaisir de le voir vivre, quoi !... » En perdant un tel ami il lui semblait qu'il perdait à jamais la source de ces moments clairs où il ne voyait plus qu'une immense bonne volonté dans le monde, où il ne savait plus très bien ce qu'il était lui-même...

C'était tout de même incroyable. Pendant qu'il laissait son existence de routine tourner bien rond, de la scène avec Hilda à la discussion avec Grendale, Saint-Maury ou tel autre, pendant qu'il flânait et rêvait à des projets qui flottaient autour de ses actes comme des habits trop grands, Tranchard s'en allait tout doucement, disparaissait... Il se mit à la fenêtre. Il ne voulait penser à rien. Sa main se crispait sur la barre d'appui en fer. Au-dessous de lui, à chacun des trois étages, une barre noire toute pareille fermait un embryon de balcon. La cour, où s'étiolaient deux minuscules marronniers, était toujours vide. C'était la province, presque la campagne, sous la fenêtre de cette chambre qui appartenait si complètement au Quartier Latin. D'habitude,

Carassan aimait ce contraste, cette possibilité de sauter d'un monde à un autre. Ce soir-là, il se contenta de hausser les épaules : ça ne prenait plus. Avec écœurement, il examina les deux fauteuils de tapisserie et l'amoncellement de coussins bariolés, près du lit très large et très bas. « Une belle pièce », on appelait ainsi ce rectangle de cinq mètres sur trois. Dans le coin, au delà du paravent brun, c'était sa tanière, comme disait Hilda. Une centaine de livres, presque tous des instruments de travail : manuels, dictionnaires, livres à couverture verte de chez Alcan. Si seulement toute la pièce avait la dureté, l'austérité de ce recoin ! S'il pouvait vivre en simple « ouvrier intellectuel », selon une formule autrefois chère à Corbin ! Les fantaisies de Grendale, Hilda et leurs amis, il ne les trouvait amusantes que par complaisance à une certaine tradition de la bohème et du chiqué. En fait, tous ces gens-là, c'étaient des monstres de nullité prétentieuse.

Il frissonna. Voilà qu'il devenait frileux. Cela lui arrivait toujours au plus creux de l'hiver. En octobre, même s'il se trouvait dans un pays très froid, il mettait plusieurs semaines à s'apercevoir qu'il fallait se vêtir plus chaudement. Le temps d'user sa résistance, d'effacer de son corps le souvenir des jours d'été...

Il s'approcha de sa table et regarda ses notes. Pas du travail, tout ça. Tout au plus de la besogne. Un alibi, un refuge pour sa peur d'agir. La grande peur des intellectuels... Le cœur serré, il remua ces feuilles sèches où il avait eu le courage d'écrire, un jour, comme si ces mots signifiaient quelque chose : notes de cours, notes de lectures, notes personnelles. Dans tout cela, il n'y avait rien, rien, rien.

Brrr!... Il devenait absurdement frileux. « J'en ai assez », dit-il tout haut. A aucun prix, il ne voulait marcher encore dans les chemins d'hier. Pas un pas de plus. Hilda et ses amis occupaient les trois quarts de son temps. Or, Hilda ne vivait pas! elle jouait à faire semblant de vivre. Elle passait ses journées à créer du mystère. Ou plutôt des mystères : un pour lui, un pour Grendale, encore un nouveau pour Gourgaud. Il n'y croyait plus, voilà le malheur. Et il était las de faire semblant d'y croire. Les procédés de Hilda étaient rudi-

mentaires : mentir sans nécessité et opposer un silence d'idole à toutes les questions sérieuses ou pressantes. Peut-être n'existait-il pas d'autres procédés. Rodo lui-même, le grand spécialiste, fabriquait du mystère comme d'autres gagnent de l'argent, au moyen de quelques trucs très simples et vieux comme le monde.

Quatre heures. Hilda rentrerait bientôt et il faudrait lui parler. Il préférait sortir.

Il n'avait pas envie de revoir Gourgaud. Pas encore... Pourtant il ne supporterait pas la solitude. Françoise!... Comme elle lui manquait, ce soir. Tellement qu'il eut envie de se précipiter à sa recherche. Oui! il fallait lui parler tout de suite, lui faire comprendre qu'il avait changé, qu'il avait besoin d'elle, cette fois. Par quelle folie avait-il perdu tant d'occasions? Comment avait-il pu attendre si longtemps?

Fiévreusement, il saisit une feuille de papier. Par écrit il s'expliquerait mieux, il lui prouverait qu'il valait la peine de tout recommencer.

Il avait à peine écrit la date quand la porte s'ouvrit. Hilda, avec un naturel qui lui sembla injurieux, se déshabilla et s'installa sans rien dire.

Carassan replaça le bloc de papier à lettres. Ce silence le mit hors de lui.

— Eh! cria-t-il, je suis ici.

— Je vois bien.

— C'est tout ce que tu racontes?

— Oui.

Carassan finit de s'habiller.

— Écoute, Hilda. Tu te rappelles que nous avons décidé de garder notre entière liberté, quoi qu'il arrive.

Hilda, assise sur son fauteuil, près d'une petite lampe qu'elle venait d'allumer, ouvrit un livre.

— Je me rappelle parfaitement, dit-elle, sans lever la tête. Peut-on savoir comment elle s'appelle?

— Non! grogna Carassan, ahuri et désarmé.

Il sortit et fit claquer la porte derrière lui.

IX

Françoise arriva au Dupont avec cinq minutes de retard.

— Mais, dit-elle, comme Carassan l'invitait à s'asseoir, je n'aime pas beaucoup les cafés et je suis pressée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la sortie du cours, si vous aviez quelque chose à me dire?

Carassan, sans répondre, appela le garçon et régla son café-crème.

— Je déteste les couloirs de la Sorbonne autant que vous les salles de café, sans doute, expliqua-t-il. Et il fait un peu froid pour choisir un lieu pittoresque.

Françoise faisait la mine sévère, presque dégoûtée, que Carassan lui avait vue chaque fois qu'il l'accompagnait dans la rue. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette fille qui parlait si net se comportait toujours de façon ambiguë. Si elle ne voulait pas de sa compagnie, elle aurait pu le dire... Elle acceptait toujours tout ce qu'il lui proposait, puis semblait vouloir se venger — ou se punir — d'avoir cédé.

— On ne dirait pas que vous détestez les couloirs, reprit-elle d'un ton pointu. Je vous y vois rôder plusieurs fois par semaine. Il est vrai que vous disparaissez dès que j'arrive.

Carassan sourit. Elle savait, il en était sûr, qu'il allait à la Sorbonne pour elle.

— Je vais souvent attendre Gourgaud, dit-il. C'est un type étonnant.

— Tout à fait. Mais, le plus étonnant, c'est que vous soyez capable de vous en apercevoir, vous.

— Vous voulez dire que je ne suis pas assez étonnant, moi.

— Non. Je ne vous crois pas banal, mais je suis sûre que vous n'êtes pas simple. Gourgaud est tellement plus simple que vous.

— Qu'en savez-vous? jeta Carassan sèchement.

Françoise fit un rire léger et ne répondit pas.

D'un pas décidé, elle avait traversé la Seine et marchait vers le Châtelet. Elle avait dit à Carassan qu'elle habitait rue Dauphine, mais il ne voulait pas avoir l'air de s'en souvenir et n'osait lui demander où elle allait.

— Je n'aime pas beaucoup poser des questions, reprit la jeune fille, mais j'aime autant vous avouer que je voudrais bien savoir pourquoi vous avez tenu à me parler. D'ailleurs, le procédé est ridicule. Vous pouviez bien me faire remettre votre mot autrement que par Claudine. Je ne tiens pas à ce qu'elle soit au courant.

Carassan fit la moue et s'arrêta. Les passants, autour d'eux, marchaient très vite. L'un d'eux bouscula Françoise, qui s'arrêtait aussi, et la jeta contre Carassan. Il posa un instant la main sur son épaule. Elle frissonna et se raidit. Carassan murmura :

— Je voulais simplement vous protéger.

Françoise détourna la tête et repartit de son pas vif, un peu saccadé.

— Ne marchez pas si vite, dit Carassan. Vous me fatiguez. On dirait que la terre vous brûle les pieds.

Françoise, cette fois, poussa un éclat de rire sonore :

— Si c'est pour chercher mes défauts que vous êtes venu, vous perdez votre temps. Vous auriez plus vite fait de me demander une liste.

— Eh bien, je vais vous le dire, pourquoi je suis venu. C'est pour vous entendre rire.

Françoise détourna la tête. Pas assez pour cacher sa joue qui était devenue rose. Carassan demeura stupéfait. Il l'avait raccompagnée trois fois, deux ans plus tôt, et l'avait toujours trouvée calme et hautaine comme une déesse. Voilà qu'elle frissonnait, riait et rougissait comme une petite fille émue!

— Il y a, dit-il, une chose que je voudrais bien savoir, moi aussi : quel est donc l'événement extraordinaire qui vous a transformée, pendant votre séjour en Angleterre?

— Oh! rien... rien qui vous intéresse. J'ai bu beaucoup de thé, j'ai marché pendant des kilomètres et des kilomètres avec la démarche qui ne vous plaît pas; j'ai nagé une douzaine de fois...

— Et combien de fois avez-vous été amoureuse? interrompit Carassan.

Françoise s'arrêta et se tourna si vivement, en levant son petit visage pâli, que Carassan crut qu'elle allait le frapper. Cela le fit rire.

— Vous pouvez rire... vous pouvez rire, dit la jeune fille d'une voix sèche. Si vous me prenez pour une fille qui compte combien de fois elle est amoureuse, vous pouvez aller rire tout seul de votre flair, de votre finesse.

— Mais, dit Carassan, vous ne voyez pas que je plaisante?

— Mettons que je n'aime pas ces plaisanteries.

— Bon. Je suis d'ailleurs de votre avis, ce n'est pas un sujet de plaisanterie, pour les gens renseignés. Seulement, je pouvais croire que vous ne l'étiez pas.

Françoise s'était remise à marcher.

— Je vais bientôt arriver, annonça-t-elle. Si vraiment vous avez quelque chose à me dire, dépêchez-vous. C'est dans cette maison, là-bas, que je vais. J'y donne une leçon.

— Une leçon d'anglais? demanda Carassan machinalement.

— Non. Aujourd'hui, c'est une leçon de piano. Pour l'anglais, c'est le vendredi, et samedi, le français. Je suis chargée de toute l'éducation littéraire et artistique d'une petite demoiselle. Parfaitement. Une histoire de 1.900. Et je le prends très au sérieux, et je m'en tire fort bien.

Elle était sur le pas de la porte. Elle s'arrêta. Carassan la regarda. Elle lui apparut tout à coup un peu guindée, raidie dans une attitude mi-gracieuse, mi-ridicule, indiciblement dépaysée, dans cette rue tumultueuse et humide. Pour la première fois, il eut une envie, très précise et très impérieuse, de la serrer dans ses bras.

— Ce que je veux vous dire? murmura-t-il en se rapprochant. Simplement ceci : j'ai envie de faire quelque chose et je voudrais savoir si vous voulez m'aider.

Françoise le regarda en face et dit :

— Si vous voulez me voir demain... J'ai un cours de quatre à cinq. Mais je serai chez moi à cinq heures et demie, seule. C'est...

— Au 6 de la rue Dauphine, interrompit Carassan. J'y serai.

X

C'était la troisième fois, peut-être la quatrième, que Carassan sortait de chez Françoise à sept heures, au moment où le père allait rentrer. La jeune fille ne tenait pas du tout à lui présenter sa famille. Ça ne se faisait plus... Carassan ne songeait pas à s'en plaindre. Il avait l'impression de faire un extraordinaire voyage sans trains, sans gares, sans décors nouveaux. Une vie toute neuve avec des gestes anciens et des figures familières. Quelle farce il jouait à tous ces gens qui ne s'apercevaient de rien! Sans leur présence et leur épaisse immutabilité, il eût moins pleinement goûté la joie de ce départ.

Le miracle, c'était qu'il acceptait chaque minute d'existence sans se poser la moindre question. Françoise était là, elle lui permettait de l'accompagner, il lui parlait, elle riait, elle devenait grave, elle se troublait, rougissait... Il ne voyait rien au delà.

Ce soir-là, Carassan se sentait vaguement menacé. Il avait beau marcher vite et chantonner, il était triste. La trêve était-elle déjà finie?... Le trottoir résonnait sous ses pas, le vent froissait violemment les branches de ces pauvres arbres si mornes, au bord de la Seine boueuse et gonflée comme si elle charriait les impuretés d'un monde malade. L'hiver était peut-être bien une sorte de maladie. Il durait beaucoup trop, cette année. « J'avais tant besoin du printemps, pour retrouver Françoise... » Ce maudit vent brassait les bruits familiers de la rue en un tumulte spasmodique qui exprimait une sorte d'impatience sinistre. Les bêtes s'agitaient et grondaient ainsi aux approches de l'orage ou d'une catastrophe. Carassan avait mal au poignet gauche. Il secoua la tête et pensa résolument à Françoise. Elle avait, en dépit de ses airs audacieux, des tressaillements de jeune animal craintif, souvent. Cette femme de chambre qui lui avait dit, tout à l'heure, avec des yeux luisants : « Elle sera là dans un instant », l'irritait de plus en plus. Françoise ne se fâchait pas quand la grosse fille aux seins de nourrice la frôlait avec un visible plaisir. Et elle avait une façon d'appeler : « Maria »,

beaucoup trop enjouée. Ces deux filles du même âge se confiaient certainement des secrets où leurs amoureux n'auraient jamais le rôle qu'ils souhaitaient. Comme Carassan était arrivé trop tôt, Maria s'était aussitôt mise à le renseigner (d'un ton complice de bon augure, d'ailleurs) : « Les jeunes gens que Monsieur amène sont tous ingénieurs. Ils demandent tous qu'elle joue du piano exactement avec la même phrase; c'est très amusant. »

Carassan aurait bien voulu savoir comment Françoise s'arrangeait pour escamoter sa mère avec tant d'à-propos. Le père était à son « bureau ». Fort bien. Tant mieux! Il ne voulait pas en savoir davantage. Mais la mère?... Où pouvait-elle bien l'expédier? Françoise devait complètement dominer ses parents. Peut-être était-elle très injuste et très méchante envers eux... Chaque fois qu'il pénétrait chez les Rolland, Carassan était incommodé, pendant les premières minutes, par une vague torpeur, un relent de mystère moisi. Mais il se disait qu'il éprouverait sans doute un semblable malaise dans la plupart des intérieurs. De toute évidence, Françoise était très loyale avec lui. Elle ne cachait même pas qu'elle songerait un jour à se marier. Très bien ça! Carassan avait horreur des soi-disant indépendantes qui se prenaient au mensonge de leurs attitudes et se débattaient bientôt dans un invraisemblable gâchis de préjugés à rebours, d'audaces verbales et de frayeurs parfaitement réelles et traditionnelles. D'ailleurs, rien ne pressait pour cette année, ni pour les deux ou trois suivantes. Françoise n'avait nullement la superstition de la vingt-cinquième année : elle n'était pas stupide. Plutôt un peu trop consciente du contraire : la Sorbonne... Elle déclarait avec un rien de raideur autoritaire : « Pour le moment, je prépare mon concours et je fais ce qui me plaît. » Une voix admirable, un peu rauque, avec une menace de fêlure, par moments, qui lui donnait du pathétique. Et soudain, des accès de cynisme déroutants. Parlant d'une amie qui entonnait sans cesse la louange de son fiancé, elle s'écriait : « Tant de grandes phrases pour une envie de coucher avec un imbécile. » De n'importe quelle autre, il l'eût très bien accepté. C'était la mode. Mais Françoise était si peu moderne! Était-elle donc cynique pour de bon? Mais

non. Plutôt délicate à l'excès. Elle prononçait certains mots avec une répugnance contagieuse : Carassan, devant elle, n'oserait jamais avouer un mal au ventre. « N'empêche qu'elle marche quelquefois en se déhanchant comme une vraie garce. » Au fait, Maria se déhanchait exactement pareil...

Carassan eut tout à coup très chaud. Il ouvrit son pardessus et le rejeta en arrière pour mettre ses mains dans ses poches. Hilda... Elle devait avoir vu Trubert, cette après-midi. Mais elle ne s'en irait pas. D'abord, elle ne gagnerait pas assez pour se suffire, aux « Galeries Lafayette ». Son ancienne habitude la reprendrait : elle n'oserait jamais envoyer promener un type qui lui offrirait cinq cents francs avec grâce. Et ça se terminerait encore sur les bords de la Seine. Ou dedans... Il frissonna. Saint-Maury avait dit : « Le grand mérite de Hilda, ce n'est pas d'avoir voulu se suicider, c'est de t'avoir persuadé qu'elle l'aurait fait. » Idiot! Elle ne le connaissait pas et ne l'avait pas vu s'approcher... Elle était de la race des gens qui ne peuvent pas vivre, pour qui le suicide se présente sur le même plan qu'un acte quelconque. Cherchait-elle à justifier sa présence chez lui, quand elle insistait pour coucher avec lui, sans plaisir et sans tendresse. Ce matin encore, il lui avait fait très mal. Après tout, c'était peut-être parce qu'il lui faisait mal qu'elle tenait à lui.

— Bonjour Carassan!

— Bonjour, bonjour!

Il avait marché plus vite et pris un air absorbé.

Le gros Desplanches, avec sa Martiniquaise... C'était bien la quatrième fois, depuis le matin, que Carassan lançait un rapide bonjour et passait en coup de vent. Désagréable, de mentir ainsi par son attitude : il n'était pas pressé. D'ailleurs, il aurait dû parler à Desplanches. Que s'était-il passé entre lui et Bergaillot, au sujet de la fille aux yeux si malheureux?...Carassan, saisi de remords, se retourna, chercha le large dos de Desplanches. Trop tard! Aussi, tout le monde avait besoin de lui! C'était accablant. Autrefois, il eût pensé: exaltant. Bah! des poussières.

Carassan s'arrêta net. Devant lui, à trente pas, Gourgaud et Grendale descendaient le boulevard, à petits pas flâ-

neurs. Grendale parlait avec animation et Gourgaud écoutait. Carassan ne put s'empêcher de rire. Impossible d'imaginer contraste plus saugrenu. Moins grand que Grendale, Gourgaud paraissait deux fois plus large. Combien de siècles séparaient ces deux êtres, l'un trop vieux pour sa vie, l'autre beaucoup trop jeune?

— Ah! voilà Michel, s'écria Grendale. Tu ne sais pas encore ce qui m'arrive?

— Ce qui t'arrive?

— Viens! Je vais te raconter. J'ai déjà raconté à Gourgaud. Viens au Dupont, je suis si fatigué. Je n'en peux plus.

Dès que tous les trois furent assis, Grendale commença, avec un chevrotement tragique :

— Il me l'a dit hier, tout d'un coup, comme ça : il va se marier. Il connaît la jeune fille, c'est arrangé.

Carassan se rappela qu'il avait vu, dans cette même salle, Saint-Maury avec une jolie blonde, suspendue à ses lèvres.

— Mais, demanda-t-il, qu'y a-t-il là qui t'ennuie tellement?

— Ah! glapit Grendale, si fort que plus de dix regards se tournèrent vers lui, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est.

— En effet! dit Carassan.

— Moi, je sais. J'avais un ami français déjà. Tu le connaissais : Bouterreau. Eh! bien, il m'a dit que ça ne faisait aucune différence, quand il se marie, que nous serons toujours les mêmes amis, Eh! bien au début, il venait encore... deux fois par semaine... puis une fois seulement... Et en trois mois ce n'était plus que de temps en temps. Plus rien possible. Je lui téléphonais tous les jours, à son bureau. Un jour il m'a dit, à moi, que je n'avais pas de sensibilité, pour un prétendu psychologue, si je ne lui foutais pas la paix.

Repris par l'ancienne colère, il frémissait. Un peu d'écume moussait aux coins de ses lèvres. Carassan, qui avait entendu dix fois cette histoire, avait envie de rire. Il chercha le regard de Gourgaud. Mais Gourgaud avait l'air plutôt farouche et ne lançait vers Grendale que des regards de curiosité.

— Je sais bien, très bien, reprit Grendale, ce que ça signifie. Si Armand se marie, je cesse de le voir. Et je le lui ai dit.

— Bien, bien, dit Carassan. Je t'en félicite. Il n'en a pas profité pour te taper dessus encore, j'espère.

— Non, dit Grendale, très sombre tout à coup. Mais j'aimerais mieux qu'il me tue.

— Mon petit Grendale, dit Carassan, il ne faut pas prononcer de si grands mots. Tu finiras par te faire peur.

— Oh! non. Il peut menacer tant qu'il voudra. C'est lui qui est lâche, quelquefois... Je ne suis pas.

— Je ne *le* suis pas, corrigea machinalement Carassan, pensif.

Saint-Maury battait Grendale bien souvent! Deux ou trois jours avant, Carassan l'avait surpris, en train de descendre l'escalier, serrant les poings et grondant comme un gros matou furieux. Il avait voulu lui parler. Saint-Maury s'était sauvé en lui disant : « Je deviens fou, dans cette cahute. » Certes, l'appartement de ses parents, rue Octave-Feuillet, avait une autre allure...

Grendale secouait la tête et lançait, tantôt vers Gourgaud, tantôt vers lui, des regards de biche blessée.

— Oui, dit Carassan, c'est bien lui qui est lâche.

Grendale repartit :

— Mon vieux, oui, mon vieux, c'est comme ça. Il n'a pas le courage de ce qu'il fait. Il ne veut pas me montrer chez lui. Un soir, il m'a bousculé dans une épicerie, parce que sa mère passait sur le trottoir d'en face. Oui, dans une épicerie.

Carassan regarda la cravate fleur de pêcher de Grendale, et sa chemise à grands carreaux noirs sur fond opalescent. Son complet d'un vert très sombre était finement moucheté de roux. Et comme par surcroît, il se poudrait sans discrétion, Mme de Saint-Maury aurait été assez étonnée de le voir avec son fils, évidemment.

— Et toi, demanda-t-il à Gourgaud, comment se fait-il qu'on ne te voie plus ?

— Moi... Mais je passe chez toi presque tous les jours où j'ai cours. Seulement tu n'y es jamais.

Carassan se sentit aussitôt coupable.

— En effet, dit-il. Je sors assez souvent ces temps-ci.

Gourgaud hocha la tête.

— J'ai vu Françoise Rolland, reprit Carassan. Elle ne sait pas ce que tu as fait aux autres.

— Oui, dit Gourgaud. Elle est très chic, elle me raconte les histoires de tout le monde. Sauf les siennes, bien sûr. Il y en a une autre qui me parle. Je l'ai même emmenée au cinéma l'autre soir.

— Hé! hé! fit Carassan.

— C'est une garce, celle-là, d'ailleurs, ajouta Gourgaud avec simplicité. La moitié du cours a couché avec elle.

— Peut-on savoir comment elle s'appelle?

— Madeleine Gutman.

— Gutman! dit-il. Oui, je sais qui c'est. Mon pauvre vieux, ne perds pas ton temps avec elle.

— Je sais, je sais, dit Gourgaud, mais il y a des soirs où je m'embête tellement. Je sortirais avec n'importe qui.

— Ah! oui, c'est vrai, bien vrai, dit Grendale, qui s'appliquait à dessiner des séries de bâtonnets sur la table, il y a des soirs... Moi, j'ai été au bordel, la semaine dernière. Là-bas, à côté du boulevard Sébastopol. Elle s'appelait Lydia, elle était très douce. Elle connaissait si bien la vie. Nous avons beaucoup parlé.

— Ah! bon! dit Carassan.

— Elles connaissent la vie, ces femmes-là, répétait Grendale, l'air très content de lui.

Gourgaud se leva brusquement. Grendale aussi.

— Où vas-tu? demanda-t-il avec anxiété; je vais avec toi, n'est-ce pas?

— Non, dit Gourgaud, j'ai rendez-vous ... Avec elle.

Carassan le regarda et hocha la tête. Alors Gourgaud s'emporta :

— Eh! mon vieux, que veux-tu? Je te l'ai déjà dit, je ne peux pas choisir, moi. Et j'en ai marre de m'emmerder tout seul. Au revoir.

Il partit, tête basse, en balançant ses épaules.

— Michel, ne me laisse pas seul, dit Grendale, je ne peux pas passer une soirée seul en ce moment.

Carassan se retint de lui demander s'il avait jamais pu passer une heure seul. C'était gai! Gourgaud l'engueulait maintenant, et se mettait à courir la putain. Pendant que lui

faisait de jolies dissertations notées seize sur vingt et flirtait devant une tasse de thé. Et l'autre, là, qui se plaignait de sa solitude comme une petite garce...

— Viens, dit-il à Grendale. Passons prendre Hilda et allons dîner.

XI

Carassan avait déjà essayé de rencontrer Bergaillot dans le Quartier. Il ne s'intéressait pas assez à lui pour courir le risque, en allant chez lui, de le déranger. Une espèce de mendiant, ce Bergaillot. En cagne, il copiait ses versions latines sur Carassan, utilisait ses notes et l'envoyait chercher des livres à sa place. Sans parler des billets de dix francs jamais rendus. Et Carassan trouvait toujours difficile de s'écarter d'un mendiant, une fois qu'il avait vu de trop près ses infirmités.

Un jour il aperçut enfin Bergaillot en train de prendre un crème au comptoir de Capoulade et l'aborda :

Bergaillot dit aussitôt :

— Content de te voir, toi. Je suis dans le pétrin jusqu'au cou, mon vieux. Jusque-là.

— Ah! bon. Comme d'habitude.

— Oui, comme d'habitude. Qu'est-ce que tu veux, je ne suis pas d'accord avec le système, le système cherche à m'éliminer.

— Penses-tu! Le système s'en fout.

Bergaillot se pencha sur sa tasse de café-crème qu'il dégustait comme si c'était un précieux breuvage. Toujours aussi avare!... Carassan lui en voulait de l'avoir abusé, deux ou trois ans plus tôt, par ses boutades dévastatrices. Lui aussi, en ce temps-là, étripait le bourgeois dans de féroces discours. Bergaillot lui offrait le souvenir, parfaitement conservé, de sa jobardise du passé.

Bergaillot avait fini son crème et cherchait laborieusement, dans le creux de sa main, les quinze centimes qui représentaient le strict dix pour cent qu'il donnait toujours en pourboire.

— Veux-tu que je te prête dix sous? dit Carassan impatienté.

— Dix sous? dit Bergaillot en levant vers lui un regard surpris. Mais je n'ai consommé que pour un franc cinquante.

— Bon, bon, je t'attends à la porte.

Bergaillot le rejoignit et lui dit vivement, comme s'il se rappelait tout à coup quelque chose d'important :

— Tu m'as fait penser à Corbin et à ses amis les orthodoxes, tout à l'heure. Ils nient, eux aussi, l'importance de la révolution intérieure. Pas si brutalement que toi, d'ailleurs. Ils reconnaissent que ce n'est pas un mauvais début... Tiens! C'est curieux, Corbin parlait justement de toi, à la sortie d'une réunion des étudiants révolutionnaires. Tu es à ses yeux le type même du bonhomme perdu pour toute espèce de révolution.

Carassan avait de l'estime pour Corbin. Touché au vif, il s'exclama :

— Corbin a dit ça? A toi!...

— Non, dit Bergaillot en regardant fixement le fond du boulevard. Pas à moi. Ils étaient trois ou quatre. Il s'agissait de trouver des types capables d'écrire des articles pour la revue *Faits et Arguments*. Quelqu'un avait cité ton nom. Une jeune fille... Paule Glénat, je crois.

Carassan remarqua que Bergaillot avait pris un ton contraint.

— Et quelles étaient les raisons, insista-t-il, de cette belle condamnation?

— Oh! dit Bergaillot, à vrai dire, il parlait d'une attitude plutôt que de toi en particulier. Tu sais bien que les individus ne l'intéressent pas. Tu ne venais là que comme exemple.

— Un exemple... Ah! parfait.

— Corbin disait, reprit Bergaillot, que les intellectuels qui ne sont pas des imbéciles passent toujours par une période de révolte. A ce moment-là, ils se valent à peu près. Tout dépend de la conclusion de cette révolte : les trop tôt fatigués, ceux qui veulent une vie paisible, c'est les vrais bourgeois...

— Et c'est avec ceux-là qu'il me classait?

— Non.... Non, il distinguait encore d'autres catégories : celle des rebelles de toujours, qui épateront toujours le bourgeois. Et enfin les révolutionnaires.

— Alors moi, dans tout ça, je suis de la seconde espèce. Un anarchiste velléitaire, à peu près?

— A peu près, reconnut Bergaillot. Ce n'est pas mon avis, d'ailleurs. Corbin... tu sais. Il disait pourtant quelque chose d'astucieux. Il voit en toi le véritable intellectuel : un type entouré d'activités symboliques... Si tu étais révolutionnaire, tu ne pourrais l'être, disait-il, que par des actes symboliques... Qu'est-ce qui te prend?

Carassan venait d'éclater de rire et secouait Bergaillot par l'épaule.

— Sacré Bergaillot! dit-il. Tu es encore plus couillon que je ne croyais.

— Tu trouves?

— Si je trouve!... Mais tu auras mal écouté, mon vieux. C'est moi qui ai parlé des activités symboliques de l'intellectuel : cotisations, manifestes, comités, etc. dans un article; Corbin m'en a demandé d'autres. Il parlait de mes idées, pas de moi. Tu as eu tort de te frapper. Merci quand même pour l'intention.

— Pas de quoi.

Bergaillot souriait tout jaune.

— Allons, dit Carassan, passons aux choses sérieuses. Je t'ai entendu prononcer le nom de Desplanches, l'autre jour, par hasard. Tu sais que ton histoire l'avait énormément embêté, l'autre fois.

— Je m'en étais bien aperçu. On aurait dit que c'était lui qui était dans la mélasse.

— Tout de même, interrompit Carassan, il faut reconnaître que le rôle le plus difficile, c'était lui qui l'avait. Après Mauricette, bien entendu. Toi, en somme, tu t'étais contenté de baiser la fille. Ce n'était pas un exploit héroïque. Desplanches n'est pas un héros non plus, mais il a été chic.

— Il avait besoin de fric, et j'en avais un peu. C'est tout.

Il paraissait sur le point de grincer des dents.

— Seulement, ajouta-t-il, les temps sont changés. Des-

planches n'a plus besoin de fric, et moi je suis sans un. Alors Desplanches m'envoie au bain.

Carassan saisit Bergaillot par le bras.

— Écoute, dit-il, tu devrais te rendre compte d'une chose : ces affaires-là sont absolument désagréables, de quelque côté qu'on les prenne. N'importe qui essaierait de s'en écarter à tout prix. Je t'avais aidé parce que tu étais mon copain depuis trois ans et parce que Mauricette était une brave petite fille qui pouvait, une fois sortie de là, faire quelque chose de pas mal...

— Tu ne t'étais pas trompé, ricana Bergaillot, elle a terminé brillamment l'École Dentaire et vient de se marier avec un notaire plein aux as. Une réussite, quoi!...

— Pourquoi pas?... J'aime encore mieux ça que celles qui font le trottoir avec une syphilis à la disposition du client et un moutard quelque part en train de devenir un voyou. Ça ne me regarde plus, d'ailleurs. Ni ta nouvelle histoire. Je voulais simplement te dire qu'il me déplairait que tu te serves de ma recommandation d'autrefois pour empoisonner encore un bon gros type un peu faible qui n'est pas du tout un spécialiste de ces coups-là.

— Ta sollicitude pour lui est touchante.

Carassan ferma les poings. Un instant, il ne vit plus que la mâchoire étroite de Bergaillot, à quelques centimètres de ses yeux. Il se contint pourtant, et dit seulement, d'un ton très calme :

— Je voudrais bien savoir une chose : si tu as décidé de chercher toute ta vie des filles à seule fin de leur coller des mômes pour les faire avorter. Quel plaisir peux-tu bien y prendre?

Bergaillot avait pâli. Carassan le haïssait, à ce moment-là, cet ancien camarade du lycée, de toutes ses forces. Dire qu'il était peut-être possible de trouver quelque ressemblance entre eux!

— Après tout, reprit-il, si tu n'es capable ni d'aimer les femmes, ni de les traiter proprement, tu n'as qu'à leur foutre la paix.

Bergaillot semblait mastiquer quelque chose de trop épais pour sa bouche.

— Tiens! finit-il par dire. Tu es devenu champion de morale? Ça ne te va pas mal, mais je n'aurais jamais cru ça de toi.

Carassan aperçut dans son regard une petite lueur. Que voulait-il dire? Peut-être pensait-il à Gourgaud... Curieux, qu'il ne pût s'empêcher d'attacher de l'importance aux opinions de ce salaud. Était-ce les années de cagne ensemble? Il desserra complètement ses poings et demanda, presque avec douceur :

— Qu'est-ce que tu vas en faire, de ta nouvelle bonne femme?

— Ça t'intéresse donc?

— Oui, ça m'intéresse quand même. Mettons que c'est le moraliste.

Bergaillot souriait. Carassan eut de nouveau envie de s'en aller. Justement, ils passaient près de la rue Soufflot. Chaque fois qu'ils avaient atteint le boulevard Saint-Germain, Carassan avait fait demi-tour. Il ne voulait pas avoir l'air de raccompagner Bergaillot. Quand il se rappelait les va-et-vient nocturnes d'autrefois, Bergaillot le reconduisant jusqu'à sa porte et lui le reconduisant à son tour, une nausée lui venait. La passion de discuter les tenait tous les deux, à vingt ans, encore plus fortement que la curiosité des femmes. Comme il serait agréable, aujourd'hui, de planter là Bergaillot avec un « Débrouille-toi » qui lui ferait sentir qu'il n'était plus de son bord! Mais il ne pouvait pas. Et les yeux traqués de cette pauvre fille qui s'appelait Malou...

— Je ne descends pas, cette fois, dit-il avec lassitude. Il est bientôt midi. Que vas-tu faire?

Bergaillot haussa les épaules :

— Rien.

— Tu vas attendre qu'elle ait son gosse?

— Elle se débrouillera.

— Tu veux dire : nous nous débrouillerons.

Bergaillot le regarda avec une naïve stupéfaction.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais me coller un fil à la patte pour cette fille.

— Et alors?

La candeur de Bergaillot demeurait intacte. Inutile de discuter.

— Enfin, qu'est-ce que tu vas faire exactement?

— Moi... je vais me tirer un de ces quatre matins, sans laisser de trace. A moins...

— A moins?

— A moins que je ne trouve quelqu'un bientôt.

— Pourquoi voulais-tu que j'aille chez toi, l'autre jour?

— Oh! pour parler avec toi, pour que tu voies Malou. Je pensais que tu m'aiderais peut-être. En souvenir...

— Oui. Pour le moment, je ne connais pas de type prêt à faire ce que Desplanches avait fait. Mais je pourrai peut-être taper Rodo de quelques billets de mille. Je vais voir... Je passerai chez toi un de ces soirs. Au revoir.

— Au revoir.

La main toujours moite de Bergaillot, dans la sienne, lui parut filante et molle comme une sorte de viscère.

(A suivre.)

GEORGES MAGNANE.

PATERNITÉ ET PATRIE

La guerre aura-t-elle relâché ou resserré le lien familial? Il me semble que la guerre rose — celle des huit premiers mois — l'aura relâché, et la guerre rouge — celle de mai-juin — resserré. Mais on en discuterait à longueur de journée.

J'ai rencontré un homme de trente-six ans, ingénieur de son état, qui, « blessé léger », se trouva hospitalisé, sur la fin de juin, dans une ville de la zone libre. Tant qu'il était dans l'action, il n'avait guère songé à sa femme et à ses deux enfants (garçon et fille). Rendu à lui-même, il ne pensait plus qu'à eux. Les dernières nouvelles qu'il avait d'eux étaient de Paris, à la date du 15 mai. Avaient-ils quitté Paris avant l'occupation allemande? Et, si oui, pour où? De toutes façons, excessivement démunis d'argent. Tués peut-être.

Il me disait :

— On veut que nous nous mettions à une tâche nationale. Mais il faudrait d'abord nous rendre la liberté d'esprit, en nous rassurant sur les nôtres. Le souci des miens — dont j'ignore ce qu'ils sont devenus depuis deux mois — me pompe, pompe en moi tout autre souci, comme une éponge pompe une flaque d'eau. On s'adapte à tout, à l'inconfort, à la chasteté, au risque quotidien : j'ai appris cela. Mais pas à cette sorte d'ignorance. Ah! si on pouvait décider de n'aimer plus un être! A l'instant je reprendrais ma force, et avec elle le pouvoir de servir mon pays. Mais comment cela? Ma femme et les petits étaient quelquefois un peu décevants. Hélas, ils ne l'ont pas été assez. Et, en ce moment, c'est l'affection qui me ronge et m'empoisonne. En vérité, on

nous punit d'aimer. La présente impossibilité, pour un être, d'avoir des nouvelles des siens, est une véritable prime à l'égoïsme et au célibat. S'il le fallait, je renoncerais, sans hésiter, à tout l'ensemble de ma situation, à mes projets, à tout ce qui fait ma raison de vivre, pour retrouver qui vous savez, et être sûr de ne les quitter plus jamais. N'importe quelle vie, dans le péril ou dans la misère, pourvu qu'on la partage avec ceux qu'on aime. Je croyais que c'était ceci ou cela qui donnait un sens à ma vie. Mais je vois maintenant que c'est d'aimer.

Après chaque courrier, c'est-à-dire deux fois par jour, il faisait la queue, vingt minutes, à la poste restante, sans y rien recevoir, les paupières douloureuses d'attendre tant en vain. Ou bien pour y recevoir des lettres datées de Paris, et du 8 juin — cinq jours avant l'occupation, où on lui proposait un système nouveau et mirobolant de classeurs pour bureaux; à moins que ce ne fût une invitation à une conférence sur l'appareil digestif des protozoaires, conférence qui serait donnée le 14 juin, jour de l'entrée des Allemands.

Il me disait :

— Je vais à la poste après le déjeuner, parce que, si j'y vais avant, ça me coupe l'appétit. Il est vrai, y aurait-il grand mal? Manger, et se dire que ceux qu'on aime sont peut-être en train de crever de faim! Un haut fonctionnaire, auprès de qui je m'enquérais — avec trop d'émotion, sans doute — des moyens de les retrouver, m'a fait la leçon : « Vous êtes comme les autres : vous ne savez pas attendre! » Attendre, si les préférés de votre cœur étaient heureux, passe encore. Quoique... la femme qui a des tentations, les enfants qui perdent leur fleur sans qu'on en jouisse (dans trois mois, leur rire même aura changé de forme), et qui poussent au petit bonheur... Mais quand ils crèvent de faim! Et puis, cette pensée, qu'ils puissent croire qu'on les oublie!

Fier, libre, un peu chardon, maintenant il montait des escaliers et attendait des gens : on l'eût fait marcher comme on eût voulu. Ensuite, il partit; partit pour une ville, de l'autre côté de la France, où il *croyait* — croyait seulement — pouvoir rencontrer un de ses amis qui serait en mesure de le mettre sur la trace des siens. Il me dit que, s'il apprenait

qu'ils étaient en pays occupé, il les y rejoindrait. Dans le même temps il m'expliquait pourquoi la zone occupée n'était pas sûre pour lui. « Malgré les risques, j'irai demander des sauf-conduits aux Kommandanturen, s'il le faut. Ma vie n'a désormais d'autre but que de les retrouver. »

Alors il m'apparut tel que le vieux Priam allant réclamer le corps de son fils à Achille qui l'a tué, ou encore comme ce chevalier polonais, personnage d'un des romans de Sienkiewicz, que l'ennemi fait attendre pendant des journées et des nuits, sous la neige, au pied d'un château fort, et qui accepte tout, parce que l'ennemi lui a fait entendre qu'il lui laisserait peut-être apercevoir sa fille, prisonnière dans le château fort. Et je me disais que dans cette démission de tout, par amour pour son enfant, qu'elle fût chez le bourgeois de France ou chez le dur chevalier polonais, il y avait quelque chose de plus maternel que paternel. Mais il y a de la mère dans tout ce qui aime.

Je songeais aussi que si j'avais vu les objets de tant d'amour, probablement m'en eussent-ils semblé indignes : c'était donc pour cela, ces angoisses, cette longue épreuve, s'être peiné si fort ! Enfin ils m'eussent apparu comme apparaissent sans doute, aux indifférents, les êtres que j'aime : il y a dans nos affections quelque chose de ridicule. Je songeais aussi que peut-être, à cette heure, sa femme et ses enfants étaient très heureux (obstinément il les imaginait malheureux). Je songeais encore que peut-être toute sa souffrance présente n'était rien, auprès de sa souffrance de déceptions, le jour où ils seraient enfin réunis.

De la ville où il s'était rendu, l'homme m'écrivit qu'il y avait retrouvé son ami, et, par lui, appris l'adresse des siens; ils étaient en zone ocupée. « Je tremble de joie. » Il citait les vers de Maurras, avec leur rythme cahoté, douloureux :

Je t'ai cherché sous le ciel qui tonne,
Jusqu'à ce bord de talus désert.
Ne rêve plus que je t'abandonne.
Ne suis-je pas la chair de ta chair?

J'y ajoutais *in petto* deux octosyllabes :

> *Maintenant, pour ma récompense,*
> *Sois celui que j'avais rêvé.*

Il avait écrit à ces fameux bien-aimés, les priant de venir le rejoindre dans cette ville, et leur envoyant de l'argent. Il leur mandait qu'il lui était impossible de se rendre en zone occupée, car il avait appris entre temps, de la source la plus sérieuse, qu'il y allait de sa vie.

A mon grand étonnement, mon ami ne m'écrivit plus. Et c'est seulement sur une question très directe, qu'enfin je lui posais dans une lettre, qu'il me répondit que sa femme et ses enfants avaient préféré rentrer directement — sans venir le voir — de leur lieu d'évacuation à Paris.

***

La forme merveilleuse de l'amour, c'est d'aimer sans qu'on vous le rende en proportion, et *de n'en souffrir pas.* De n'en souffrir pas, par amour, car il s'agit uniquement de faire du bien à ce qu'on aime, — *non nobis, domine; non nobis,* — de la joie par moments insensée qu'on en éprouve, et le reste n'est rien. Et de n'en souffrir pas, par intelligence, parce que l'intelligence sait bien qu'on ne rend pas l'amour sur commande, et parce que le spectacle de l'amour non rendu est pour l'intelligence un spectacle de l'espèce classique : elle en jouit comme on jouit d'une belle loi de la nature. Un homme qui souffre de ce que sa femme et ses enfants ne lui donnent pas autant qu'il leur donne, est un benêt.

Le jour qu'enfin lui et elle ils se rejoignirent, elle l'avertit dès leur premier tête-à-tête : « Maintenant, il faudra que tu ne m'embêtes plus que la nuit. Pas le jour. » Cela, d'ailleurs, sur un ton si gentil, qu'un lourdaud seul s'en fût vexé. Quant à l'homme et ses enfants, tout de suite ils n'eurent plus rien à se dire. Les enfants n'avaient aucun souvenir — aucun souvenir vivant — des misères de leur évacuation (tout ce qu'on en pouvait tirer de clair était qu'ils n'avaient été ni mitraillés ni bombardés sur la route, contrairement à ce qu'affirmait leur première lettre, écrite dans tout le feu

des majorations innocentes). Cette indifférence leur permettait une indifférence égale, touchant la vie de guerre de leur père; ils n'eurent même pas la curiosité de voir la cicatrice de sa blessure. Je songe à cette affiche pour un emprunt de l'autre guerre : un poilu élève dans ses bras son petit garçon, mais celui-ci détourne la tête, visiblement pensant à tout autre chose qu'aux délices de la présence paternelle. Ou bien je me rappelle cette légende de dessin, dans un illustré de la même époque : le gosse qui dit à son père arrivant en permission :

Ah! papa, tu n'en fais guère!
Tu n'as pas la croix de guerre.

Mais le père les aimait tout autant quand ils le décourageaient un peu, quand il souffrait un peu d'eux : il n'avait plus ces mouvements d'humeur qu'il avait contre eux autrefois. Il les aimait, non dans leurs défauts, mais — oh! que cela est banal — malgré leurs défauts. Il sentait bien tout ce qu'il faut d'arbitraire pour se polariser sur deux ou trois êtres, et se suffire d'eux, quand le vaste monde en offre par milliards de plus charmants et, sans doute, de plus dignes d'être aimés; et un démon lui soufflait souvent : « Pourquoi ceux-ci? » Mais il acceptait cet arbitraire, de même que, ces êtres, maintenant il les avait acceptés. D'ailleurs, n'étaient-ils que décourageants? Certes non! C'était « un jour oui, un jour non », comme chez tous les êtres; il n'y a que les objets d'art qui soient *a joy for ever* : il n'est pas de vivant, chiens et chats y compris, qui ne soit somme de joies et d'épreuves.

Après ces onze mois de séparation, l'extraordinaire joie de leur faire plaisir lui était comme une seconde naissance. Après ces deux mois d'insomnie, par anxiété de leur sort, maintenant il dormait, de bonheur. Hors ses heures de travail, il ne s'occupait que d'eux. Et, dans son travail même, il s'occupait d'eux encore, songeant qu'avec ce travail il les nourrissait; il en venait à aimer ce travail; plus qu'hier il lui trouvait un sens. Quelquefois, avant la guerre, il s'était un peu impatienté que tout l'argent qu'il gagnait fût employé pour d'autres que lui; devoir renoncer à la *grande classe* pour sa collection de timbres-poste, parce qu'il y a une femme et

des moutards dévorants! Maintenant il en était content. Il s'était transsubstantié en les siens : ce qu'il faisait pour eux, il le faisait pour lui. Sans ambition jusqu'à ce jour, maintenant l'ambition lui poussait, mais à seule fin de consolider les siens. Il se mit à ménager les gens — même, d'aventure, à être un peu plat —, et il trouvait cela noble, parce qu'il le faisait en vue de ses enfants. Absorbé par ces préoccupations, il n'avait pas de haine des célibataires et de leur insouciance, car il n'était pas méchant : il avait seulement honte pour eux.

Pendant ces semaines d'angoisse où il était sans nouvelles, il s'était dit : « Il faudrait que je sois rassuré sur eux, pour pouvoir penser à la patrie. » Mais à présent il était bu par sa famille, et ne pensait pas davantage à la patrie : déjà il trouvait amer d'être obligé de passer plusieurs heures par jour à gagner sa vie, ou plutôt la leur, sans pouvoir jouir d'eux durant ce temps. Le temps de liberté qui lui restait, il n'avait pas envie de l'employer à une méditation et à une action civiques. Même, il avait cessé de se « tenir au courant » : il ne feuilletait les journaux que pour y trouver des renseignements d'ordre administratif ou économique, propres à intéresser son foyer. Celui qui, il y a deux mois, était un combattant tendu uniquement vers le meurtre, celui qui, il y a un mois, rêvait au jour où il aurait l'esprit assez libre pour pouvoir collaborer à l'œuvre française, désormais son esprit ne dépassait pas des problèmes tels que : Comment rattraper mon argent? Faut-il laisser les enfants en zone occupée? Faut-il leur acheter des vêtements d'hiver dès maintenant? et autres problèmes très père-de-famille-été-1940. (Quelle gymnastique! Quelle souplesse il faut à l'homme pour passer ainsi, presque instantanément, de la mitrailleuse au pot-au-feu!) En quoi il était devenu fort semblable à sa femme. « Que l'univers périsse pourvu que mon Sérioja soit heureux! » (1). Ou bien : « Excusez-moi, docteur : ce sont des pieds de mère de famille », comme disait cette dame, montrant des pieds noirs au médecin devant qui elle avait dû se déchausser à l'improviste; traduisez : « Une mère de famille a d'autres soucis. »

(1) Mot prêté symboliquement par Tolstoï à sa femme. Sérioja est un de leurs enfants.

L'individualisme? Certes! Mais encore faut-il qu'il soit appliqué à des hommes dignes de ce nom. Appliqué à l'homme du commun, l'individualisme produit cet horrible petit chapon siroteur d'apéritifs, si sec malgré tout le sirotage, mesquin, égoïste jusqu'à la férocité, et dont nous périrons sûrement, si nous ne parvenons pas à créer en France un type d'homme nouveau, si nous ne nous résignons pas à *supporter*, en France, un type d'homme nouveau. On a donc raison de proclamer que la cellule « famille » est capitale, si l'on pense « nation d'abord » (*quid* de la cellule « clan » ? Il ne faudrait pas l'oublier). Mais, ce contre quoi nous voudrions mettre en garde, c'est la croyance que l'esprit de famille suffit. La société française de ces vingt dernières années nous cornait aux oreilles qu'il fallait être « humain »: « Le malheureux, il n'aime pas! » etc. Puis, au premier détour du chemin, elle nous mettait dans une situation où nous aurions été libres, forts, efficaces, hommes enfin, si nous n'avions pas aimé; et où nous étions tout le contraire, d'aimer. La société française d'aujourd'hui, si elle nous prône l'esprit de famille sans les réserves nécessaires, nous exposera, et s'exposera avec nous, aux mêmes mécomptes. Car le bien de la patrie et le bien de la famille ne coïncident pas forcément.

Servir les siens et servir sa patrie, il faut bien reconnaître que c'est un problème, si on donne son plein sens au mot servir. (Et si on veut aimer Dieu, de surcroît!... ou une tâche, ou la sagesse, ou la gloire, ou la vie de l'esprit!...) Oh! tel s'en tire, nous le savons. Mais comment? Quand on voit en quoi consiste, chez certains, la vie religieuse ou l'amour paternel, on ne s'étonne pas qu'ils puissent mener, de concert avec ces amours, nombre d'autres amours. Mais celui qui prend au sérieux la direction d'une femme, et l'éducation d'enfants, n'a pas de temps de reste (sauf cas rares) pour s'occuper beaucoup de la patrie, et moins encore de ce qui la dépasse. Pour sauvegarder la religion, les sages et les prêtres ont professé le détachement de la famille. Pour sauvegarder l'instinct guerrier et le goût du risque, défense de la tribu ou de la patrie, les Arabes ont pratiqué la polygamie, qui affaiblit l'amour conjugal en le divisant ; les officiers fran-

çais d'autrefois ne se mariaient que tard, et on connaît le mot de Lyautey, qu'un officier marié perd les deux tiers de sa valeur; sans parler de ces Japonais de l'ère ancienne qui, au moment de partir en campagne, tuaient leur femme et leurs enfants, pour n'être pas tentés de regarder en arrière. Et nous savons assez que l'Allemagne hitlérienne a obtenu partiellement sa puissance en bridant l'esprit de famille : en séparant l'enfant de ses parents, en le braquant à l'occasion contre eux.

La conclusion de notre récit sera donc : rien n'est plus important que de voir chez nous la famille consolidée et privilégiée, d'abord parce qu'elle suppose des enfants, et que tout ce que nous pensons et faisons pour la France est peine perdue, si dans cinquante ans il n'y a plus de France, ou quasiment, faute de Français! ensuite, parce qu'il nous faut expulser du paysage français le chapon à apéritif et la dame à chienchien. Mais l'amour de la famille devra être surveillé, parce que son excès peut devenir une menace contre la patrie, et parce que cet excès peut accentuer notre embourgeoisement; or, *c'est en partie de notre embourgeoisement qu'est venue notre défaite.* Dire cela n'est pas « dire du mal de la famille », car il n'est rien dont nous n'ayons à le dire. Il ne faut pas plus abuser de l'esprit de famille, qu'il ne faut abuser de ces choses excellentes que sont le vin, ou le sport, ou la force, ou la franchise, ou la sagesse. « Quatre est bon, cinq est très bon, six est mauvais », dit un proverbe arabe.

HENRY DE MONTHERLANT.

EN RELISANT MARCEL AYMÉ

On a tout de même, aujourd'hui, quelques chances et quelques plaisirs. *La Belle Image*, de Marcel Aymé, nous rappelle heureusement un écrivain heureux, abondant en trouvailles charmantes, et qui se continue lui-même avec une charmante aisance. Il nous apporte le repos, une détente mesurée, la grâce d'une imagination qui ne nous distrait de la réalité que dans la mesure où cette imagination se joue de la réalité sans jamais la trahir.

Marcel Aymé est un réaliste distrait. Populiste, a-t-on dit; peut-être, mais populiste comme un poète peut l'être, c'est-à-dire à contre-temps. Tous les personnages de Marcel Aymé relèvent, évidemment, de la palette populiste; ce sont de petites gens, obsédés par de petites affaires, mais ce sont de petites gens touchés par la grâce. Ce sont de petites gens à qui il arrive, tout d'un coup, quelque chose. Ils perdent leur visage, ils perdent leur devoir, ils subissent brusquement une révolution intérieure. Le héros de *la Belle Image* perd son visage. Il devient beau, de laid qu'il était. Le héros d'*Aller Retour*, sans subir une telle métamorphose, ne s'en métamorphose pas moins. Un des premiers rôles du *Bœuf clandestin* est tenu par un monsieur assez important dans sa paroisse parisienne, qui pose au végétarien devant sa famille réunie, mais qui mange du bœuf en cachette. Ce bœuf clandestin est une évasion, comme c'était une évasion, pour le monsieur de *la Belle Image*, d'être un autre homme que lui-même, à la faveur d'un miracle qui lui permet de tromper sa propre femme avec lui-même.

Il est significatif que Marcel Aymé utilise toutes les res-

sources du comique : dédoublement de la vision (*les Jumeaux du Diable*), hésitation sur la paternité (*le Vaurien*), libération, à la Courteline, des servitudes petit-bourgeoises (comme on disait naguère) (*Aller Retour*). Le début de ce dernier roman donne assez bien la clef de Marcel Aymé : « Lorsque Justin, au coin de la rue Réaumur, eut définitivement tourné le dos à sa femme, une joie forte entra dans ses poumons à se sentir maître d'une liberté qu'il désirait pour la première fois. » Découverte soudaine de l'évasion, des possibilités interdites à ceux-là mêmes qui en profitent; échappée vers un inconnu dont on aura conscience à mesure qu'il se révèle et s'affirme inconnu.

Je crois que Marcel Aymé ressemble à ces enfants sages, mais un peu sournois, qui attendent toujours, au coin du feu, une catastrophe, Mais, d'autre part, il souhaite une catastrophe raisonnable, qui accorde ensemble son sens de la fuite et son sens de la réalité. Marcel Aymé est un réaliste qui en a assez. Son registre et sa copie ne lui suffisent pas. Il a si bien et si aisément gagné ses galons qu'il veut pousser plus loin, et imaginer ce que serait la vie si la vie n'était pas ce qu'elle est.

D'où vient l'aisance souveraine avec laquelle il mélange l'imaginaire et le réel. Il y a quelque chose d'insolite dans ce mélange, et Marcel Aymé est le premier à s'en apercevoir et à le savoir. Le fantastique et l'anormal, chez lui, apparaissent comme une sorte de permission d'être naturel et fidèle aux choses. Il a besoin d'un changement de visage, d'un changement de destinée, de la couleur d'une jument, pour être tout à fait d'accord avec sa conscience. Et cet accord lui est nécessaire, essentiellement, car il n'accepte pas les différences établies entre le rêve et la vision.

Relisez, par exemple, cette étonnante *Jument verte.* La palette de Marcel Aymé y rassemble toutes les couleurs paysannes : le foin, la vie, la sueur, les habitudes et les manies ; le rythme du travail et la connaissance intime de la vie hors des villes. Relisez ou lisez ensuite *la Terre* de Zola. Le roman n'est pas mauvais, quoi qu'on en ait dit, et la vie des gens des campagnes y est assez justement rapportée. Mais on sent bien que Zola ne peut pas faire autre chose que de

raconter exactement. Son livre est comme un veston étriqué qui gêne aux entournures. Son lyrisme n'est pas faux, mais il est étranger. On sent bien qu'il n'est pas du village. On sent bien qu'il récite une leçon, et l'on est content qu'il ne gaffe pas trop jusqu'à la fin.

On n'imagine pas Zola installant tout à coup une jument verte dans le cadre laborieux de sa campagne. Il n'y aurait pas songé, il n'aurait pas pu y songer, pas plus que Racine n'aurait pu faire descendre, du haut des cintres, un *Deus ex machina* en plein milieu d'*Andromaque*. *La Jument verte*, qui est, de loin, le meilleur roman paysan de ces dernières années, est en même temps, suivant la stricte observance réaliste, un roman inacceptable. Il n'y a pas de jument verte, de même qu'il n'y a pas de messieurs qui changent de visage. Cependant, par ailleurs, le récit est assez sérieux et assez poussé pour nous obliger d'accepter l'invraisemblable.

Il me semble que nous touchons là au plus vif de notre auteur. Il y a, chez Marcel Aymé, une combinaison singulière de liberté et de discipline. Il voit le réel, il le voit minutieusement, et en même temps il refuse de le voir. Il est un peu comme un poète qui voudrait rêver et qui, ne pouvant rêver parce qu'il voit trop bien, choisit une donnée impossible afin de concilier les deux tendances qui s'affrontent en lui. Du moment qu'il y a une jument verte, du moment qu'il y a un monsieur qui perd son visage, alors il est tranquille, il a la permission de voir les choses comme elles sont. Et nous pouvons ainsi situer assez exactement Marcel Aymé dans la littérature contemporaine.

Les maîtres que nous respectons et que nous admirons avaient prononcé un divorce solennel entre l'imaginaire et le réel. Il y allait, pour eux, de leur foi d'honnête homme. André Gide, par exemple, et Claudel, et même Giraudoux, n'auraient jamais osé nous offrir de l'invraisemblable. Et quand l'invraisemblable s'imposait à eux, ils en faisaient des métaphores. La métaphore, au vingtième siècle, a servi d'asile à la fantaisie. L'influence du naturalisme avait été si forte et si durable qu'il fallait, quand on écrivait un roman, fournir ses preuves et ses garanties. Il fallait, quand on écrivait un roman, pouvoir être approuvé par les per-

sonnes qui n'écrivaient pas des romans mais qui, par hasard, les lisaient. Rappelons-nous l'admirable scrupule de Roger Martin du Gard, qui vérifie dans les journaux, jusqu'à l'heure, la saison, la température et les bourrasques qu'il rappelle dans son beau roman. C'est que ces bons auteurs avaient à se défendre contre les incartades de leur imagination. Le roman, pour eux, excluait le caprice et la boutade. Ils avaient si longtemps rêvé qu'ils se méfiaient de leur rêve lorsqu'ils considéraient la réalité.

Cela tenait, sans doute, à des coutumes littéraires acceptées, mais surtout à l'idée qu'un roman est une œuvre scientifique, ou qui peut du moins rivaliser avec la science. Claude Bernard et Zola (aussi différents que le jour et la nuit) exerçaient une influence à peu près égale. On faisait ses preuves en écrivant un roman, quelque peu comme l'apprenti revenant de son tour de France.

Pour ces écrivains, la réalité était une conquête. Pour Marcel Aymé il en va tout autrement. Complice de cette réalité par ses souvenirs et par son expérience personnelle, assuré d'en connaître toutes les nuances, doué pour en assurer la transposition littéraire, la réalité ne lui suffit pas. Il serait aisé de souligner ce qu'il y a de réaliste, voire de naturaliste, chez l'auteur du *Vaurien*. Il n'en reste pas moins que ce réalisme, ou ce naturalisme, ne le satisfait pas. Il le dépasse d'un mouvement naturel. Il cherche, il appelle autre chose, et, ne trouvant pas cet autre chose hors de lui-même, il sort de lui-même ce qu'il n'a pas trouvé ailleurs.

C'est pourquoi Marcel Aymé est le meilleur et peut-être le seul humoriste de nos lettres contemporaines. L'humour se distingue du comique (Bergson ne s'y était pas trompé) par un attachement aux choses, consciencieux et un peu triste. L'humoriste ne recherche pas le rire des autres, et il est assez triste, et surtout déçu, lorsque ce rire, sous sa plume, éclate malgré lui. Le comique et l'homme d'esprit sont au contraire déçus lorsqu'on ne rit pas de leurs bons mots. Ils ont voulu être drôles, cela faisait partie de leur engagement, cela était compris dans le programme; alors que l'humoriste n'avait pas compris ce rire dans son programme à lui.

Faire rire malgré soi n'est pas donné à tout le monde. Je

veux bien que Marcel Aymé y mette un peu de coquetterie. Il est toujours assez facile (et, mon Dieu, légitime) d'opposer ce qu'on pense de son œuvre à ce qu'en pensent les autres. Il reste que Marcel Aymé fait rire, et que nous n'y pouvons rien.

C'est une étrange chose, et bien digne de faire réfléchir sur l'étonnante richesse du génie français, que l'aisance avec laquelle un écrivain français reprend sans avoir l'air d'y penser, et peut-être sans le savoir, des traditions qu'on croyait réservées à d'autres pays. Il y a du Sterne dans Marcel Aymé, et aussi du Fielding, et du Mark Twain. Sa tranquille surprise devant le monde qui s'impose à lui, ce froncement de sourcil à peine indiqué qui marque son souci de s'accommoder aux incohérences de la vie, son application, comme d'un élève studieux qui mouille son crayon pour ne rien perdre de la dictée, sa façon de corriger ses étonnements par le refus de s'étonner, son adresse à multiplier froidement les étonnements du lecteur, tout cela compose un ensemble assez rare et assez naturel pour mériter notre admiration.

Original sans le savoir, drôle sans le vouloir, Marcel Aymé nous offre un tableau singulièrement juste et nuancé de notre époque. Ses bourgeois, ses ouvriers, ses patrons, ses vieux garçons maniaques, ses paysans et ses belles filles chaudes, ses champs de blé et ses rues sans joie ou sans nom, son goût complexe de l'extravagance et de la vérité forment un ensemble qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Il est un des rares écrivains d'aujourd'hui dont l'invention, la conception ont une valeur créatrice. Bon romancier, bon écrivain, maître de son registre, il a su créer un monde qui lui appartient en propre et dont il n'a pas fini de nous livrer les secrets.

RAMON FERNANDEZ.

GUERRES ET ÉVASIONS

Chaque guerre traîne après soi son contingent d'amnésiques. Ce n'est pas une raison suffisante pour que tout ce qui, en France, a encore un peu de courage et de liberté de pensée, semble avoir brusquement oublié que la peinture française fut depuis trente ans notre seul acte de présence dans le monde, et l'un des rares ferments vivants de notre époque. Les vrais témoignages de cette extraordinaire période d'entre deux guerres, ceux de Matisse, Bonnard, Braque, Dufy, Rouault, Picasso — pour ne citer que des aînés — ne poussons pas l'humilité jusqu'à leur préférer celui de M. Camille Mauclair (1). Enfin, puisqu'il est beaucoup question d'ordre depuis quelques mois, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que s'il y eut au monde, ces trente dernières années, un lieu où se fissent sentir les plus réelles exigences d'ordre, c'est bien dans le cerveau de quelques peintres français.

Il ne faudrait tout de même pas que notre défaite militaire fît admettre par extension une déroute générale de tout ce que notre civilisation a donné jusque-là de meilleur. C'est faire aux guerres la part trop belle que de leur supposer une telle influence sur les destinées de l'esprit. Les guerres et ce qui en résulte oüvriraient et cloraient les cycles du monde, comme le roulement de tambour annonce le début et la fin des classes. Et notre fatigue, notre bonne volonté (au sens pire du mot), notre désarroi aidant, nous voilà prêts à tous les reniements, à toutes les capitulations, à tous les « retours

(1) Car il y eut aussi M. Camille Mauclair : qui donc affirmait que la France était le pays de la mesure ?

à », à toutes les évasions. En réalité, guerres, révolutions, « catastrophes mondiales », tout cela ne change pas grand'-chose à la marche profonde de l'esprit : ce sont crises de croissance, poussées de l'instinct. Et si l'art français a connu depuis la dernière guerre un de ses plus beaux moments d'effervescence, ce n'est pas à celle-ci que nous le devons. Les grands mouvements — cubisme, expressionnisme — qui ont secoué ces vingt dernières années, tout cela fermentait bien avant, et les meilleurs peintres semblent l'avoir à peu près ignorée, comme Cézanne ignora celle de 1870. La guerre n'est plus, depuis les faits-divers magnifiés de Goya ou de Delacroix, source d'inspiration. L'artiste subjugué, écrasé, perd le sentiment de sa liberté, de ses droits à l'invention, il s'en remet à une obéissance aveugle, à un réalisme faux, ou s'échappe honteusement dans l'allusion : c'est en somme la plus basse forme du respect dû à un événement qui déborde l'homme si totalement.

C'est après les guerres que le drame commence. Je veux dire pour l'art. En 1914, les hommes avaient vécu des années sur une terre si profondément retournée qu'elle perdait toute signification vivante. Ils se retrouvaient soudain, étonnés, en face d'un monde viable, utilisable, déshabitués de tout contact normal, maladroits et fermés. Ils avaient été mêlés à cet immense désordre de la souffrance, à cette réalité obsédante, multipliée, d'une souffrance qui les cernait de toutes parts. Le problème n'était pas neuf, l'immense cri de tous les enfants martyrs n'a pas cessé depuis le commencement du monde, qui donc s'en est jamais soucié? Mais vingt millions d'hommes souffrant côte à côte et ensemble, un monde soudain hérissé de pièges, et l'artiste à son tour se gerce, se hérisse d'antennes. Il n'a plus assez de ruses pour échapper à cet envoûtement, il ne peut plus s'en tirer que par un mimétisme violent et caricatural de la guerre : l'enfant naturel de cette guerre, ce fut Dada.

Un enfant nerveux et sensible à l'excès, qui détruit pour mieux connaître, qui se détruit pour mieux sentir. Il y a plus d'amour qu'on ne l'imagine au fond de ce sabotage d'une réalité qui s'est révélée insensible, imprenable. Remarquez qu'il s'agit bien de dépeçage, non d'anatomie, — il

faut qu'une époque soit fameusement équilibrée pour se permettre l'anatomie. L'enfant brise son jouet à coups de marteau, il ne le démonte pas. Il n'était certes pas question de découper l'univers, l'homme, sagement aux jointures, et de les servir convenablement ordonnés : mais de les charcuter bien arbitrairement, bien injustement, comme peut le faire le meilleur des obus. C'est l'affirmation la plus égoïste, la plus immédiate de sa propre vie au milieu d'une terre soudain peuplée de morts; un cri dans le vide, un geste pour rien, une force qui trouve à se justifier en s'exerçant, à créer par son propre élan l'obstacle, c'est-à-dire une réalité : Dada fut une magnifique trouvaille de l'instinct.

Le danger, c'était de prendre pour fin ce geste qui n'avait d'autre raison d'être que sa fécondité, ce vide qui était l'espoir d'une forme, de peupler de rêve l'attente d'une réalité, d'un contact vivants. Dès que cette tentative désespérée trouvait en soi-même sa solution, et une solution paresseuse, vivant sur ses prémisses, et n'était plus un problème tragiquement posé, et vivant son avenir, elle était vouée rapidement à une évanescence. On décline vite à dévorer sa propre substance : le surréalisme, élégante et trop confortable solution du dadaïsme, qu'est-il devenu?

La guerre elle-même, qui fait rapidement de la banalité de l'immédiat, avec tout ce qui tremble aux extrêmes limites de l'homme — avec le cauchemar, avec la mort — la guerre aura je crois porté un rude coup au surréalisme. L'art qui est conquête et non expression n'aime pas à se voir devancé par la vie. On en a tant vu, de ces objets dévoyés, — lits-cages barrant le lit des torrents, armoires à glace rêvant au milieu de la prairie —, des intérieurs dévoyés, des animaux, des hommes dévoyés... Qui donc s'y entend mieux que la guerre à bousculer les rapports du monde, à jouer avec l'horrible, à faire d'incestes des mariages de raison ?

En septembre 1939 le problème s'est soudain simplifié : il n'y avait plus que l'homme, et la guerre. Il y a eu d'un seul coup, pour chacun de nous, cette chute dans le vide qui pouvait être notre salut. Peut-être vivions-nous trop sur des problèmes résolus, sur une connaissance trop experte et désinvolte de nos traditions, ou sur de trop lucides mala-

dresses, peut-être aussi sur les grands dons de nos aînés. Une tradition ne reste vivante que si elle se découvre perpétuellement. Il faut que l'artiste meure pour se retrouver, comme il n'y a de foi forte que celle qu'on a perdue et durement reconquise : nous nous sommes retrouvés avec une ou deux peaux en moins, comme des hommes brûlés vifs, inhabiles à toute création, mais singulièrement plus aptes à souffrir, c'est-à-dire à recevoir. Gromaire m'écrivait alors : « Ce qui m'avait le plus ému en 14, c'était les visages, quelle foule de visages! De cette épreuve vous retirez sans doute un sens de la profondeur humaine. Quand on vit parmi ces hommes chargés d'un poids continuel, on ne peut échapper à une sorte de hantise. »

On conçoit que la question du tragique, que la question de l'humain, se soit alors posée pour certains artistes de façon plus aiguë, comme un véritable cas de conscience. Il semble alors qu'il y ait un degré de distraction que l'on n'ait plus le droit de dépasser. Un certain art de flirts, de frôlements et de chatouillis de bon goût était devenu insupportable. L'élément « drame » ne fait pas irruption dans une œuvre, dans une époque, brusquement, à la faveur d'un coup de théâtre : c'est un travail plus complexe, plus intérieur et singulièrement indépendant des circonstances. Et les pires bouleversements humains ne fabriqueront pas un style tragique. Qu'importe d'ailleurs ce que « l'artiste » fera ensuite : il peindra si le cœur lui en dit des théières Louis XV et des petits chats. Mais il aura été pendant un temps ce pauvre homme bouleversé. Il y aura en lui quelque chose d'irrémédiablement renouvelé.

A l'arrière, cependant, on s'adaptait rapidement aux circonstances. Les marchands nous pressaient d'envoyer des croquis de guerre. A Paris on décrétait l'union sacrée de l'art français : « fauves » et « pompiers » avaient ordre de s'étreindre sans dégoût. Tout cela était assez écœurant.

*
* *

Le pire était à craindre de l'euphorie d'une victoire qui se voulait à tout prix — toutes les victoires se veulent ainsi —

moralisante et juste. Mais voilà que notre défaite l'est aussi, moralisante et juste! Nous butons au même piège, celui de notre lassitude déguisée. Quand la moralité n'est qu'une fatigue ou un refus de se compromettre, on ne peut guère espérer qu'elle soit un ferment bien virulent : se nourrir de remords est rapidement épuisant.

L'enfant de cette guerre, j'ai grand'peur que ce ne soit un enfant sage. Un petit monsieur pourri de préjugés, tout empêtré dans son orgueil de n'être ni rouge, ni blanc, ni juif. Ni rien. Pas même français. Un petit art bien français qui sera à l'art français ce qu'une photo composite est à un tableau de Poussin. Un brave petit art français bien moyen, bien sérieux, bien économe de rêve, d'audace et d'invention. Un art pas drôle du tout, voilà ce que pourrait bien enfanter cette drôle de guerre. Un art d'évasion, pas de cette riche évasion de l'instinct, mais de toutes ces sales petites évasions, de ces vieilles tricheries paresseuses, de ces « retours à... » qui trahissent les âges critiques...

Nous en sommes là, rien de plus, à ce choc émotionnel qui suit les grandes bousculades — révolte ou réaction de fatigue. Et je crains bien que cette fois nous n'options pour la seconde alternative en cherchant à nous abuser sur la qualité de cette réaction. Nous voilà pris de ces scrupules, de ces fausses crises de conscience, de ces besoins d'évasion, de ces refus d'évasion qui peuvent nous mener insensiblement aux pires abdications.

La guerre cette fois n'aura fait que précipiter la confusion. Nous assistions déjà, depuis quelques années, à une belle offensive de la médiocrité, sous les grands noms dont elle aime à se parer : tradition ou classicisme. Un hebdomadaire des arts n'hésitait pas à lancer une campagne — soutenue par d'illustres noms de l'Académie ou de l'Institut — en faveur de ce qu'il appelait sans rire : une tradition dirigée! Il y était déjà beaucoup question de « retours » : retour au dessin, retour non seulement au sujet mais au « grand sujet », que sais-je encore? « L'art français, y lisait-on à peu près, ne peut pas demeurer plus longtemps un art de recherche et d'absence. » Et cela à l'époque où la peinture, isolée dans un monde pourri, venait de retrouver une fois

de plus la source fraîche, vivante de l'art français. On croit rêver.

Et maintenant? Dans cette recherche passionnée d'un idéal collectif, que devient notre art, il ne nous est guère permis de le prévoir. Le problème de l'isolement de l'artiste n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est le degré de possibilité de cet isolement, c'est également de savoir jusqu'à quel point il est désormais souhaitable. Le plus clair, c'est que toutes nos évasions vraies ou fausses, toutes nos tentations, les voilà englouties dans cette grande tentation qui peut devenir suivant le cas force ou faiblesse, épanouissement ou asphyxie : celle d'ajouter notre pierre à une grande œuvre collective. L'art-individualisme, l'art-revanche aurait dit son dernier mot, et il ne resterait plus en face de nous qu'une large pente savonneuse qui nous mènerait droit dans la Cité. L'artiste dans la cité, après six siècles de solitude et d'évasion, quelle tentation! Mais cette porte ouverte, voilà qui peut être aussi le plus fleuri des pièges. La société nous invite, nous sourit : encore une fois, quelle tentation pour toutes nos forces inemployées, pour toutes nos faiblesses, notre besoin d'être aimés, compris, entourés! Mais nous dictera-t-elle ses conditions? Nous avions pourtant bien mérité de lui imposer les nôtres.

Le danger, c'est que, sur le prix de ce retour, nous ne soyons peut-être pas d'accord. Le danger, c'est que l'artiste, confus et reconnaissant, craignant de déranger, ne se fasse tout petit. C'est, en un mot, ce conformisme qui est la fausse manière de réaliser un art qui ne soit pas un art d'évasion. Par crainte de l'œuvre gratuite, de l'œuvre indépendante, nous voilà menacés de soumission aveugle à l'événement ou d'une belle attaque de naturalisme, ou encore de l'un de ces arrangements à l'amiable qui ne froissent pas l'œil ou l'esprit le plus paresseux. Le danger enfin, c'est de calquer l'ordre artistique sur un ordre social adapté aux circonstances : ce sont là deux disciplines indépendantes.

L'accord vrai entre le langage personnel d'un artiste et la communauté qu'il doit exprimer ne peut être la résultante d'une formule appliquée *a priori* et qui coince artiste et peuple face à face, dans un étau — mais comment res-

pirer? Voilà encore de ces pièges de notre fatigue, de notre refus de nous engager *personnellement* : on ne recrée pas artificiellement un moyen âge, et trois cents hommes travaillant ensemble n'ont jamais fait surgir automatiquement une cathédrale. On n'invente pas spontanément cette « banalité » dont parle Gide (cette banalité hautaine, à la mesure de l'artiste) qui n'est autre que le fruit lentement mûri d'un profond et lointain accord préalable. Il y a actuellement un vaste effort d'entrepris, un effort sincère, profond, fait par des jeunes, et qui impose le respect. Je me réserve d'en parler à mesure qu'il se précisera.

Tout dépend des peintres jeunes : les expériences valent ce que valent les hommes, et rien n'est perdu tant que demeure chez eux un certain goût du risque et la volonté de s'engager. Il n'y a pas dix hommes par génération qui risquent pleinement, qui ne signent avant la cinquantaine (l'âge des débuts) une bonne petite paix de compromis. Mais il est plus grave encore de signer la paix avant trente ans. Dans ce domaine, on ne conquiert qu'en se perdant à chaque pas. En perdant aussi son public. Trop de jeunes, et non des moins doués, arrivent trop vite à une sorte de perfection tranquille qui épouvante : c'est fini comme un œuf — mais, hélas, l'œuf est en plâtre.

L'important, c'est que cette génération dangereusement éprise d'unité à tout prix, et *a priori*, ne trouve sa définitive, sa mortelle évasion dans une formule, quelle qu'elle soit : il est évidemment plus facile de réaliser l'unité autour d'une formule qu'en face de l'immense et dure réalité.

L'essentiel enfin, c'est de nous préparer au plus rude assaut qu'ait eu encore à subir la peinture vivante.

JEAN BAZAINE.

CHRONIQUE THÉATRALE

LE RENDEZ-VOUS DE SENLIS, de *Jean Anouilh*, par la Troupe des Quatre-Saisons, à l'Atelier.

Si mauvais accueil que j'aie fait à certain spectacle de Jean Anouilh, je ne puis pas ne pas reconnaître qu'il me faut aujourd'hui faire amende honorable. Par sa dernière pièce, en effet, l'auteur vient de s'assurer une éclatante revanche qui laisse fort loin derrière elle la plupart des réserves que je croyais bon de formuler en la circonstance.

Prestige de la fantaisie, ou autre chose? Je n'en sais rien, mais le fait est que le *Rendez-vous de Senlis* procède d'une tout autre veine que l'ouvrage où s'ébroue Mme Yvonne Printemps. Si bien que je n'hésite pas à dire qu'il constitue le meilleur spectacle de la saison. C'est le seul, en tout cas, où j'ai pris réellement un plaisir sans mélange.

Comédie policière, mascarade ou sotie, — tout de bric et de broc, si l'on veut, mais qu'importe? Elle est pleine d'allant, de surprises, de trouvailles. J'y retrouve enfin ce style d'humeur qui m'avait tant séduit dans le *Bal des Voleurs* — avec en plus l'appoint d'un certain arrière-plan qui donne aux personnages beaucoup plus de consistance et leur permet de frôler le drame d'assez près.

Je n'ose prendre le soin de donner l'intrigue de l'ouvrage, car je n'arriverais qu'à l'embrouiller. Thème de l'évasion — où l'on voit un garçon qui ne met la bride au dégoût que lui inspire sa famille qu'afin de mieux s'en guérir grâce à la comédie qu'il se donne à lui-même avec des comparses de fortune. Dépisté, d'ailleurs, le héros se voit mis en fichue posture, et l'ébauche du drame qui s'ensuit risque de le perdre à tout jamais. Il faut croire néanmoins que l'étoile de

l'auteur reste favorable aux passions humaines, puisque notre garçon réussit quand même à prendre la clef des champs avec la jeune fille de son choix.

Y avait un Prisonnier nous livrait déjà plus d'un trait essentiel de la pensée d'Anouilh touchant les fastes d'un certain monde. Ici, cette pensée s'accuse plus encore, si l'on en juge par l'esquisse vigoureuse qu'il fait de l'entourage de son protagoniste.

De ce Père maniaque et doucement gâteux qui se pique de cynisme à ses heures; de la rosse béguë (pardon : sa digne Mère) que la peur de vieillir jette dans les folles grimaces de la coquetterie; de cet ami, enfin, haineux par vocation autant que par absurde besoin de tirer vengeance de la vie en général, et j'allais oublier la femme de ce dernier — tous quatre vivant sans vergogne des miettes de son propre luxe : que pourrait-on bien dire qui ne donne le haut-le-corps?

Tout l'envers équivoque de la morale bourgeoise trouve à se résumer cruellement dans ces personnages mangés aux mites. Non que l'auteur s'attarde à instruire le procès de cette faune particulière. Il est bien trop fin pour tomber dans pareil piège. S'il le fait, c'est par ricochet. En quelque sorte, par la bande, et cela nous vaut un tour de cartes d'une étourdissante maîtrise.

En effet, le brelan de Parasites dont il s'agit se voit même souffler le semblant d'existence que l'auteur lui consentait malgré tout. Il se résorbe dans une telle brume de dérision que tout retourne bientôt à l'état de signe pur et devient quasiment interchangeable. D'où l'entrée de ces comparses de la plus haute saveur : le Maître d'hôtel, Philémon et Mme de Montalembreuse. Autrement dit, les comédiens chargés d'incarner pour un soir l'authentique famille du héros. Dans le cadre de ce salon provincial, s'opérant d'ailleurs sous vos yeux, l'escamotage semble d'un parfait naturel. Il y a là un sens de l'état théâtral dont la cocasserie est irrésistible. On sent nettement que Jean Anouilh domine à fond sa matière. Sans jamais appuyer, il dit ce qu'il veut dire et le trait mord en juste place, sans s'encombrer d'aucune bavure. D'un cerne léger, mais définitif et que rehausse

une interprétation de choix où il me faut surtout nommer : Michel Vitold, Georges Rollin et Jean Dasté, Mlle Denise Bosc, Mmes Madeleine Geoffroy, Monelle Valentin et Monthil.

Allez voir la pièce d'Anouilh au théâtre de l'Atelier.

***

LA MAIN PASSE, de *Georges Feydeau*, par le Rideau de Paris, aux Mathurins.

Reprise sur reprise, disais-je l'autre jour. Eh bien, la partie continue. Ce vaudeville d'un maître du genre nous renvoie allégrement aux plus beaux jours de cet esprit dont s'honore le règne du président Fallières.

Mœurs et costumes de 1900! C'est incroyable comme l'évocation de ce temps peut encore avoir de prestige aux yeux de notre sale petit monde contemporain. Vie facile, anarchie, libertés de toute sorte — toute l'inflation sentimentale qu'implique la notion de Bonheur : on ne sait trop quelle gourmandise qui ressemblerait à des remords. Brrou, quelle caillasse!

Pourtant, à voir le soin avec lequel est montée notre fête, nul doute que Marcel Herrand n'ait misé d'abord là-dessus. Bouffonnerie? Je n'y crois pas. Car elle manque par trop de franchise, de dureté, de gratuité. Par ailleurs, l'on s'y manifeste sur un mode trop chatoyant qui ne laisse aucune illusion sur les fins dernières du metteur en scène. Et comment donc ne pas éprouver la bassesse d'un art qui se contente d'imiter ce qui déjà n'est en soi-même qu'imitation?

En voulant intégrer l'action de ce vaudeville dans le cadre de l'évocation poétique, Jean Cocteau aggrave, s'il se peut, l'absurde préméditation qui truffe sourdement ce spectacle. Masques, décor, cérémonial, et ce goût dans le mauvais goût qui passe pour le comble de l'astuce — voilà bien les tristes atouts d'un simulacre qui se condamne assez lui-même pour qu'il soit utile d'insister.

On n'envie pas le metteur en scène et les acteurs de la troupe d'avoir le temps de s'amuser à de pareilles fariboles.

P. S. — Il me peinerait beaucoup que l'on pût voir dans

ces lignes la moindre intention désobligeante. Je suis loin d'oublier les splendides *Noces de Sang* que MM. Herrand et Marchat eurent naguère l'audace de monter avec un cran hors de pair. Ce qu'ils ont fait, je suis certain qu'ils le referont. Allons, ceci n'est qu'un faux pas. Je leur garde toute ma confiance et j'attends leur prochain spectacle.

ROLAND PURNAL.



SCHILLER AU THÉATRE FRANÇAIS.

C'est avec une certaine inquiétude que j'attendais cette représentation de *Intrigue et Amour* au Français. L'œuvre impétueuse, rageuse, d'un tout jeune auteur romantique n'allait-elle pas « dater » insupportablement ? Les acteurs auraient-ils le génie nécessaire pour transmettre au public un message aussi pressant et aussi lointain? Je fus rassuré dès la première scène. La difficulté semblait ne pas exister. La troupe de Heinrich George s'imposa, dès le lever du rideau, avec une autorité souple, une noblesse infaillible, une ardeur discrète et spontanée : par cette grâce, en somme, qui est le fait des comédiens de grande classe.

J'eus ainsi la surprise de découvrir, dans cette pièce, une vraie jeunesse et une grandeur que la seule lecture ne saurait révéler. Le thème social de *Intrigue et Amour* peut paraître assez naïf, mais non pas l'accent révolutionnaire de Schiller. Les trois grands personnages quasi allégoriques qui dominent le drame : la Classe au pouvoir, la Classe opprimée et la Jeunesse, sont évoqués et animés avec une vigueur qui écarte aisément toute tendance à la raideur mélodramatique. Malgré son peu d'expérience de la scène, Schiller savait déjà que le seul moyen d'atteindre à l'universel est de serrer le réel avec une énergie sans faiblesse. Il a suggéré l'allégorie sans jamais la brandir. Miller et le Président, Ferdinand et Louise, Milady elle-même sont avant tout des êtres de passion et de volonté. Bien plantés dans la réalité, ils supportent sans peine leur vêtement symbolique. Noblesse, Bourgeoisie et Jeunesse s'esquissent au delà de ces êtres comme de grandes ombres, sans qu'il soit jamais besoin de les nommer.

C'est dire que Schiller, comme tous les auteurs dont le texte est très dense et très riche, exige beaucoup de ses interprètes. On imagine aisément l'affreuse imagerie d'Épinal qu'eût donnée une restitution lourdement littérale de ces personnages typiquement romantiques, chez qui le sombre est poussé au noir extrême, et le clair au blanc pur.

D'ailleurs, cette coloration audacieusement simplifiée répond mieux aux nécessités de l'optique théâtrale que le naturalisme plat et que toutes les délicatesses intimistes. Schiller, avec un sens étonnamment actuel de l'efficacité scénique, nous laisse une image saisissante de la bourgeoisie de 1782. Une tout autre bourgeoisie que la nôtre, en vérité. Une humanité truculente jusqu'à la grossièreté, mais vivante, ardente, et qui est *du côté de la jeunesse*. Cette bourgeoisie révolutionnaire, il était particulièrement opportun de la peindre en un temps où les deux mots « jeune » et « bourgeois » s'opposent et se heurtent si violemment qu'il suffit de les réunir pour obtenir un effet comique...

Autrement dangereux était l'obstacle que présente, pour la scène, la composition de *Kabale und Liebe*. C'est un drame touffu, divers, qui parfois se ralentit, se ramifie et s'étale comme un roman. Nous n'en sommes plus à l'unité de lieu, Dieu merci, mais l'alternance antithétique d'un intérieur luxueux et d'un intérieur modeste, qui persiste jusqu'au quatrième acte inclus, semble monotone et d'un romantisme social par trop facile. De plus, le texte de Schiller, dans la surabondance impérieuse de son cours, mêle les dialogues les plus sobres et les plus rapides aux digressions, aux analyses et aux récits qui ressortissent au genre romanesque. Or, le roman a ses moyens, qui sont plus délicats, plus progressifs, moins violents et péremptoires que ceux du théâtre. Pour y avoir recours à l'occasion, le dramaturge risque de demeurer en deçà de la rampe. Et, d'abord, le romancier crée sans cesse sa propre justification; il accorde longuement le lecteur au ton de sa voix, à son atmosphère propre. C'est l'auteur seul qui dit « Je veux ». Le drame doit dominer des éléments plus nombreux, et plus difficilement prévisibles. Alors que le roman va chercher à tâtons l'homme dans sa solitude, il faut que le théâtre le saisisse brusquement à

un moment où il est entouré, habillé, apprêté, à la fois stimulé, limité, orienté par tous ses tenants et aboutissants sociaux. A cet homme bien éveillé et plus ou moins sur la défensive, l'homme de théâtre doit, sous peine de se voir ignoré, offrir un rôle actif. Somme toute, une pièce habilement conduite se présente comme une sorte de conversation vive et tendue, où les répliques du spectateur, brèves mais décisives, seraient laissées en blanc dans le texte. Schiller n'a pas toujours ménagé cette indispensable participation de l'auditoire. A quelques moments, le cercle se ferme autour de la scène. Mais cela dure à peine le temps d'une rêverie. Un geste d'un acteur, un léger tremblement des perspectives et la périlleuse enceinte est rompue.

M'étant efforcé de bien voir les points faibles de la pièce, j'appréciai d'autant mieux la remarquable réalisation du Schillertheater. Un jeu d'une plasticité surprenante vient atténuer les angles, ajouter des nuances, du mouvement, de la légèreté, aux moments les plus menacés par l'emphase et l'outrance. Et cela sans nulle perte de force. Les décors, fidèles à la tradition schillerienne de réalisme social, semblent parfois un peu trop complets, trop consciencieux pour le jeu hardi et stylisé des acteurs. Mais une aussi légère imperfection ne saurait gêner le spectateur. Heinrich George s'affirme une fois de plus comme un des meilleurs acteurs de l'époque; il rend le vieux Miller extraordinairement vivant : tour à tour farouche, tendre, vulgaire, héroïque. Gisela Uhlen a réussi un type de jeune fille romantique émouvant et exaltant au delà de toute attente. La silhouette rigide de Horst Caspar convient à merveille au rôle de Ferdinand : un jeune officier droit comme une lame, comme elle aveugle et inexorable, l'instrument tragique le plus convaincant qu'il soit donné de voir. D'ailleurs, tous les acteurs sont à louer. Tous ont compris que cette pièce jeune et juvénile se plaçait sous le signe de la pureté. Leur interprétation peut se caractériser d'un mot : loyauté. C'est bien cette loyauté qui nous restitue parfaitement la noblesse frémissante et le génie d'un auteur en qui nos grands poètes romantiques saluaient l'égal de Shakespeare.

GEORGES MAGNANE.

NOTES

POÉSIE

LE SANG D'ATYS, poème par *François Mauriac* (Grasset).

Le mythe d'Atys et de Cybèle, acclimaté par Mauriac dans les vignobles bordelais et les pinèdes du littoral, concentre en soi l'essence de tous les drames que l'auteur a répartis dans ses romans. Image générique à la fois des adolescents cruels et honteux, des femmes mûries au feu des tentations, de tant de héros qui vacillent entre la grâce et le péché comme si c'était là toute l'occupation de l'homme en cette terre, Atys enveloppé par Cybèle fait l'épreuve des saisons humaines, et, tout aussi préoccupé de soi que Narcisse, poussant jusqu'à la mutilation la fureur érotique, s'éveille à la Grâce après le rassasiement :

Cet enfant maigre et dur connaît d'autres délices.

Le mélange du christianisme mauriacien et de la fable phrygienne donne quelque chose d'assez baroque, bien près d'être à la fois impensable et difficile à sentir. Il est évident que tout ce qui jaillit d'original et d'obscur du domaine Mauriac se prête beaucoup moins à l'expression mythique qu'à l'expression romanesque, toujours réticente, circonstanciée. Mauriac vit par ses personnages (quand ils courent tout seuls), et non par une éthique particulière; celle qui coud ensemble si visiblement des morceaux de la fable antique est assurément bien simple. Qu'Atys païen devienne Atys chrétien, *via* divers tourments, cela ne pourrait nous toucher qu'à travers une forme poétique bien supérieure à celle dont use ici Mauriac. Du gouffre du péché au gouffre de la Grâce, Atys bondit avec une vaine facilité par-dessus le domaine où s'agite l'humanité ardente et souffreteuse du romancier.

Il est certain que l'expression par le mythe est une grande tentation pour l'écrivain, à l'instant où son univers personnel atteint la plénitude; la puissance créatrice ne peut courir de plus beau risque; elle laisse tomber toute fioriture, se contraint à la ligne la plus pure. Gide a su indiquer, dans la légende de Perséphone, les thèmes essentiels de son œuvre, assemblés dans la transparence de la fable; le

poème figurait un prolongement idéal de l'œuvre, et le même rapport se retrouvait entre le langage poétique, lumineux et comme impondérable, et la phrase du prosateur où le métier domine. L'inspiration de Mauriac épouse beaucoup moins heureusement le revêtement mythologique; elle réclame le resserrement, l'étouffement sous la matière romanesque; et les meilleurs endroits du poème sont à coup sûr ceux où surgit, autour de l'être mythique en train de prendre la densité d'un personnage de roman, le paysage que Mauriac aime par tous ses sens et qui porte bonheur à son œuvre :

Du pays de la mer où brûlent les pinèdes
Le vent du sud qui meurt dans les tilleuls flétris
T'apporte le parfum du corps de Sangaris...

Là, le héros mauriacien, l'enfant qui tient bon contre les ardeurs du mois d'août, peut se blottir pour attendre que ça passe :

Un Dieu souffrait au cœur de cet être éphémère,
Dans ce torse tigré par l'ombre des fougères,
Et que le sol durci brûlait de sa touffeur...

Dès que le poème quitte cette zone familière, il perd chaleur et force; les alexandrins sans vertu surviennent, parfois tout gauches :

Il faut fermer les yeux, Cybèle, ou que tu partes...

en contraste avec ceux que la nature emplit et qui sont tout proches de la prose du romancier :

Une ligne de sable, un renflement de dune,
Une frange d'écume et de varech : la mer...

HENRI THOMAS.

ESSAIS

VIE DE MALLARMÉ, par *Henri Mondor* (éditions de la N. R. F.).

Les contemporains de Stéphane Mallarmé qui eurent la fortune de le connaître, et qui ont tenté de fixer à l'occasion de ce commerce privilégié leurs souvenirs épars, se sont malheureusement montrés incapables de nous rapporter le moindre des propos qu'il leur tint, et dont ils nous assurent qu'ils restèrent bouleversés. Ils ont surtout insisté, au cours de leurs témoignages, sur la pureté inouïe d'une existence éloignée de toute compromission, et dont l'exemple retint

parfois certains d'entre eux au moment de céder aux facilités de la vie littéraire. Toutefois leur apologie reste avare de détails, de sorte que derrière une œuvre que son auteur a voulu dégagée du hasard, et par conséquent de toute contingence humaine, nous devons nous satisfaire de pressentir le héros le plus pur de l'histoire des Lettres, sans parvenir à dissiper les ombres que sa retenue hautaine s'est plu à accumuler entre lui et les âges à venir, et dont ses disciples se sont, à notre gré, trop aisément accommodés.

Cette lacune fondamentale de l'histoire de nos grands hommes vient d'être comblée. Et ceci par le miracle d'un effort passionné, soutenu au long de vingt années avec les patiences et les dévouements de l'amour. Je veux parler de la persistance et du temps qui furent nécessaires à Henri Mondor pour parvenir à rassembler, comme il l'a fait, le trésor inestimable du plus grand nombre des lettres, des inédits de Stéphane Mallarmé, des premiers états de ses poèmes, des témoignages de ceux qui le connurent, enfin des lettres qui lui furent adressées. A ce titre seul, Henri Mondor eût à jamais mérité la gratitude des amateurs de poésie. Mais pour le bonheur de ces derniers, ce grand lettré est un écrivain brillant et plein de tact, qui est en mesure de leur transmettre à propos de Mallarmé tout ce que ses trouvailles, et son exceptionnelle fréquentation de l'œuvre lui ont permis d'apprendre. C'est ainsi que l'an dernier il nous donna un volume exquis et précieux sur *l'Amitié de Verlaine et Mallarmé*. Cette année il publie le premier des deux volumes qu'il va consacrer à la *Vie de Mallarmé*.

Les premières pages de cette importante biographie reconstituent le milieu familial de l'enfance de Stéphane Mallarmé qui perdit sa mère alors qu'il n'était âgé que de cinq ans, et vécut ses premières années dans la sourde dissension qui opposait sa grand'mère maternelle à la seconde femme de son père. A l'âge de dix ans, il fut placé par sa grand'mère dans un internat tenu par un abbé à Auteuil. Ses condisciples, originaires de familles aristocratiques, le reçurent à coups de poings et de pieds, au seul énoncé de son nom plébéien, et pour échapper à leurs persécutions, il conçut la ruse de leur confier qu'il était en réalité le comte de Boulainvilliers, mais que des raisons de haute politique le contraignaient à vivre sous un nom d'emprunt. Comme la fleur est virtuellement incluse dans la graine, il est possible de voir dans cette anecdote touchante les prémices d'une destinée qui allait le contraindre toute sa vie à la torture d'une double personnalité : celle de l'humble professeur d'anglais, en butte à la malveillance du milieu universitaire, et celle d'un des plus grands poètes de toutes les littératures, obligé de cacher son génie pour ne pas perdre son gagne-pain.

L'adolescence de Stéphane Mallarmé s'écoula dans la petite ville de Sens, où il suivit les cours du lycée. A la rentrée d'octobre 1861, Emmanuel des Essarts fut nommé professeur de seconde à Sens. « Le nouveau professeur, nous dit Henri Mondor, remarque vite Stéphane Mallarmé, et lui sait gré de faire voir, même au détriment des études fructueuses, des penchants peu communs, une rêverie si continue et un amour insatiable de la poésie. » Une amitié enrichissante va naître entre eux. Et, bien que le médiocre poète des Essarts soit épris de la poésie la plus conventionnelle, il saura écouter les apologies juvéniles de son nouvel ami, en faveur de Baudelaire et de Poe, et encourager ses premiers efforts. Mallarmé lui montre des poèmes où l'influence de Baudelaire est visible, mais dont les vers égalent souvent ceux de son modèle, et comportent en outre une ductilité très personnelle. *Galanterie macabre*, *l'Enfant prodigue*, que Mallarmé dédaignera de publier, sont de cette époque. Mais bientôt le talent de Mallarmé s'affirme. En 1862 il publie des pièces qui prendront place dans son œuvre, après maintes retouches, *le Guignon*, *le Sonneur*, *le Placet futile*, et qu'accueillent des revues de qualités diverses, telles que *le Papillon* et *l'Artiste*.

Deux amitiés, importantes par la place qu'elles prendront dans la vie du poète, datent de cette époque : celle d'Eugène Lefèbure, épris de poésie, de philosophie orientale et d'égyptologie, et celle d'Henri Cazalis, poète connu sous le nom de Jean Lahor, qui demandait ses inspirations aux mythes de l'Inde. Il n'est pas douteux que les échanges intellectuels auxquels Mallarmé se livra pendant des années avec ces deux amis eurent une vive influence sur la formation de sa pensée. Cette influence devait se fortifier par la connaissance qu'il fit plus tard de Villiers de l'Isle-Adam, si fort épris des conceptions de la Kabbale et de celles de Hegel.

C'est à Sens que Mallarmé fit la connaissance de Marie Gerhard, douce et blonde Allemande, placée comme institutrice dans une famille bourgeoise, et qui devait être la compagne de toute sa vie. Dans le récit de cette rencontre, toutes les qualités de grâce et de tact, de fine psychologie et de charme, qui sont celles d'Henri Mondor, se déploient à merveille. Les pages qu'il y consacre sont parmi les plus exquises du livre, et éclairent les célèbres poèmes en prose que Mallarmé écrivit dans la lumière triste de cet amour.

Après avoir suivi Mallarmé à Londres, où il fit un séjour afin de se familiariser avec la langue anglaise, et pouvoir, selon sa propre confidence, « mieux lire Edgar Poe », nous le retrouvons professeur d'anglais au collège de Tournon. Son vrai supplice commence. Il durera trente ans. Bafoué par ses collègues et par ses élèves, torturé par des fonctions qui l'écœurent et lui prennent tous les instants d'une

vie qu'il aurait voulu consacrée à la Poésie, vivant avec sa femme dans une gêne voisine de la misère, Mallarmé lutte, sans songer à la moindre concession vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres, pour réaliser l'œuvre qu'il a conçue. Les innovations bouleversantes qu'il instaure dans le domaine poétique lui valent parfois l'incompréhension de ses meilleurs amis. Il semble ne même pas entendre leurs doléances. Seul compte pour lui le but qu'il s'est assigné.

C'est à Tournon, pendant des années épuisantes mais fructueuses, que Mallarmé compose ses plus célèbres poèmes : *l'Azur, Soupir, Hérodiade,* l'*Après-Midi d'un Faune.* Le poète était alors âgé de vingt-quatre ans. Il ne disposait que des heures nocturnes, et c'est au cours de ses nuits de rêverie qu'il conçut le plan d'ensemble de ce grand livre qu'il ébaucha à travers les pages d'*Igitur* conçu à Tournon, écrit à Avignon, et du *Coup de Dés*, réalisé à Paris dans les dernières années de sa vie. Les lettres qu'il écrivit au sujet de cette révélation à ses amis Aubanel, Cazalis et Coppée sont bouleversantes. Elles révèlent un mysticisme d'une nature très particulière : celui d'un esprit qui s'élance, sans daigner demander secours aux formes religieuses dans les recherches métaphysiques, armé des seules puissances de la réflexion, et de cette « noble faculté poétique » qui, selon son maître Edgar Poe, est capable de conduire l'homme par les voies de la connaissance analogique à une science trop dangereuse pour n'être pas interdite.

Le 16 juillet 1866, il écrit à Aubanel : « Pour moi, j'ai plus travaillé cet été que toute ma vie. J'ai jeté les fondements d'une œuvre magnifique. Tout homme a un secret en lui, beaucoup meurent sans l'avoir trouvé... Je suis mort, et ressuscité avec la clef de pierreries de ma dernière cassette spirituelle. A moi maintenant de l'ouvrir en l'absence de toute impression empruntée, et son mystère s'émanera en un fort beau ciel. Il me faut vingt ans pendant lesquels je vais me cloîtrer en moi, renonçant à toute autre publicité que la lecture à mes amis. Je travaille à tout à la fois, ou plutôt je veux dire que tout est si bien ordonné en moi qu'à mesure, maintenant, qu'une sensation m'arrive, elle se transfigure et va d'elle-même se caser dans tel livre et tel poème. Quand un poème sera mûr, il se détachera. Tu vois que j'imite la loi naturelle. »

Mallarmé, de plus en plus accablé par les haines de la petite ville, fut envoyé en disgrâce à Besançon. Après quelques années moroses dans le climat glacé de la Franche-Comté, il réussit à se faire nommer à Avignon, où il connut des jours un peu moins douloureux. Enfin, à la faveur d'une mise en congé pour maladie, il put venir s'installer à Paris avec sa femme et sa fille Geneviève. Le premier volume d'Henri Mondor se termine ici, et nous ne pouvons qu'attendre

avec impatience la suite de cette riche et passionnante biographie qui nous permet de mieux connaître et par conséquent de mieux aimer l'un des Princes de l'esprit français, celui d'ont l'œuvre ne cessera de grandir en portée et en influence.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

***

POST-SCRIPTUM AUX MIETTES PHILOSOPHIQUES, par *Sœren Kierkegaard*, traduit du danois par Paul PETIT (Éditions de la N. R. F.).

Nous ne prétendons point donner ici une analyse, même sommaire, du livre de Kierkegaard. Les physiciens ont montré, à l'encontre d'un paradoxe célèbre d'Henri Poincaré, qu'on ne saurait accroître ou réduire les dimensions de l'univers sans en changer la structure. Ainsi en va-t-il d'une pensée qui ne saurait avoir d'autres limites que celles de son auteur. Il serait vain d'attendre quelque clarté d'une contrefaçon, et de faire assaut d'ingéniosité avec Kierkegaard pour enfermer en quelques mots la durée intense de la frénésie lucide de ce gros livre. Au surplus, les kierkegaardiens tiendraient pour une offense cette intrusion d'un exégète sans mandat. Quant aux « autres », ils viendront aussi à Kierkegaard, bon gré mal gré, tôt ou tard, et ils le liront d'autant mieux qu'ils n'y chercheront pas la confirmation d'une glose ni ce qu'il faut d'hermétisme pour que l'Église puisse dégénérer en chapelle.

Nous voudrions seulement faire quelques remarques autour du *Post-Scriptum* et de Kierkegaard.

La philosophie de Kierkegaard nous paraît compter d'abord par cette rudesse polémique inséparable des grandes doctrines — qu'on songe seulement à Platon et à Descartes. Non pas une polémique surajoutée — elle est très commune — par où l'auteur défend sa fatuité, ou, si l'on veut, « ses droits », mais une polémique essentielle, de plein cœur, où se révèle le parti pris dramatique d'une conscience qui se joue, à chaque instant, tout entière. C'est sans doute à la perte d'une telle polémique qu'on doit cet affadissement général de la philosophie, ce « comme dit excellemment M. Tartempion », cet éclectisme décent, également éloigné des « théories excessives », plus éloigné encore d'un scepticisme vivant, vraiment suspensif, — et qui réduit le dialogue philosophique à une aimable partie d'échecs, où la rigueur et la richesse des « combinaisons » rachètent l'exiguïté du pari.

En un sens plus restreint, la vertu de Kierkegaard est d'avoir bous-

culé les locaux bien rangés de l'épicerie spiritualiste. Elle n'a pas fait faillite. Tant s'en faut, mais, grâce à Kierkegaard, entre autres, les clients savent aujourd'hui où ils entrent, et c'est tant mieux pour la philosophie. On gagne encore largement sa vie au rayon « synthèse autonome », comme au rayon « tendance altruiste », etc. mais il n'y a plus aucune équivoque là où l'autel ne sert plus qu'à nourrir le prêtre. Loin de rendre strictement à Kierkegaard ce qui lui est dû, on le diminuerait, semble-t-il, et l'on dénaturerait son message, par une convention implicite, si on l'isolait dans cette lutte, et si l'on n'évoquait, à côté de lui, d'autres champions, venus, par des voies très différentes, donner l'assaut à ce vieil ennemi de toute pensée qu'on pourrait, en retournant le mot fameux d'un politique contemporain, nommer « l'idéalisme sordide ». Nous songeons surtout à Marx, à Bergson, à Freud, qui, chacun avec les moyens de son bord, ont porté la main sur l'homme-ange, et fait leur scandale dans la philosophie. Après l'explosion, les disciples interviennent pour endiguer, acclimater, apprivoiser la doctrine, la mettre à sa place, bien entendu, la première, sous la vitrine du musée, et malheur à qui voudrait changer les étiquettes. C'est la destinée des grands hommes d'être contre et malgré leurs disciples. Il y a un académisme marxiste, comme il y a un trivial bergsonien, comme il y a un freudisme bien pensant, comme il y a enfin un « kierkegaardisme » de tout repos. Mais si exclusifs, si singuliers que soient ces grands coups de la conscience, en vertu de cette singularité même, ils se rejoignent par une égale profondeur de retentissement et de victoire, par un identique refus de la médiocrité, de toute médiocrité, et surtout de celle qui est faite de leurs dépouilles. L'effort par lequel Marx remet la dialectique hégélienne « sur ses pieds » s'éloigne moins qu'on ne croit de la plongée de Bergson, visant la durée essentielle, à travers tous les déguisements et les prestiges d'une intelligence dénaturante. L'âme que Freud laisse en proie à elle-même, faisant et défaisant ses fantômes, pourrait porter, avec Kierkegaard, « cet intérêt personnel infini » qui roule son « fardeau en haut d'une montagne ». Ici comme là, on touche le fond par un « crucifiement de l'intelligence ».

Mais, quand on écrit et qu'on garde, partant, le souci d'être communicable, il est toujours dangereux de crucifier l'intelligence. Kierkegaard l'ignorait moins que personne, qui dit : « Le chrétien croyant... dans son rapport avec le christianisme... croit contre l'intelligence, et ici aussi se sert de l'intelligence pour faire attention au fait qu'il croit contre elle... il fait usage de l'intelligence là où, par elle, son attention est attirée sur l'incompréhensible, et alors il se comporte envers celui-ci de cette manière qu'il croit contre l'intel-

gence. » (*Post-Scriptum*, page 384.) Il insiste sur le caractère radical de cette division du champ : « La dialectique dans le problème exige la pensée passionnée de ne pas vouloir le comprendre, mais de comprendre ce que cela veut dire de rompre ainsi avec l'intelligence... pour... placé au point suprême de l'existence, *exister en vertu de l'absurde.* »

La position est nette, semble-t-il, et sans équivoque, et, pourtant, avec « la dialectique » elle porte en elle un germe de corruption. Il semble bien qu'une philosophie « existentielle » n'ait point affaire de dialectique. Nous voulons bien qu'il y ait plusieurs « intelligences », comme l'Intimé avait plusieurs tons, et que l'intelligence-dialectique soit quelque chose de très différent de l'intelligence vulgaire, mais, à coup sûr, si l'on place la dialectique « a parte fidei », on n'a pas exclu l'intelligence, et tout est à recommencer. On nous dira bien que cette dialectique est « intérieure », qu'elle est « qualitative », qu'elle est « pulsion ». Reste qu'elle est dialectique, et vise à contraindre l'assentiment, après s'être soustraite elle-même à toute contrainte par ce « salto mortale » hors de l'intelligible. On peut faire bon marché de la contradiction. Il est beau de la tenir pour un artifice notionnel, à la surface d'une profondeur absurde. Mais on ne peut faire aussi bon marché de l'équivoque qui engage, elle, « existentiellement ». Ainsi cette fière doctrine risque de tomber dans la banalité apologétique, où les plus zélés de ses scoliastes n'ont pas manqué de l'entraîner. De là, on peut tendre des amarres à tous les conformismes, et il est singulier de constater combien l'angoisse, et la crainte, et le tremblement kierkegaardiens ont pu susciter d'apaisements, de complaisances à soi et aux siens, de digestions tranquilles.

Ce fléchissement est l'œuvre de l'Ecole, soit, mais il s'inscrivait par avance dans la duplicité intime de la « dialectique ».

C'est ici que Kierkegaard apparaît tout entier, au mépris de l'ambition « dialectique », dans l'insolente grandeur de sa foi et le désordre véhément de sa nature. La dimension essentielle de sa pensée, c'est, si l'on ose dire, la troisième dimension, celle qui relie l'œuvre à l'auteur. C'est sur cette troisième dimension que se trouvent les grandes articulations de la doctrine, alors que la « dialectique », qui prétend les ramasser en elle, reste fixée, à l'autre bout, dans un étalement stérile.

Ce grand esprit a parfois des coquetteries de « gendelettre », des ruses de cabotin. Pour s'en convaincre, il n'est que de lire cette étonnante « Première et dernière explication » à la fin du *Post-Scriptum*, où il se cache et se montre à la fois, derrière la foule de ses pseudonymes, réclamant pour lui toute la responsabilité, à la façon dont on

pourrait assumer les fautes d'autrui. Et comme il se fait petit à côté de Lessing, toujours demandant pardon de la liberté grande, avec une humilité méprisante, qui fait penser au Marmeladof et au Smerdiakof de Dostoïewsky! Ses préfaces sont encore plus significatives, où il s'attarde avec une négligence douloureuse, poignante, sur le peu de prix de ses insuccès. Dans ces moments-là, on sent que, par un retour terrible, l'auteur, le livre ont saisi le chrétien, et que cette conscience, faite pour le jugement de Dieu, porte, malgré elle, au jugement des hommes « un intérêt personnel infini ».

La même équivoque « dialectique » saisit Kierkegaard amoureux, lorsqu'il renonce à Régine, par devoir et pour ne pas l'associer à sa destinée malheureuse, se contentant ainsi à peu de frais, lui qui a le sens de l'absurde, d'un célibat de raison.

Et, plus au fond encore, dans le rapport avec Dieu, l'équivoque s'accentue par le glissement de la foi dans l'apologétique, dont « la dialectique » est l'expression. Si notre grande affaire est « la béatitude éternelle », comment croire que l'œuvre d'un chrétien, si faible soit-il, puisse se borner à la chose écrite, même si elle est écrite pour la bonne cause ? Au surplus, Dieu nous laisse-t-il le choix des moyens ? N'y a-t-il pas présomption à afficher notre indignité pour nous réserver le choix ? Cette humilité ne saurait-elle offrir un refuge commode à l'orgueil terrestre et à la fatuité littéraire ? La remarque de La Rochefoucauld sur le refus des louanges, désir d'être loué deux fois, n'est pas une boutade à l'usage des mondains, mais une menace pour tout ce qui est homme, et il ne suffit pas d'être grand pour y échapper.

Cette torsion, ce gauchissement d'un christianisme, si peu évangélique, n'apparaît peut-être nulle part plus clairement que dans l'interprétation de la parole du Christ : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez pas, et ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Il craint que cette parole, prise « dans son sens immédiat », ne fasse du christianisme « une sentimentalité de clair de lune et d'assistance publique ». Jésus, selon lui, « se sert de l'enfant *contre* les disciples. Il semble qu'il y ait là un refus de la joie directe, de la joie simple, qui fasse irrémédiablement de Kierkegaard, un « saint triste ». Parler ainsi, ce n'est pas amoindrir Kierkegaard, mais seulement lui rendre la limite qu'il s'est lui-même assignée.

Il va sans dire que le moindre des reproches que pourraient nous adresser les kierkegaardiens de la stricte observance, est que nous n'y avons rien compris. Ainsi, les chrétiens du temps de Mahomet devaient s'indigner de voir cet imposteur ravaler le Christ au rang des prophètes.

Mais nous renverrons, pour la dernière fois, les hagiographes à

une formule « bifrons » de *Post-Scriptum*, leur laissant le soin de décider si elle s'adresse davantage à nous qu'à eux : « Que personne ne se donne la peine d'invoquer (le livre) comme une autorité : car celui qui l'invoque l'a *eo ipso* compris de travers. »

FIESCHI.

ROMANS

BARAGNE, par *C.-F. Landry* (Éditions Corrêa).

Pourquoi ne pas dire nettement qu'en un temps qui voit naître chaque mois un roman de femme tarabiscoté et sirupeux, les romans de C.-F. Landry sont des manières de chefs-d'œuvre? Je sais que dans le domaine de la critique littéraire, certain ton, certaine brutalité ne sont guère appréciés. Barbey d'Aurevilly aurait en notre époque plus d'ennemis qu'au temps où il écrivait *les Œuvres et les Hommes*. Un Remy de Gourmont prendrait figure d'énergumène. On l'a bien vu pour André Maurois. Personne n'a osé dire de l'auteur de *Disraëli* ce qu'il fallait en dire. Au contraire, on a écrit études et articles pour prouver que le vide était plein. Ainsi maintenant pour tous ces inutiles romans féminins qui font une ronde obsédante autour de l'amour, du nombril, de l'édredon et du sexe. Au ronron sentimental, la critique répond par son ronron. La psychologie a bon dos, la psychanalyse aussi. On coupe et recoupe les cheveux, on prend la loupe de Freud et on s'extasie devant « *le moustique qui patine sur l'abat-jour* », comme écrit si gentiment Mlle Jacqueline Marénis. Et si quelqu'un s'avise de mettre les pieds dans le plat en disant que tout ce gnangnan pour midinette est insipide, qu'il vaut mieux lire Céline, Bernanos ou Ramuz, que notre temps exige un retour à l'humain et à l'humanisme par des chemins droits, rudes, âpres, une foule de gens « délicats » hurle son indignation : le quelqu'un est un mufle ou un primaire qui ne sait pas apprécier les contorsions et les complexités d'un monde qui veut encore que le nombril ne soit pas au milieu du ventre.

Ce préambule me permet de mettre le dernier livre de C.-F. Landry à sa vraie place, en marge de la littérature contemporaine. Qu'on ne s'y trompe pas : C.-F. Landry est un écrivain de classe qui pense clair, qui écrit net. Mais il est bien en marge d'une littérature faite de descriptions concises et d'idées ressassées. La remarque vaut pour Landry comme pour Céline, Bernanos, et Ramuz.

Baragne, c'est l'histoire d'un village qui meurt parce qu'il n'y a plus d'eau. Il lui faudra renaître là où est l'eau, c'est-à-dire un peu plus bas, dans la vallée. Ce drame a la simplicité des personnages, tous paysans rudes comme ceux du Quercy ou de l'Auvergne, ou de l'Esterel, et des livres de Pouvillon. Ça commence par un mystère,

« *secouant tout le solide dessous du village* », un tremblement de terre. Le berger Romanet descend de la montagne pour voir si La Bastide-Saint-Jean est encore debout. Eh oui, les hommes ont eu peur de ce moment « *où tout était dans le creux de la main de Dieu* ». Et cette peur est devenue terreur quand ils ont su que les puits étaient vides. Ainsi se pose le problème de la vie et de la mort pour le village, les maisons, les bêtes, les hommes. Toute l'eau est bue !

Quand la vie est la simple et âpre lutte pour remplir le jour et oublier la nuit, ces paysans n'ont pas le temps de penser, de médire, de haïr. Ils ont, plus que les autres hommes, la volonté de défendre leurs biens. Ils sont capables même de tuer pour tenir, se cramponner, pour vaincre « *le vent du malheur* », solidement accrochés comme leur village aux roches séculaires. « *La terre d'abord! Et quand on enlève à la fille, au garçon, le goût de vivre et le plaisir d'aimer, on leur dit : il le faut. La terre d'abord.* »

Mais l'eau est bue et la terre va mourir, le village, les bêtes, les hommes. Romanet le berger dit son angoisse à Clémence, fille d'un Pons énergique et têtu, qui a le sang des Pons : « *Les gens et les villes, c'est tout un. Ça grandit comme les arbres, ça retombe, ça fait place aux autres... seulement, souviens-toi, il y a ce qui s'en va, mais il y a aussi ce qui vient... Moi, toute ma vie, j'ai regardé ce qui s'en va, et puis, vite, je tournais la tête... Eh bien, voilà : l'eau est partie, mais l'eau est aussi venue.. Là où est l'eau, là sera le village.* » Cela veut dire aussi que le labeur va peser sur les épaules des hommes, qu'il va falloir vider un village, en construire un autre avec des pierres, des outils, des mains, de la sueur, du sang, mots qui ont perdu dans les villes leur plénitude émouvante et savoureuse.

C.-F. Landry possède une rare notion de la grandeur humaine. Il la transmet généreusement, simplement, sans complaisances, sans fioritures, avec de petites phrases qui tracent à coups de hache un monde et des hommes qui vivent sans avoir le temps de se regarder vivre. Après *Diégo*, après *Baragne*, on ne peut hésiter : C.-F. Landry est un jeune écrivain plus vrai, plus savoureux que Giono.

LUCIEN COMBELLE.

NOUVELLES REVUES

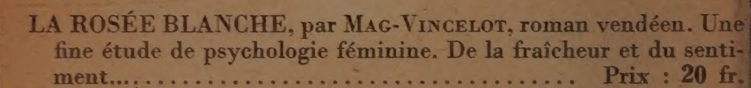
Cahiers Nouveaux de Littérature, d'Art et de Documentation. Directeur : Guy Bernier, 16, avenue Georges-Clemenceau, Angoulême.

Dans le numéro de février (n° 3), un poème de André Teslenko.

Cahiers de la Génération, 86, avenue Paul-Doumer, Paris.

On espère la publication prochaine de la **Nouvelle Origine**, que dirigerait ou inspirerait Audiberti. Cahiers de poésie et de philosophie, à paraître tous les deux mois.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI°



Dans les prochains numéros :

Poètes :

FIESCHI
GUILLEVIC
A. ROLLAND DE RENÉVILLE
ARMAND ROBIN
HENRI THOMAS

●

Conteurs :

MERRIEN
TOESCA

●

Essayistes :

CHARLES AUTRAN
MASSON-OURSEL

